

REVUE DE PRESSE

D'APRÈS LE JOURNAL DE **JEAN-LUC LAGARCE**

IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ

MISE EN SCÈNE **JOHANNY BERT**

VINCENT DEDIENNE ACCOMPAGNÉ DE **IRÈNE VIGNAUD**

À PARTIR DU **23 JAN.**



THÉÂTRE DE L'ATELIER
PLACE CHARLES FULLIN 75019 PARIS

Télérama **france-tv** **inter**

Photo: © Stéphane Bouchard - Cadrage: Stéphane Bouchard - Agence: L&P

Contact presse :
Dominique Racle · dominiqueracle@agencedrc.com

FEUILLE DE PRÉSENCE

PRESSE ÉCRITE

Fabienne ARVERS, LES INROCKS
Bernard BABKINE, MADAME FIGARO
Marguerite BAUX, ELLE
Caroline BESSE, TÉLÉRAMA
Chantal BOIRON, UBU
Katia BOGOPOLSKAIA, L’AFFICHA
PRESSE RUSSE
Alexis CAMPION, LA TRIBUNE
DIMANCHE
Philippe CHEVILLEY, LES ÉCHOS
Hélène CHEVRIER, THÉÂTRAL
MAGAZINE
Aziliz CLAQUIN, LA CROIX HEBDO
Morgan CROCHET, TÊTU
Alexandre DEMIDOFF, LE TEMPS DE
GENÈVE
Franck FINANCE, TÊTU
Joëlle GAYOT, LE MONDE
Pierrick GEAIS, PARIS MATCH
Samuel GLEIZE ESTEBAN, L’HUMANITÉ
Laurent GOUMARRE, LIBÉRATION
Jean-Pierre HAN, THÉÂTRES
Karim HAOUADEG, REVUE EUROPE
Armelle HÉLIOT, LA TRIBUNE
DIMANCHE
Valérie HURIER, TÉLÉRAMA
Nathalie JACQUET, TÉLÉCÂBLE SAT
HEBDO + MAXI
Philippe LANÇON, LIBÉRATION
Hugues LE TANNEUR, LA VIE
Gwenaëlle LOAEC, LE PARISIEN
MAGAZINE
Enzo JANIN LOPEZ LA TERRASSE
Stéphane JOBY, L’ÉQUIPE, LE PARISIEN
MAGAZINE
Aurélien MARTINEZ, TÊTU
Jean-Christophe MARY, PARIS
CAPITALE
Adrien NASSELI, LIBÉRATION
Veneranda PALADINO, DNA
Fabienne PASCAUD, TÉLÉRAMA

Manuel PIOLAT SOLEYMAT, LA
TERRASSE

Dominique PONCET, LIRE
Nathalie SIMON, LE FIGARO
Nedjma VAN EGMOND, L’OBS
Yasmine YOUSSE, TÉLÉRAMA

PRESSE WEB

Suzanne ANGELO, MORDUE DE
THÉÂTRE
Charles-Edouard AUBRY, CULTURE
TOPS
Frédéric BONFILS, FOU D’ART
Vincent BOUQUET, SCENEWEB
Rémi BOURDEAU, LE MONDE DU CINÉ
Claire CHAZAL, PODCAST
Annie CHENIEUX, AU THÉÂTRE ET
AILLEURS
Thibault DABLEMONT, ÉTAT CRITIQUE
Mathieu DOCHTERMAN, CULT NEWS
Clémence DURANTON, MULTI
MAGAZINE
Marie DUFOUR, VIVRE PARIS
Philippe DUVIGNAL, THÉÂTRE DU
BLOG
Valérie- Anne EXPERT, SACD
Isabelle FAUVEL, LES SORTIES DE
PARIS
Benoit GABORIAUD, L’ESSENTIART
Sybille GIRAULT, ARTIPHIL
Amaury JACQUET, PUBLIK’ART
Hélène KUTTNER, ARTISTIK REZO
Giulia LISI, MAZE
Marie-Caroline MOREL, LES
CHRONIQUES DE MONSIEUR N
Marie-Céline NIVIÈRE, L’OEIL D’OLIVIER
Yves POEY, DE LA COUR AU JARDIN
Denis SANGLARD, UN FAUTEUIL POUR
L’ORCHESTRE
David SCHWAEGER, L’AUTRE SCÈNE
Monique SUEUR, SYNDICAT CRITIQUE
Jean-Pierre THIBAUDAT, MÉDIAPART

PRESSE AUDIOVISUELLE

Laure ADLER, FRANCE 5

Adeline ALEXANDRE, CULTUREBOX

Ligia ANJOS, RFI

Anne-Julie BEMONT, RADIO FRANCE EDITIONS

Sandrine BLANCHARD, FRANCE INTER « LE MASQUE ET LA PLUME »

Amaury BOCHER, FRANCE INTER

Antoine DE CAUNES, CANAL +

Victor DEKYVERE, FRANCE 5 "C L'HEBDO"

Laurent DELMAS, FRANCE INTER « ON AURA TOUT VU »

Vincent GEOFFREY, VIVRE FM

Vincent JOSSE, FRANCE INTER « LE GRAND ATELIER »

Marie LABORY, FRANCE CULTURE

Arnaud LAPORTE, FRANCE CULTURE « COMME UN SAMEDI »

Pierre LESQUELEN, I/O GAZETTE + France INTER « MASQUE ET LA PLUME »

Nathalie LÉVY, CANAL PLUS « EN APARTÉ »

Charlotte LIPINSKA, TÉLÉMATIN, LE MASQUE ET LA PLUME

Chantal LOHRO, RFI

Astrid LORAND, FRANCE 2 « LE GRAND ÉCHIQUIER »

Christine MASSON, FRANCE INTER « ON AURA TOUT VU »

Martin NIBLO, VIVRE FM

Pascal PARADOU, RFI « DE VIVES VOIX »

Frédéric POMMIER, FRANCE INTER « C'EST UNE CHANSON »

Mathieu RENARD, WEBEDIA

Benjamin SPORTOUCH, ARTE

Zohra VIGNAIS, FRANCE CULTURE

AVANT PREMIÈRES & INTERVIEWS

MENSUELS

LA TERRASSE, 16 DÉCEMBRE

THÉÂTRE(S), JANVIER

THÉÂTRAL MAGAZINE, JANVIER

LA FIRNGALE, 7 MARS

HEBDOS

LA TRIBUNE DIMANCHE, 22 SEPTEMBRE

L'OBS, 19 DÉCEMBRE

L'OBS, 2 JANVIER

TÉLÉRAMA, 10 JANVIER

TÉLÉRAMA, 11 JANVIER

TÉLÉRAMA, 15 JANVIER

MADAME FIGARO, 31 JANVIER

QUOTIDIENS

LE FIGARO, 9 JANVIER

LIBÉRATION, 14 JANVIER

LIBÉRATION, 18 JANVIER

LE MONDE « UN APRÉO AVEC », 24
JANVIER

L'HUMANITÉ WEEK END, 13 FÉVRIER

WEB

SCENEWEB, 17 NOVEMBRE

SORTIR À PARIS, 9 DÉCEMBRE

FRANCE INTER.FR, 19 DÉCEMBRE

SCENEWEB, 3 JANVIER

ART IN THE CITY, 8 JANVIER

PRESSE AUDIOVISUELLE

Radios

FRANCE INTER « LA MATINALE », 6
JANVIER

RTL « LA MATINALE », 17 JANVIER

FRANCE INTER « LA BANDE ORIGINALE »,
20 JANVIER

FRANCE CULTURE « L'AVANT SCÈNE », 25
JANVIER

FRANCE CULTURE « LES MIDIS DE
CULTURE », 31 JANVIER

FRANCE INTER « LE GRAND ATELIER », 2
FÉVRIER

FRÉQUENCE PROTESTANTE, 17 FÉVRIER

PODCAST CLAIRE CHAZAL, 17 FÉVRIER

FRANCE INTER « C'EST UNE
CHANSON », 24 FÉVRIER

Télés

TMC « QUOTIDIEN », 12 DÉCEMBRE

FRANCE 5 « C À VOUS », 8 JANVIER

TÉLÉMATIN, 20 JANVIER

CANAL + « EN APARTÉ », 6 FÉVRIER

LES CRITIQUES

QUOTIDIENS

LE FIGARO, 28 JANVIER
LE MONDE, 31 JANVIER
LIBÉRATION, 3 FÉVRIER
LIBÉRATION, 8 FÉVRIER
LIBÉRATION, 14 JANVIER
LES ÉCHOS, 24 JANVIER
LIBÉRATION, 28 JANVIER
LE TEMPS, 19 FÉVRIER

HEBDOS

TÉLÉRAMA, 27 JANVIER
LA TRIBUNE DIMANCHE, 2 FÉVRIER
PARIS MATCH, 6 FÉVRIER
TÉLÉRAMA, 6 FÉVRIER
TÉLÉRAMA, 12 FÉVRIER
LA VIE, 13 FÉVRIER
TÉLÉRAMA, 26 FÉVRIER
TÉLÉRAMA, 27 FÉVRIER
MAXI, 3 MARS

MENSUELS

LA TERRASSE, 24 JANVIER
MULTI MAGAZINE, FÉVRIER
THÉÂTRAL MAGAZINE, MARS

WEB

FOU D'ART, 24 JANVIER
L'ESSENTIART, 24 JANVIER
DE LA COUR AU JARDIN, 25 JANVIER
ETAT CRITIQUE, 25 JANVIER
LE MONDE DU CINÉ, 25 JANVIER
SCENEWEB, 26 JANVIER
UN FAUTEUIL POUR L'ORCHESTRE,
29 JANVIER
MORDUE DE THÉÂTRE, 2 FÉVRIER
LE FIGARO TV, 21 FÉVRIER
CULTURETOPS, 4 FÉVRIER
L'ŒIL D'OLIVIER, 6 FÉVRIER
THÉÂTRE DU BLOG, 9 FÉVRIER
ARTIPHIL, 14 FÉVRIER

AVANT PREMIÈRES & INTERVIEWS



Crédit : Christophe Raynaud de Lage

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - GROS PLAN

Le Théâtre de l'Atelier présente deux spectacles mis en scène par Johanny Bert : « Juste la fin du monde » et « Il ne m'est jamais rien arrivé »



**THÉÂTRE DE L'ATELIER / TEXTES DE
JEAN-LUC LAGARCE / MISE EN SCÈNE
JOHANNY BERT**

Publié le 16 décembre 2024 - N° 328

Pour célébrer les 30 ans de la disparition de Jean-Luc Lagarce, le Théâtre de l'Atelier présente deux spectacles mis en scène par Johanny Bert : *Juste la fin du monde* et *Il ne m'est jamais rien arrivé*, monologue construit à partir

d'extraits du *Journal* de l'auteur. Deux créations interprétées, notamment, par Vincent Dediene.

« *S'il y a bien un auteur avec qui j'ai l'impression de dialoguer alors qu'il n'est plus de ce monde*, déclare Johanny Bert, *c'est bien Jean-Luc Lagarce. Rien de spirituel, mais une forme de proximité et un intérêt sans cesse renouvelé pour un parcours d'artiste, d'auteur et de directeur de compagnie.* » Ce dialogue secret, cette relation personnelle, le metteur en scène et marionnettiste les partage aujourd'hui avec nous à travers deux spectacles programmés par le Théâtre de l'Atelier. Le premier, *Il ne m'est jamais rien arrivé*, nous plonge dans la vie du dramaturge par le biais d'un montage de textes puisés dans son *Journal*. Interprétée par Vincent Dediene (accompagné de la dessinatrice Irène Vignaud), cette création « *dessine le portrait intime d'un jeune homme drôle et terrifiant* » qui, dans les années 1980, entre Paris et Besançon, s'inscrit dans le monde du théâtre et porte un regard sans concession sur la société qui l'entoure. Il voit disparaître les premières victimes du sida, maladie qui l'emportera lui-même le 30 septembre 1995, à l'âge de 38 ans.

Une marionnette et des objets en suspension

Deuxième proposition de cet hommage en deux volets, *Juste la fin du monde* est la pièce la plus célèbre de Jean-Luc Lagarce. Vincent Dediene monte de nouveau sur scène pour porter la langue de l'auteur (dans le rôle de Louis), aux côtés d'Astrid Bayiha, Céleste Brunquell, Christiane Millet et Loïc Riewer. À travers un « *espace onirique où des objets en suspension se font témoins des générations passées* », Johanny Bert cherche à dépeindre, « *par la force de mots et de silences éloquents* », la complexité des liens entre des frères et une sœur, entre une mère et ses enfants. Une marionnette rejoint, sur le plateau, ces interprètes de chair et de sang. Elle représente la figure du père disparu. Ce dernier assiste, sans dire un mot, aux « *petites cérémonies domestiques qui cachent de sourds conflits familiaux* ». « *J'aimerais travailler [la] langue lagarcienne (...) comme une humanité en mal de communication, en quête du vrai, avec ses heurts et ses frottements* », affirme le metteur en scène. Un monde de malentendus et de convulsions dans lequel chacun pourrait se reconnaître, au-delà de l'intime, dans « *une poésie concrète* ».

Manuel Piolat Soleymat

PIÈCES / MISE EN SCÈNE

JUSTE LA FIN DU MONDE IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ

DE JEAN-LUC LAGARCE
MISE EN SCÈNE DE JOHANNY BERT



J. PEBREL

Johanny Bert crée l'une des pièces les plus fameuses de Jean-Luc Lagarce, avec Vincent Dedienne notamment. Avec le comédien, il crée également, en miroir de celle-ci, un solo composé à partir du journal de l'auteur.

PROPOS RECUEILLIS PAR TIPHAINE LE ROY

LES PIÈCES

Juste la fin du monde est une pièce écrite par Jean-Luc Lagarce en 1990, alors qu'il se sait atteint du sida. Au-delà de la thématique de la mort, la pièce aborde le sujet des difficultés de communication au sein de la famille. Emblématique du théâtre contemporain français, la pièce est régulièrement au programme des lycéens en lettres. Elle fait l'objet de nombreuses adaptations au théâtre, mais aussi au cinéma (Xavier Dolan). *Il ne m'est jamais rien arrivé* explore les carnets de bord de Lagarce. *Juste la fin du monde* et *Journal, 1977-1990* sont publiés aux Solitaires intempestifs.

◆ L'ORIGINE DE LA CRÉATION

Le projet est né d'une envie commune. Celle de Rose Berthet, directrice du Théâtre de l'Atelier, à Paris, qui m'a proposé de présenter pour la première fois un texte de Lagarce, et mon désir (et ma peur) de mettre en scène *Juste la fin du monde*. J'ai pensé tout de suite à Vincent Dedienne pour cette création. Je le connais depuis qu'il est sorti de l'école de la Comédie de Saint-Étienne (Loire). Je le savais passionné par Hervé Guibert et Jean-Luc Lagarce. Nous en parlions de temps en temps sans avoir de projet précis. Plusieurs années après, nous nous retrouvons sur Lagarce. Quelle chance ! Le choix des autres comédiennes et comédiens a été tout aussi important et précieux afin de composer une famille cohérente. J'avais la volonté de respecter la maturité des corps, des voix de chacun des personnages. Mais je voulais aussi constituer une équipe en travail. Des partenaires de jeu. Cette distribution compte aussi Astrid Bayiha, que j'avais vue comme interprète plusieurs fois, notamment chez Julie Deliquet. Christiane Millet, que je connaissais aussi et qui a un parcours incroyable. Loïc Riewer, que j'avais vu avec Le Birgit Ensemble et avec l'équipe du Nouveau Théâtre populaire. Céleste Brunnel, qui jouera pour la première fois au théâtre, et je suis très heureux qu'elle m'ait accordé sa confiance. Des artistes formidables dont j'aime beaucoup la sensibilité, qui pensent au projet global et pas seulement à leur rôle.

◆ TRANSMETTRE L'ÉCRITURE DE LAGARCE

J'ai découvert Lagarce quand j'avais entre 20 et 25 ans. J'ai d'abord lu son théâtre avant de le voir en scène. Sa langue paraît complexe à la lecture, mais dès lors qu'elle est incarnée, que des corps portent les enjeux des personnages, son théâtre s'illumine encore davantage. Je crois qu'il ne faut pas banaliser la langue de Lagarce, mais l'attraper dans le sens d'une humanité complexe et belle en mal de communication. Ses personnages sont en quête du vrai. Dans toutes ses pièces, si les personnages se reprennent beaucoup et reformulent, c'est sans doute pour être le plus juste, le plus délicat possible. Comme tous les auteurs, Lagarce incorpore beaucoup de lui dans ses textes, mais *Juste la fin du monde* n'est pas une pièce autobiographique. Lagarce est présent dans tous ses personnages. Il est autant Louis que la Mère, que le Frère... J'ai toujours mis en scène des textes d'autrices et auteurs contemporains avec qui je pouvais dialoguer. Lorsque j'ai découvert l'écriture de Lagarce, j'ai senti une forme de proximité et un intérêt sans cesse renouvelé. Bien sûr, son journal participe à cette intimité avec le personnage d'auteur qu'il a su créer. Peut-être aussi parce que nous avons grandi tous les deux « en province », comme disent certains. Moi, je dis « en région », je préfère. Même si c'était une autre époque et une autre histoire du théâtre, ce récit-là a construit ma génération et les combats actuels, dont certains sont toujours à reconquérir.

Suite p. 54 →



Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

janvier - février 2025

François Cluzet
Swann Arlaud
Michèle Bernier
Ludmila Mikaël
Simon Abkarian
Camille Cottin
Sylvie Testud
Judith Chemla
Paul Kircher
Camille Chamoux
Elodie Navarre
Jean Bellorini
Cécile Garcia Fogel
Léna Bréban
Bruno Putzulu

Saison 4 Episode # 3

Journal d'une prof
spécialité théâtre



Vincent
DEDIENNE

DOSSIER

BANDES DESSINÉES : BULLES EN SCÈNE

Eclairage

LE CID de Pierre Corneille

M 02434 - 109 - F: 4,60 € - RD



U
ne



Vincent
DEDIEENNE

@ Carole Bellairche

” Au théâtre, je n'avais pas encore exploré le silence

Révéle au grand public par les émissions de télévision de Maïtena Biraben et de Yann Barthès, puis par ses rôles au cinéma, Vincent Dedienne, formé à l'Ecole Nationale supérieure dramatique de la Comédie de Saint-Etienne (2009) n'a jamais cessé de mettre le théâtre au cœur de son activité artistique. Ses seuls en scène (*S'il se passe quelque chose*, 2014, et *Un soir de gala*, 2021) lui valent deux Molières de l'humour. En 2018, il triomphe dans *Le jeu de l'amour et du hasard* de Marivaux, dans la mise en scène de Catherine Hiegel, et cinq ans plus tard, dans *Un chapeau de paille d'Italie*, de Labiche, monté par Alain Françon, et pour lequel il reçoit le Molière du meilleur acteur. En ce début d'année 2025, on le verra au théâtre de l'Atelier dans le chef-d'œuvre de Jean-Luc Lagarce, *Juste la fin du monde*, sous la direction de Johanny Bert. Il y incarne le personnage de Louis, qui revient dans sa famille pour annoncer qu'il va mourir. Il présentera également des extraits du *Journal* de Lagarce dans *Il ne m'est jamais rien arrivé*. Après avoir brillé dans le registre de l'humour, Vincent Dedienne est prêt pour des tonalités plus graves. A 37 ans, on le sent à un tournant de sa carrière...

Théâtral magazine : Depuis dix ans, en plus du cinéma et la télévision, vous avez trouvé le temps de faire du théâtre presque chaque année...

Vincent Dedienne : Oui, parce que c'est mon métier. Ce n'est pas du tout "en plus" ! Un vétérinaire fait pareil, il soigne des animaux chaque année, moi j'ai besoin de monter régulièrement sur les planches. Si l'on en a la possibilité, et si l'on vous donne cette chance, il faut jouer souvent. C'est une nécessité pour s'améliorer. Dans ce métier, on progresse tout le temps. Chaque soir on apprend à mieux écouter, à mieux renvoyer la balle, à devenir un meilleur partenaire pour les autres. Si je suis un meilleur camarade, je serais un meilleur acteur. Je crois très fort à ce lien entre mon amélioration en tant que personne et en tant que comédien...

En 2018, vous jouez Arlequin dans *Le jeu de l'amour et du hasard*. Que retenir-vous de cette expérience ?

Un souvenir extraordinaire. Celui d'une lutte avec la langue de Marivaux pendant une grande partie des répétitions. Chez Marivaux la langue est action, elle révèle l'intériorité des personnages. Pendant des semaines, nous avons été mis en échec par cette langue. Et puis, le rapport de force s'est inversé. A un certain moment, la langue de Marivaux s'est assouplie, est devenue audible et mobile, et nous avons pu nous l'approprier. Les indications de la metteuse en scène Catherine Hiegel, qui est sûrement aussi notre plus

grande actrice, ont été précieuses...

Dans *Un chapeau de paille d'Italie* (2023), la difficulté ne porte pas sur la langue...

Non, l'enjeu c'était le rythme. Je suis un obsédé du rythme. Dans mes seuls en scène, c'est un défi qui ne concerne que moi. Mais garder le tempo à vingt et un acteurs c'est tout autre chose. Chaque soir, en coulisses, nous nous demandions si nous n'avions pas ralenti dans l'acte II et s'il ne fallait pas réaccélérer dans l'acte III. J'avais l'impression d'être au sein d'un orchestre philharmonique...

La justesse du rythme, pour une telle comédie, se joue à trois fois rien. Il faut aller légèrement plus vite que les gens. Pas trop, juste un peu. Heureusement, Alain Françon était là pour nous aiguiller. De temps en temps, quand nous étions un peu trop rapides, il nous disait : "Attention, il faut rajouter des pierres dans le ruisseau !" Travailler avec un tel metteur en scène a été une expérience extraordinaire...

Après toutes ces expériences, vous abordez donc un classique du théâtre contemporain, *Juste la fin du monde*, de Jean-Luc Lagarce, avec le personnage de Louis...

Je rêvais de jouer cette pièce. Je rêvais de ce rôle de Louis. Par certains côtés, Louis me fait penser à Hervé Guibert, que j'ai beaucoup lu. Guibert se définissait comme "barbare et délicat". Louis est un peu de cette trempe-là. Bien sûr, la mort

plane sur lui, et infléchit son caractère. Au début de la pièce, dans le prologue, il annonce aux spectateurs qu'il va mourir. Il ne nomme pas la maladie dont il est atteint, même si évidemment, on pense au Sida. Après ce prologue, Louis revient dans sa famille, en province, pour les avertir de sa mort imminente. Il retrouve une maison désertée par la joie. Sa venue bouleverse tous les membres de la famille. Louis semble parfois lointain, extérieur à cette agitation. Je le vois comme un fantôme qui fait du mal autour de lui, ou qui en a fait. Mais il reste un fantôme tendre...

Louis vient dire qu'il va mourir, mais ne le dit pas, et reste silencieux pendant une grande partie de la pièce...

C'est ce qui me fascine dans le personnage de Louis. Au théâtre, jusqu'à présent, je n'avais pas encore exploré le silence. J'ai même beaucoup parlé, en particulier dans mes seuls en scène. Quand j'ai relu *Juste la fin du monde*, je me suis dit que c'est dans cette direction là que je devais aller. Je voulais creuser le silence de Louis. Comment transmettre l'intériorité de ce silence sans l'aide de gros plans comme au cinéma ? C'est un défi passionnant. Avec le metteur en scène Johnny Bert, nous avons essayé d'identifier les moments où les non-réponses de Louis modifient la parole de l'autre, par ricochet. Il faut que ses silences soient perçus comme des répliques silencieuses...

En alternance avec *Juste la fin*

du monde, vous présentez *Il ne m'est jamais rien arrivé, des extraits du Journal de Jean-Luc Lagarce. Pourquoi ?*

Dans *Juste la fin du monde*, le héros se réfugie dans ses non-dits. Dans son *Journal*, Jean-Luc Lagarce, se révèle, c'est le principe du journal intime. Il se livre d'autant plus qu'il l'a tenu de manière assidue - il fait 800 pages - entre 1977 et sa mort en 1995. Donc d'un côté on a un personnage qui ne dit rien à sa famille, et de l'autre un autre personnage, l'auteur, qui dit tout à des gens qu'il ne connaît pas. La mise en résonance de ces deux textes me semblait intéressante.

Quels extraits du journal avez-vous choisis ?

Il y a mille itinéraires possibles à tracer à partir de ce journal. A commencer par celui de l'homme de théâtre. Lagarce parle de ses lectures, des spectacles qu'il voit, qu'il met en scène. On voit apparaître Alain Françon, Dominique Valadié, Olivier Py, beaucoup de gens qui sont encore là aujourd'hui et qui comptent. Une autre direction possible est celle de la vie privée. Le journal de Lagarce est aussi, à partir d'un certain moment, un journal des années Sida. Le mot apparaît sous sa plume en 1986. Très vite, il voit ses amis qui meurent les uns après les autres. Il emploie lui-même le mot d'hécatombe. Puis, il est frappé à son tour, la maladie est dans son corps. Le journal en porte la trace, avec une vie rythmée par le comptage des cellules T4 (qui sont la cible du VIH). Lagarce se bat, refuse le terme d' "écrivain

du Sida", continue à travailler comme un fou, à avoir une vie sexuelle à peine ralentie. Dans le spectacle, on essaie de raconter ces allers-retours entre la volonté de se battre et la capitulation.

Quel est votre regard sur la vie d'un homosexuel de la fin du XXe siècle?

A l'adolescence, quand mon homosexualité s'est révélée à moi, je ne l'ai pas vécue comme une catastrophe. Au contraire, j'ai aimé cette communauté, et adoré l'idée d'en faire partie. Cette découverte a coïncidé avec la lecture de Guibert, Lagarce, Koltès, en qui je voyais des frères. Très vite, j'ai eu le sentiment d'être lié à eux, de faire partie de la génération d'après. Certes, je vivais mon homosexualité de manière joyeuse et légère, mais en même temps j'avais conscience de danser sur des cendres. Sur scène j'ai joué

*Cytomégalo*virus, le journal d'hospitalisation de Guibert. Cette période reste sensible et vivante pour moi. Je pense qu'il est difficile d'être homosexuel aujourd'hui sans connaître toute cette histoire par cœur.

*Propos recueillis par
Jean-François Mondot*

■ *Il ne m'est jamais rien arrivé, d'après Le Journal de Jean-Luc Lagarce, mise en scène, scénographie et direction d'acteur Johanny Bert, adaptation et interprétation Vincent Dedienne. Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin 75018 Paris, 01 46 06 49 24, à partir du 23/01, à 19h*

■ *Juste la fin du monde, de Jean-Luc Lagarce, mise en scène Johanny Bert, avec Vincent Dedienne. Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin 75018 Paris, 01 46 06 49 24, à partir du 15/01, à 21h*

Repères artistiques au théâtre

2009 - *Le médecin malgré lui*, de Molière, mise en scène Jean-Claude Berutti, Comédie de Saint-Etienne

2014 - *Je marche dans la nuit sur un chemin mauvais*, d'Ahmed Madani, Théâtre de la Tempête

2014-2018 - *S'il se passe quelque chose (Seul en scène)*, mise en scène Juliette Chaigneau et François Rollin

2018 - *Le jeu de l'amour et du hasard*, de Marivaux, mise en scène Catherine Hiegel, Théâtre de la Porte saint Martin

2018 - *Callisto et Arcas*, de Ovide, mise en scène Guillaume Vincent, Bouffes du Nord

2018 - *Ervart ou les derniers jours de Friedrich Nietzsche*, d'Hervé Blutsch, mise en scène Laurent Fréchuret

2020 - *La carpe et le lapin*, de Catherine Frot et Vincent Dedienne

2023 - *Un chapeau de paille d'Italie*, d'Eugène Labiche, mise en scène Alain Françon

Johanny Bert

Ses liens avec Lagarce

La palette artistique de Johanny Bert, dont la compagnie Théâtre de Romette est implantée à Clermont-Ferrand, est large : metteur en scène, comédien, plasticien, marionnettiste, et chanteur dans certains de ses spectacles. Avec *Juste la fin du monde*, il revient à l'écriture de Jean-Luc Lagarce, en lien étroit avec Vincent Dedienne dont il avait croisé la route à la Comédie de Saint-Etienne.

Théâtral magazine : En 2012, vous aviez monté *Music-hall*. Vous revenez aujourd'hui à Jean-Luc Lagarce, quel est votre rapport à cette écriture ?

Johanny Bert : En fait, j'ai quasiment toujours travaillé avec des autrices et auteurs contemporains vivants avec qui je pouvais échanger et dialoguer, souvent par des commandes d'écriture et parfois des textes que je découvrais dans des comités de lecture. Mais il y a des auteurs qui ne sont pas vivants avec qui j'ai la sensation d'être assez proche, et Jean-Luc Lagarce en fait partie.

Je pense évidemment au *Journal* qu'il a écrit. Je crois qu'il y a des liens qui se sont créés pour moi, qui sont peut-être des sujets sur le transfuge de classe, l'homosexualité, le fait de créer une compagnie en région, comment le théâtre se crée en troupe, en compagnie, toutes les difficultés aussi que cela comporte.

Par ailleurs, j'ai toujours été fasciné par l'alternance entre les

textes de théâtre qu'il écrivait et ses textes plus théoriques ou même, je dirais, politiques : pour quoi et pour qui faire du théâtre. Ces textes m'ont toujours accompagné. J'y reviens de temps en temps, comme des petites bulles d'espoir et d'engagement, qui me remettent sur un chemin.

Juste la fin du monde est sans doute l'un des textes de Lagarce qui a le plus d'écho avec sa vie, telle qu'il la présente dans son Journal. Avez-vous abordé Juste la fin du monde et Il ne m'est jamais rien arrivé comme un diptyque ?

À l'origine, la directrice du Théâtre de l'Atelier, Rose Berthet, m'a proposé de monter un Lagarce, sachant qu'une œuvre de l'auteur n'y avait jusqu'ici jamais été présentée. Et on est tombé assez vite d'accord sur *Juste la fin du monde*. Je lui ai proposé de travailler avec Vincent Dedienne, que je connais depuis la Comédie de Saint-Etienne. Et petit à petit, on a construit la distribution. J'avais

envie d'avoir des comédiennes et des comédiens qui aient l'âge plus ou moins des rôles des membres de cette famille. L'idée du *Journal* vient de Vincent Dedienne. Et cette idée est très belle, parce que, finalement, tout ce que le personnage de Louis ne dit pas à sa famille dans *Juste la fin du monde*, Jean-Luc Lagarce le dit dans le *Journal*. J'ai donc effectivement pensé le projet comme un diptyque : on est chargé de l'histoire de Jean-Luc Lagarce telle qu'elle apparaît dans son *Journal*, pour entrer avec lui, donc avec Louis, dans sa famille.

Dans Juste la fin du monde, on est entre rêve et réalité, dans la remémoration d'un homme mort. Comment avez-vous abordé ce défi scénographique ? Pour moi les interprètes ne doivent pas prendre en charge les questions mort/vivant, présent/passé, mais être dans l'instant présent du jeu, l'instant émotionnel. Effectivement, c'est l'espace qui donne cette part d'onirisme, avec des objets qui sont autant de traces de l'histoire de chacun des membres de la famille, dans un dispositif que vous pourrez découvrir en allant voir le spectacle.

La langue de Lagarce, et la structure même de cette pièce, avec un prologue, suivi de deux parties séparées par un intermède, et un épilogue, constituent un autre défi. Comment avez-vous pris cela en charge ?

Si certains spectateurs et critiques de presse ont découvert mon travail récemment sur des projets mêlant acteurs et marionnettes, je viens vraiment du théâtre au départ, de la direction d'acteur. J'ai besoin d'être très

libre dans mon rapport au théâtre. Chaque texte que j'aborde devient nécessité, moteur de création, et j'aime cet apprentissage permanent du théâtre.

Il est vrai que la structure de la pièce est fascinante. Par exemple, l'intermède arrive juste avant une scène très dense avec le frère : je pense que l'intermède constitue une sorte de respiration, une nécessité rythmique dans la dramaturgie, une ouverture onirique avant un retour à des sentiments crus.

La langue de Lagarce, pour moi, c'est la pensée qui se construit et se formule sur le moment dans l'instant présent. Je crois que c'est ça qui parle et me touche. Les personnages n'ont pas d'anticipation psychologique. **Lagarce bien-sûr traite de la difficulté à communiquer en famille mais surtout ce qui me passionne c'est la sensibilité de ses personnages. Une sensibilité exacerbée,** développée par la qualité du langage, par le fait de vouloir raconter de manière la plus précise ce qui émerge de leurs sentiments, d'autant plus quand ils s'adressent à Louis, le fils et frère transfuge de classe devenu écrivain. Et ça, ça me bouleverse, en fait.

Je ne pense pas que *Juste la fin du monde* soit véritablement une pièce autobiographique. Je pense que Lagarce est dans chacun de ses personnages : il est la mère, la petite sœur, le frère. Il est même le père absent. En quelques phrases, tout est dit sur la complexité humaine, clairement mais avec beaucoup de délicatesse.

Il y a une matière telle dans le Journal, qu'on ne peut que se

poser la question : quelle est la ligne principale que vous avez retenue pour l'adaptation ?

Nous avons beaucoup échangé avec François Berreur sur le *Journal*. Le travail était de faire un spectacle court à partir d'un matériau foisonnant de plus de 800 pages avec nombre d'entrées possibles : la maladie, les amants, le théâtre, l'écriture, la famille, toutes ses inspirations, ce qu'il voit, comment il fait éponge à sa génération.

Avant même qu'on travaille avec les acteurs, je me souviens que, dès que je lui ai parlé du projet, François Berreur m'a dit "*tu sais Lagarce avait énormément d'humour*". L'axe choisi, ce sont les paroles d'un jeune homme qui s'installe à Paris, se nourrit de tout ce qu'il a autour de lui théâtralement, et tout son rapport au désir, à la sexualité, au plaisir puis l'arrivée de la maladie, et comment il continue à vivre, à avoir du désir pour le théâtre, tout en se battant.

C'est Vincent Dedienne qui a lancé cette idée-là. Tout ce qui n'est pas dit dans *Juste la fin du monde*, en tout cas ce que la famille attend, aimerait savoir, ou fantasme... Tout ce que Vincent Dedienne sait très bien faire comme dérision, comme humour - qui est réellement dans le journal de Lagarce - a permis de constituer avec *Il ne m'est jamais rien arrivé* une sorte de contrepoint à *Juste la fin du monde* et les deux spectacles nous offrent deux facettes complémentaires des talents de comédien de Vincent Dedienne.

*Propos recueillis par
Philippe Guyard*



Stéphane Gosselin

■ *Il ne m'est jamais rien arrivé*, d'après *Le Journal de Jean-Luc Lagarce*, mise en scène, scénographie et direction d'acteur Johnny Bert, adaptation et interprétation Vincent Dedienne. Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin 75018 Paris, 01 46 06 49 24, à partir du 23/01, à 19h

■ *Juste la fin du monde*, de Jean-Luc Lagarce, mise en scène Johnny Bert, avec Vincent Dedienne. Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin 75018 Paris, 01 46 06 49 24, à partir du 15/01, à 21h

7.03.25

VOIR

LIRE

SORTIR

ÉCOUTER

2

LA LANGUE DE JEAN-LUC LAGARCE REVISITÉE PAR JOHANNY BERT AU THÉÂTRE DE L'ATELIER

Il y a des œuvres qui ne cessent de renaître, traversant les âges et les sensibilités avec une résonance toujours renouvelée. *Juste la fin du monde*, écrite par Jean-Luc Lagarce en 1990, fait partie de celles-là. Dans cette fresque familiale où le silence hurle autant que les mots, le metteur en scène Johnny Bert propose une relecture épurée et onirique, en résonance avec *Il ne m'est jamais rien arrivé*, adaptation du journal intime de Lagarce. Actuellement jouées en alternance au Théâtre de l'Atelier (Paris), avant une tournée, les deux pièces, dont l'acteur Vincent Dedienne est le protagoniste, forment un diptyque fascinant, où l'intime et l'aveu inabouti deviennent matière théâtrale.

Une rencontre avec Jean-Luc Lagarce

Par Antoine Corte
Photos de Christophe Raynaud de Lage

"Je l'ai découvert jeune, vers vingt ans, d'abord par ses courts textes de présentation pour des saisons de théâtre", confie Johnny Bert. Ce sont ces fragments de réflexions sur l'engagement, la résistance et l'essence du théâtre qui l'ont happé. Puis le metteur en scène s'est confronté au journal intime de l'auteur, monstre de 800 pages, qui l'a mis en prise directe avec la pensée de ce dernier : "J'avais alors la sensation d'une forme d'intimité avec lui."



Juste la fin du monde - Il ne m'est jamais rien arrivé
Jusqu'au 22 mars au Théâtre de l'Atelier, puis en tournée

Cette relation profonde à l'œuvre de Lagarce l'a conduit à travailler ce projet en deux volets, sur la proposition initiale de la directrice du Théâtre de l'Atelier, Rose Berthet : "*Il ne m'est jamais rien arrivé*", solo inspiré du journal de l'auteur, et "*Juste la fin du monde*", classique du répertoire. " *Il ne m'est jamais rien arrivé* est un grand prologue avant de rentrer dans la maison de *Juste la fin du monde*", explique Johnny Bert, un seuil à franchir avant de plonger dans le huis clos familial du texte phare de Lagarce.



Les acteurs face à la langue

Interpréter Lagarce, c'est entrer dans un territoire particulier, fait de mots qui s'entrechoquent, de silences qui résonnent. Christiane Millet, qui incarne la mère dans *Juste la fin du monde*, parle d'une "langue qui ne se donne pas mais qui demande à être fouillée chaque soir". Loïc Riewer, dans le rôle du frère du protagoniste, insiste sur la difficulté de jouer ces monologues qui ne trouvent pas de résolution : "On lance une tirade, mais elle ne produit pas l'effet qu'on attend. Il y a une frustration, un mutisme en face qui devient moteur."

La jeunesse de Céleste Brunnquell, qui joue la soeur, offre un regard frais sur l'approche de la pièce : "Je ne connaissais Lagarce que de loin, mais le texte nous amène à fouiller au-delà des mots, à chercher ce qui se joue dans les interstices." Pour elle, le défi était de "ne pas figer le personnage, le laisser bouger en fonction de l'écoute de Vincent Dedienne", qui incarne Louis, le fils absent qui revient voir sa famille après de longues années d'absence et de silence.



Une mise en scène entre suspension et matière

Pour la mise en scène de *Juste la fin du monde*, Johanny Bert a fait le choix d'une esthétique épurée. "L'idée était de ne pas s'appuyer sur le décor, mais de le laisser planer, littéralement", raconte Christiane Millet. Sur scène, des objets suspendus qui descendent au gré des scènes incarnent les fragments d'une mémoire familiale diffractée. "Cela nous a placés dans une grande responsabilité scénique", ajoute Loïc Riewer. "Nos gestes prenaient une importance qu'ils n'auraient pas eue dans un espace plus naturaliste."

Le metteur en scène a aussi introduit une marionnette représentant le père absent. "Dans une autre pièce, Lagarce donne la parole à ce père fantomatique. Ici, il est une présence spectrale qui observe cette famille cassée", explique Johanny Bert. Une touche qui souligne l'obsession de l'auteur pour la filière, le passé et le deuil impossible.

Un dialogue vivant avec le public

Si le texte est immuable, la pièce, elle, évolue chaque soir. "L'énergie change en fonction de l'écoute", remarque Céleste Brunnquell. "Certains soirs, la tension monte, d'autres fois, c'est plus doux, plus intime." Johanny Bert le confirme : "On sent que le public a apprivoisé l'écoute du texte, qu'il capte mieux la gravitation de chaque mot, le vide que les silences dessinent."

Une alchimie entre les corps, la langue et l'espace, qui fait de ce diptyque une expérience à la fois suspendue et intense. "C'est une maison hantée de paroles, de fantômes et de désirs", conclut Johanny Bert. Un théâtre qui écoute, qui résonne, qui persiste.

CULTURE & TENDANCES



CINÉMA

Les femmes, les États-Unis, l'art...
Master class avec Francis Ford Coppola à l'occasion de la sortie de son nouveau film.
» *Megalopolis* »
P. 29



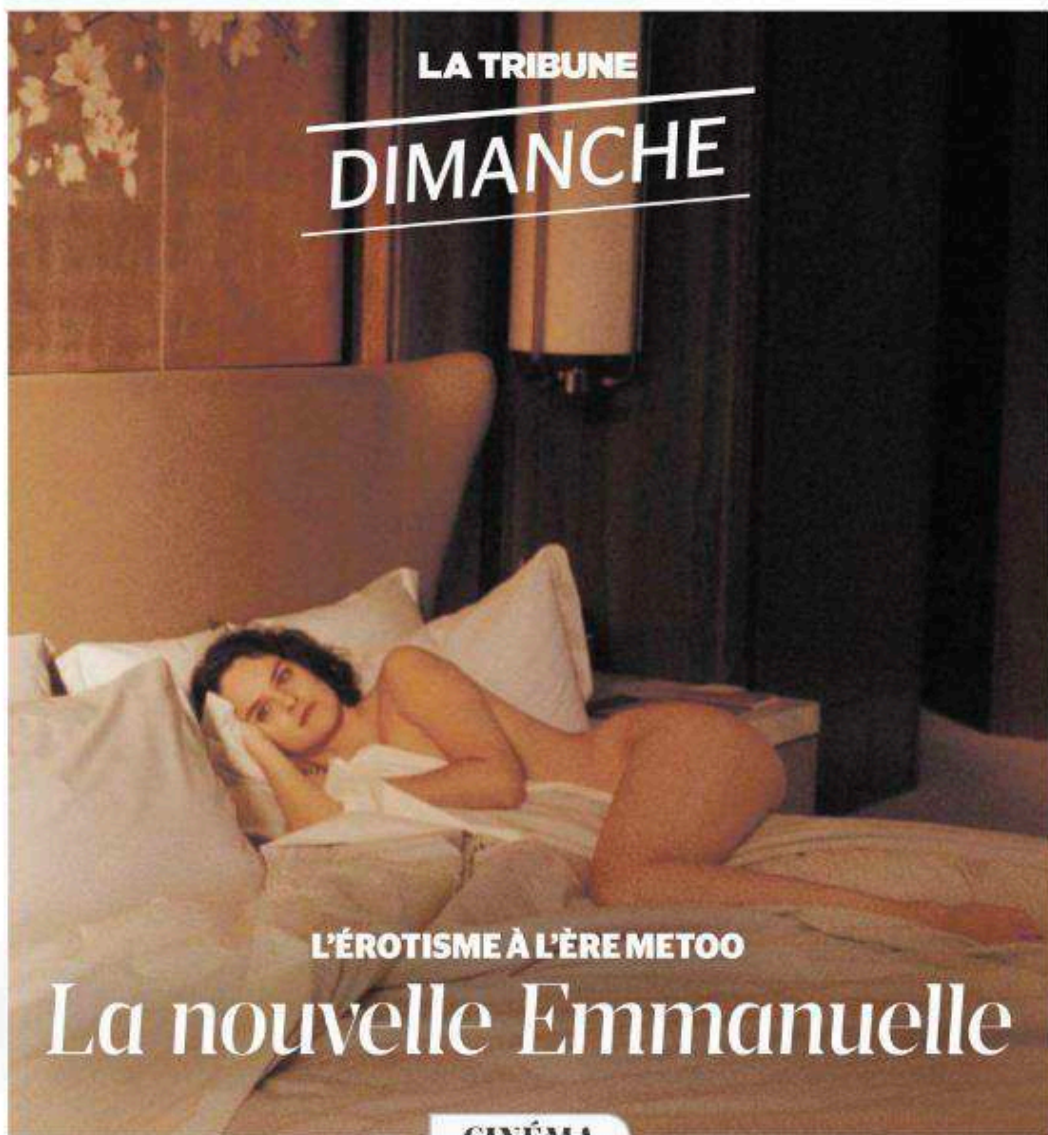
TÊTE D'AFFICHE

Vincent Dedienne, comédien et humoriste, va animer
» *Le Mallon frible* »
sur MS. Entretien avec un talentueux touche-à-tout.
P. 31



HISTOIRES D'ART

Wolinski est mort, vive Wolinski! Les trois filles du dessinateur font revivre l'œuvre de leur père à l'occasion d'une expo.
P. 35



LA TRIBUNE

DIMANCHE

L'ÉROTISME À L'ÈRE METOO

La nouvelle Emmanuelle

CINÉMA

La réalisatrice Audrey Diwan et l'actrice Noémie Merlant réinventent le personnage du film culte de 1974. Un pari féministe ?

CHARLOTTE LANGRAND

SON FAUTEUIL EN OSIER est devenu iconique. Tourné en Thaïlande pour quelques sous, le film érotique *Emmanuelle*, réalisé par Just Jaeckin, sort en 1974 et devient un phénomène, attirant 9 millions de spectateurs en France (45 millions dans le monde) et couronnant une nouvelle star, l'actrice Sylvia Kristel. Dans la France de Giscard, la découverte du plaisir par une jeune femme un peu naïve venue retrouver son petit ami à Bangkok incarne un symbole de la libération sexuelle. Le film, adapté du livre érotique d'Emmanuelle Arsan (publié en 1959), restera plus de douze ans à l'affiche

sur les Champs-Élysées. Cinquante ans plus tard, c'est la réalisatrice Audrey Diwan (l'événement Lion d'or à Venise en 2021) qui adapte cette histoire à notre époque, avec Rebecca Zlotowski (*Les Étoiles*) des autres au scénario et Noémie Merlant (*Portrait de la jeune fille en feu*) en *Emmanuelle*.

Des années 1970 au mouvement Me Too, le changement d'époque est drastique. Comment s'emparer d'un tel mythe érotique aujourd'hui ? Comment parler de sexe, le filmer, en plein mouvement Me Too, et lorsque de nombreuses voix dénoncent la sexualisation des corps à l'écran ? Le nouveau opus prend logiquement ses distances avec l'histoire initiale. Il questionne le désir d'un point de vue plus

fémmin, dans une société devenue acceptée. Quand son producteur Édouard Weil, lui a parlé pour la première fois d'une autre adaptation du livre d'Emmanuelle Arsan, la réalisatrice n'avait pas vu le film en entier. « J'étais juste intriguée par la puissance de l'image érotique d'Emmanuelle dans l'association collective, nous en me demandant si l'on pouvait aujourd'hui en faire un langage de cinéma. Un défi de taille pour Audrey Diwan, qui file son propos féministe sans se laisser enfermer ni dans un discours trop binaire qui exclurait les hommes ni dans des références encombrantes au film original. La preuve ? Le festival en osier a dépassé de la nouvelle version. »

» suite page 280 »

TÊTE D'AFFICHE

VINCENT DEDIENNE

« Je suis l'un des rares humoristes pas dépressifs »

Le talentueux comédien de 37 ans débarque bientôt sur M6 pour animer... « Le Maillon faible ». Entretien exclusif.



CHRIS LE GORREC / BUREAU/STUDIO/LLA / FRENCH DIMANCHE

PROPOS RECUEILLIS PAR RÉMI JACOB

C'est emmerdant, ça ? » questionne-t-il avec un sourire en coin quand on lui confesse en tout début d'interview qu'on a beaucoup de mal à le situer. Emmerdant, non. Intrigant, oui. Cinéma, one-man-show, théâtre et, dans quelques semaines, télévision : à l'occasion d'une soirée spéciale sur M6, il animera le jeu *Le Maillon faible*, avec des people en guise de candidats. Mais qui êtes-vous vraiment, monsieur Dedienne ?

Présentateur sur M6, ça, on ne l'avait pas vu venir !
Je le fais pour me marrer. C'est un one-shot. Je suis surexcité par ce jeu depuis que je suis gamin. À l'époque, j'échangeais sur Internet avec des fans du monde entier. Avec un mec aux Pays-Bas, on envoyait des VHS pour comparer les versions. Je sais dire « vous êtes le maillon faible au revoir » dans toutes les langues. J'adore la mécanique perverse de ce jeu, son côté méchant. C'est génial et tellement disruptif à la télévision, un monde de Bisounours où tout le monde est toujours « formidable » et « merveilleux ». Là, c'est le seul programme dans lequel on dit aux gens : « Vous êtes une merde, vous n'êtes pas le bienvenu ». J'ai fait un gros travail d'écriture. Je me suis éclaté car ça réunissait les deux passions que j'ai dans la vie : le spectacle et les jeux de société.

Dit comme ça, on dirait une blague...
Ah non, je suis très premier degré. Là ! Petit je commandais à Noël tous les jeux dont je voyais la pub à la télé. J'étais comme un fou. Les Mystères de Pékin, Cluedo Mastermind... mais pas le Monopoly. Trop à droite. Comme j'étais fils unique, j'étais obligé de réinventer les règles pour jouer tout seul. Pendant le Covid, avec mes potes, on a passé notre temps à faire des jeux de société. Ça nous a sauvé le confinement. J'aime cette activité car on n'est pas tout seul devant un écran. On est ensemble et on fait société. C'est merveilleux.

Passer des Molières à une émission télé en prime time sur une chaîne populaire, cela peut surprendre...
Naviguer de *Télérama* à *Télé 7 jours* me plaît. Je viens d'un milieu, le théâtre, où les gens se pincent le nez devant la télé. C'est vrai qu'il peut y avoir parfois une hystérie et une familiarité que je n'apprécie guère. Mais moi, je fais les choses qui m'amussent et c'est le cas avec *Le Maillon faible*. J'aime assourir ma curiosité bizarroïde et réconcilier des mondes opposés.

On est un peu perdu quand on regarde votre CV. C'est quoi votre métier aujourd'hui ?
J'ai l'impression de n'en faire qu'un seul : comédien. Que ce soit au cinéma, dans les séries au théâtre ou à la télévision. Mais là où je suis le plus heureux, c'est sur les planches. C'est à cet endroit que j'ai vraiment le sentiment que mes journées ont du sens. Sur tout quand je joue des grands textes. Avec les répétitions, on commence à 9 heures. Le matin et on finit à 23 heures. Ça apprend l'humilité et le collectif. Ce n'est pas comme au cinéma, où le temps de jeu est microscopique. C'est au maximum vingt fois quarante-cinq secondes dans la journée. Et puis ce milieu peut rendre fou, car c'est tellement bien payé. Le matin on vient te chercher, le soir on te ramène. On te tient ton parapluie et on t'apporte ton café. C'est dingue.

Vous êtes également humoriste, avec un seul en scène (lire ci-contre). Une fois rentré chez vous, êtes-vous un clown triste, comme beaucoup de vos confrères ?
Eh non, je suis l'un des rares humoristes pas dépressifs. Je le vois autour de moi. La plupart ne vont pas bien, sont sans antidépresseurs ou ont de grosses mélancolies. Ils sont très inquiets et l'inquiétude peut amener à la folie. Moi, mon métier me comble de joie. Vous allez me trouver chiant, n'est-ce pas ? J'aimerais bien être plus rock'n'roll. J'ai parfois le fantasme de me droguer, de faire des scandales dans des hôtels et me retrouver en une de *Paris Match*. Mais ça n'arrivera jamais. En revanche, si je n'avais pas fait ce métier, je serais peut-être très malheureux et dépressif et même mort. Il y avait une chance sur cent mille que j'y arrive. Je suis tellement heureux d'avoir cette vie-là.

Vous avez longtemps été « embêté » par votre physique. Êtes-vous en paix avec lui aujourd'hui ?
J'étais très laid, avec des boutons et des lunettes. Je n'avais aucun succès, on se foutait de moi en classe. La plus belle fille du lycée m'avait même fait croire qu'elle voulait sortir avec moi et, au moment de me rouler une pelle, elle m'avait balancé : « Mais t'as pris pour qui ? ». C'était très violent. Quand on a vécu ça, on a toujours la sensation d'être un peu moche, même si ça va vachement mieux aujourd'hui. Pendant longtemps, je n'ai été qu'un intello. J'étais embarrassé par mon corps, mon désir et mon homosexualité. Je suis resté célibataire très longtemps. La première fois que je me suis mis en couple, c'est quand je suis arrivé à Paris, en 2012 (à 25 ans). Là, je suis en couple depuis six ans et très heureux, c'est mon record. Mon art m'a aussi permis de prendre confiance en mon corps. J'aime d'ailleurs beaucoup travailler mes spectacles avec des chorégraphes.

Vous vous êtes aussi déjà présenté nu sur scène...
C'était lors de mon premier one-man-show, où j'arrivais effectivement à poil. Je ne pensais pas qu'on m'en

parlerait autant. Je voulais simplement commencer avec un rire un peu bête, enfantin, qui réunit tous les spectateurs dans la salle. De la vieille dame à l'adjoint au maire. Ça fait marrer tout le monde, les gens qui montrent leur cul. Mais dans *Le Maillon faible*, rassurez-vous, j'ai des habits.

Vous avez été adopté et avez expliqué que vous ne ressentiez nullement le besoin de connaître l'identité de vos parents biologiques. Avec le temps qui passe, ça n'a pas changé ?
Non, ça ne bouge pas. Ça n'est toujours pas un sujet pour moi. Peut-être que je fais le crâneur et que c'est un gros défilé. Et que dans trois heures, après cette interview, je serai en larmes. Mais je ne pense pas. Je n'ai pas besoin de savoir d'où je viens pour savoir où je vais. Je trouve que dans notre société on fait trop l'apologie des origines. Or elles ont plutôt tendance à fracturer le monde qu'à le consoler.

L'humour est devenu très inflammatoire. On va vu avec l'affaire Meurice. Référez-vous des chroniques régulières à la télé ou à la radio ?
Concernant Guillaume Meurice, je trouve ça fou, ce qu'on a vécu. Il n'y a rien dans son parcours qui permette de le soupçonner d'être antisémite. Je n'ai pas l'impression que ce soit Dieu-donné. Sa blague était ratée, mais si on envoie la PJ pour une blague ratée, dans ce cas-là, desrosses des statues pour les blagues réussies. L'époque n'est pas tendre avec les humoristes. Si on me proposait aujourd'hui de refaire des chroniques régulièrement, je ne sais pas si j'accepterais.

►►► Retrouvez l'intégralité de l'interview sur LaTribune.fr

DU PAIN SUR LES SUR LES

À partir du 19 novembre, Vincent Dedienne sera en tournée dans toute la France avec son seul en scène *Un soir de gala*, pour lequel il a remporté un Molière de l'Humour en 2022. Avec même quelques dates prévues juste avant aux États-Unis, notamment à San Diego et à San Francisco (« C'est juste pour pouvoir dire que j'ai fait, ça me paraît fou », plaisante-t-il). Du 17 au 31 décembre, il fera un ultime passage par la capitale, aux Bouffes du Nord. « Et après, finit ! » Mais le répit sera de courte durée, car les spectateurs parisiens le retrouveront ensuite à partir du 23 janvier au Théâtre de l'Atelier dans un tout autre registre. Il y jouera des textes de Jean-Luc Lagarce, avec deux créations proposées en alternance : « Il ne m'est jamais rien arrivé et Juste la fin du monde... R.J. »

MOULIN ROUGE

135

LE PLUS CÉLÈBRE CABARET DU MONDE FÊTE SES 135 ANS !

MONTMARTRE - 82, BLD DE CLICHY - 75018 PARIS - TEL. 33(0)1 53 09 82 82 - WWW.MOULINROUGE.FR

Photos
Julien Lienard



LA RELÈVE



Ils ont émergé récemment. Les uns devant des millions de spectateurs, les autres sans qu'on connaisse encore leur visage. Dix jeunes artistes, issus de toutes les disciplines et réunis par "le Nouvel Obs", se sont prêtés à une séance photo avec Vincent Dedienne pour parrain. Demain leur appartient

De gauche à droite: Malik Frikah, Lou Lampros, Glenna Clavaron, Vincent Dedienne, Alix Garin, Phoebe Hadjimarkos-Clarke, Marie Colomb, Jonathan Millet, Cyrielle Gulacsy, Lucky Love et Emma Doude Van Troostwijk, réunis devant notre objectif le 29 novembre.

Assistant photo
Réli Scourice
Grooming
Saloua Derballi
assistée de Aïssa Charri



Vincent Dedienne

“J’ai l’impression d’être de leur génération”

Pour veiller sur les dix révélations de l’année, qui de mieux que cet acteur aux talents multiples, hier chez Labiche, demain chez Lagarce ? Confessions d’une “vieille âme”

Propos
recueillis par
Sophie Grassin
et Nedjma Van
Egmond

Animer « le Maillon faible » sur M6 l’amuse follement, il y est désopilant. Explorer la langue de Jean-Luc Lagarce le passionne, il y sera sans doute bouleversant. Voici Vincent Dedienne, capable de joyeux écarts, défendant l’humour autant que les textes plus pointus. Au matin de la séance photo organisée par « le Nouvel Obs », il rejoint la cohorte de talents choisis pour incarner la relève. Il observe, écoute, dit son admiration. On se demande qui est le plus intimidé... Vincent Dedienne est doué, humble, et en plus il est sympa. Un parrain idéal.

Quand on vous a proposé d’être le parrain de ce sujet consacré à la relève, vous avez dit avoir pris un coup de vieux...

Oui ! J’ai passé ma vie avec des gens plus âgés ; aujourd’hui, c’est moi le plus vieux. Mais ça n’a rien de crépusculaire. J’ai l’impression d’être de leur génération, de ne pas être installé. Il me semble que les gens continuent de me découvrir, qu’il faut que je fasse mes preuves. A chaque spectacle, à chaque film, j’espère que je vais y arriver.

Pourtant, il semble que tout vous a été facile. Avez-vous pris des portes dans la figure, au début ?

Des castings ratés, bien sûr, et ça m’arrive encore souvent [rites]. Mais je n’ai pas connu de longues années de galère. J’ai réussi le concours de la Comédie de Saint-Etienne avec le monologue des « Non, merci » dans « Cyrano de Bergerac », un extrait de « Quai ouest » de Koltès et une chanson de Barbara, « Si la photo est bonne ». J’ai vite trouvé du travail et quand j’ai risqué de perdre mon statut d’intermittent, j’ai écrit mon premier spectacle. Mes chroniques dans « le Supplément », « Quotidien » et sur France-Inter ont été des accélérateurs. Je chéris ma chance.

● **Juste la fin du monde et Il ne m’est jamais rien arrivé**, mises en scène par Johanny Bert, Théâtre de l’Atelier (Paris-18^e), respectivement à partir du 15 et du 23 janvier 2025.

Comment expliquer ce succès rapide ?

Peut-être parce que j’étais bizarroïde, décalé. Moderne et désuet, j’aimais la poésie, le music-hall, la vieille variété. J’avais une drôle de tête, des lunettes, des vestes de vieux prof d’histoire. Je ressemblais un peu à la peluche Kiki, avec une sorte de virilité chelou, homo sans en être sûr, fou de joie d’être là, inconscient des enjeux, donc irrésistible [rites].

Et aujourd’hui ?

Tout pareil, mais avec des produits de beauté !

Qu’est-ce que ces jeunes talents vous ont inspiré ?

Après la séance photo, Alix Garin, autrice de BD, a posté sur Instagram : « Faire semblant de ne pas avoir peur. » C’est tellement juste ! On veut avoir l’air de trouver ça normal mais, au fond de soi, un petit bonhomme hystérique jubile : c’est trop bien, qu’est-ce qui se passe ? Je me souviens à mes débuts de ma sensation d’être entendu. Vertigineux. C’est aussi le début de la responsabilité. On se dit « si je l’ouvre, on va m’écouter un peu plus qu’avant-hier ». Quand ça frémit comme ça, pour de jeunes artistes, ça apaise une angoisse, mais ça peut inquiéter aussi.

Quels conseils leur donneriez-vous ?

Tout nous invite à confondre notre métier avec l’image et le pouvoir qu’on nous donne. On nous habille, on nous propose des contrats d’égérie, on est pris en charge par des agents image. Il ne faut pas être notre sujet favori mais, au contraire, élargir le champ de curiosité. Ne pas être un compétiteur individuel, jouer collectif.

Est-ce pour cela que vous aimez tant le théâtre ?

Oui, et j’encourage les jeunes acteurs à y aller. Bien sûr, c’est casse-gueule, ça fait peur et c’est moins bien payé mais ça entretient, même si on y boit du blanc tous les soirs. Le fait de remettre son titre en jeu à chaque fois, c’est pas mal pour l’ego. Et tu vis entouré de la beauté des textes. Le théâtre est un grand huit par rapport aux autos-tamponneuses !

En janvier, vous jouerez deux textes de Jean-Luc Lagarce...

Je suis en train de les apprendre. Pas fastoche ! C’est le moment où je suis persuadé que je n’y arriverai pas, c’est normal. Tiens, voilà un autre conseil que je pourrais donner à la relève : allez là où ce n’est pas gagné d’avance, où vous pensez que vous échouerez. Et méfiez-vous de ceux qui croient savoir ce que le public attend. Plutôt que de lui donner ce qu’il aime, donnez-lui ce qu’il ignore encore qu’il aimera. ▶

► Vous souvenez-vous de votre première scène ?

Je rêvais d'être ami avec Muriel Robin, j'avais répondu à une invitation de la MJC de la rue de Lancry. Un gros crash-test ! Mais c'était très romantique aussi, la première fois que je jouais à Paris. Je me sentais comme dans la chanson d'Aznavour, j'avais invité mes proches et dégoté les adresses mail de tous les producteurs.

Leur aviez-vous écrit « Venez découvrir le futur copain de Muriel Robin » ?

Non, j'avais fait un mail humble et glissé des blagues pour que les gens se disent : « Tiens, c'est qui, ce con ? » Certains sont venus. Je n'arrivais pas sur scène avec de la musique et de la grosse fumée en brillant : « *Bonsoir Paris !* » Je commençais avec Marguerite Duras. Du coup, ils me disaient : « *Bon, il y a des trucs, mais...* »

Il faudrait rajouter de la fumée...

Non, il faudrait virer Marguerite Duras et mettre plus de blagues sur les photocopieuses ou les téléphones portables.

Finalement, vous n'avez jamais fait ce que l'on vous conseillait de faire ?

Avec Juliette Chaigneau, qui est encore la metteuse en scène de mes spectacles, on a pris rendez-vous avec pas mal de producteurs, ils nous assénaient : « *Génial, on va mettre Pascal Légitimus comme metteur en scène !* » Juliette hallucinait : « *Et moi ?* » On a tout refusé... Laurent Ruquier a débarqué. Ce que les autres préconisaient d'enlever, c'est ce qu'il préférait. Il y avait une blague sur Colette Brosset. Tout le monde objectait : « *Mais personne ne sait qui c'est, ta Colette Brosset.* » Lui, s'enthousiasmait : « *Ah, la blague sur Colette Brosset !* »

On ne sent aucun snobisme chez vous...

Jeune homme, j'allais à la Colline mais aussi au Point Virgule, je faisais le pied de grue devant les théâtres privés pour décrocher un autographe de Fanny Ardant. Hier, j'ai déjeuné avec Anne Alvaro et je songeais : « *j'adore avoir des conversations avec Anne Alvaro et avec Laurence Boccolini.* » Ça ne me semble pas incompatible, ni incohérent. Encore une fois, c'est ce métier qui rétrécit les choses.

Vous parvenez à vous projeter dans dix ans ?

J'aimerais être au même endroit. Avoir accumulé les rencontres, exploré de nouveaux auteurs, des textes plus contemporains. Les films ou les pièces sont des colonies de vacances. Tu tombes en affection, tu te sépares, tu trimbales ta mélancolie... Moi, je veux continuer à connaître de grands moments de joie. Bref, à aller en colo. ●

Le nouvel Observateur L'OBS

Jeudi 2 janvier 2025

Entretien

FOCUS

Lagarce dans la peau

Heureux hasard : alors que Jean-Luc Lagarce ressuscite dans le spectacle de Christophe Honoré, ses mots résonneront également au Théâtre de l'Atelier. Le metteur en scène Johnny Bert (*photo*) y propose une plongée en pays lagarzien sous la forme d'un diptyque prometteur. Lagarce, prolifique dramaturge et metteur en scène, est l'un des auteurs contemporains les plus montés, trente ans après sa mort, à l'âge de 38 ans. Fils d'ouvriers grandi en province, il a croqué, au fil d'une œuvre fulgurante mais riche, les splendeurs et misères de la vie d'artiste (« Music-hall ») ou raconté le retour au pays natal pour annoncer sa mort prochaine à sa famille. Lagarce se savait atteint du sida. A travers ce personnage de fils prodigue et taiseux, c'est lui qu'il

évoquait. Johnny Bert, lui aussi né loin de Paris, chemine avec Lagarce depuis longtemps. « Je ressens une proximité dans nos histoires de transfuges de classe, et une intimité avec son écriture. Je dialogue d'habitude avec les auteurs des pièces que je monte. J'ai cette fois cherché des réponses dans le « Journal » de Lagarce et dans ses textes théoriques. » Pour « Juste la fin du monde », Bert propose le rôle de Louis à Vincent Dedienne, qui en rêvait depuis longtemps. A ses côtés notamment, Céleste Brunquell et Christiane Millet. « C'est une pièce puissante sur l'homosexualité et le sida, même s'il n'est jamais nommé, mais aussi sur la difficulté de partager l'intime dans la sphère familiale », dit Johnny Bert.



Dans ce texte, grand œuvre de Lagarce, entré au répertoire de la Comédie-Française et adapté au cinéma par Xavier Dolan en 2016, les personnages tournent sans cesse autour du mot juste. « Cette recherche n'est pas une coquetterie littéraire. Tous veulent communiquer au plus près de leur être, de leur sensibilité. On a pu considérer Lagarce comme un auteur cérébral, il est au contraire très terrien, concret. » Parallèlement, Vincent Dedienne, qui a cosigné l'adaptation du « Journal » de Lagarce, en livrera un concentré dans « Il ne m'est jamais rien arrivé ». Au drame qui couve dans

« Juste la fin du monde » répondent la mélancolie joyeuse et la malice de ce carnet intime, qui évoque ses amis, ses amants, sa famille, sa maladie. Et adresse un pied de nez à la mort : « L'idée toute simple – mais très apaisante [...] très joyeuse, oui – que je reviendrai, que j'aurai une autre vie après celle-là où je serai le même, où j'aurai plus de charme, où je marcherai dans les rues la nuit avec plus d'assurance encore que par le passé. Où je serai un homme très libre et très heureux. » N.V.E.

Juste la fin du monde, à partir du 15 janvier, et **Il ne m'est jamais rien arrivé**, à partir du 23 janvier, au Théâtre de l'Atelier (Paris-18^e).

Télérama'

Théâtre : les seize pièces à ne pas manquer en 2025

Classiques de Molière et Racine, créations contemporaines de Joël Pommerat, Wajdi Mouawad ou Virginie Despentes, adaptations de Katharina Volckmer ou d'Agatha Christie... Notre sélection des rendez-vous théâtraux pour cette année à Paris et en région.

Par [Fabienne Pascaud](#), [Emmanuelle Bouchez](#), [Kilian Orain](#)

Publié le 10 janvier 2025 à 10h42

“Juste la fin du monde”, de Jean-Luc Lagarce, par Johanny Bert, au Théâtre de l'Atelier



Christiane Millet, Céleste Brunnquell, Astrid Bayiha, Loïc Riewer et Vincent Dediennie, dans « Juste la fin du monde ». Photo Cédric Roulliat

[Vincent Dediennie](#), acteur plastique et lumineux, plonge dans le monde à la fois pudique, aiguisé et ironique de Jean-Luc Lagarce (1957-1995). Et l'on est impatient de le voir s'approprier les silences de Louis, écrivain homosexuel porteur d'un noir message et personnage central de *Juste la fin du monde* vers qui toutes les attentes d'une famille provinciale convergent. En même temps que, pour cette pièce, il fera corps avec une troupe aux talents affirmés (d'Astrid Bayiha à Christiane Millet, en passant par Céleste Brunnquell), il plongera, en solo, dans les milliers de pages du journal intime de notre cher dramaturge, prince du non-dit et des apparitions sensibles, bien trop tôt disparu.

Mise en scène Johanny Bert. À partir du 15 janvier (21h) ; et *Il ne m'est jamais rien arrivé*, à partir du 23 janvier (19h), [Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e.

Télérama¹

Vincent Dedienne : “L’écriture de Jean-Luc Lagarce est un parc d’attractions pour mes nostalgies”

Le comédien incarne Louis dans “Juste la fin du monde” et adapte le journal du dramaturge disparu il y a trente ans dans l’éblouissant seul-en-scène “Il ne m’est jamais rien arrivé”, tous deux à l’Atelier. Il nous en parle.



Photo Jean-François Robert pour Télérama

Par [Fabienne Pascaud](#)

Publié le 11 janvier 2025 à 12h00

Je suis lagarcien

« J’avais 8 ans en 1995, à la mort du plus classique de nos dramaturges contemporains, Jean-Luc Lagarce, à 38 ans. Plus tard, un professeur de l’école de la Comédie de Saint-Étienne a décrété que j’étais “lagarcien”. Je l’ai lu. Et j’ai adoré son écriture, ses répétitions, ses détours.

Lagarce n'efface pas ses maladresses. Il laisse ses personnages se corriger, comme on le fait dans la vie ; sa langue s'améliore en même temps qu'ils la disent. Nourrie par la disparition, le temps, la famille, elle me parle : un vrai parc d'attractions pour mes nostalgies.

J'accepte donc illico la proposition de Johanny Bert d'incarner ce Louis qui revient après douze ans d'absence pour annoncer aux siens qu'il va mourir du sida, comme Lagarce. Et ne dit rien. J'avais oublié qu'il parlait si peu... Mais Lagarce écrit dans son journal tout ce que son sosie aurait dû dire dans *Juste la fin du monde*. Je rêvais de l'adapter dans un seul-en-scène. Je le jouerai en alternance. »

Plongé dans l'intime

« J'adore me promener dans les journaux intimes des auteurs et artistes qui me sont chers, Guibert, Barthes, Birkin. Ils s'y révèlent et mentent, éclairent leurs œuvres. Orfèvre en ironie, Lagarce est dans le sien d'une méchanceté crasse. Pour tenir le malheur à distance, la solitude, l'absence d'amour. Il décrit les cruautés de la province et le Paris insouciant des années 1980 : vie culturelle éblouissante, sexualité festive, que ma génération n'a pas connues.

En quinze jours, j'ai réduit mille cent pages en trois thèmes : maladie, sexe, solitude. À 17 ans, j'avais commencé aussi un journal. J'ai arrêté ma litanie de drames et de vie privée nulle à mon premier succès. J'essaie de m'y remettre. »

Aimanté par la troupe

« Après deux cent soixante-deux représentations d'*Un soir de gala*, seul en scène, retrouver des partenaires fait du bien. J'adore la relation exclusive avec le public, mais le rythme qu'elle impose, comme l'horlogerie implacable d'*Un chapeau de paille d'Italie*, de Labiche, en 2023, m'ont tendu. Je devais desserrer les boulons.

J'adore être dirigé, qu'on me dise si on comprend ce que je dis. Incarner un taiseux comme Louis, intérioriser ses non-dits, entendre, regarder d'une façon qui pousse à la réplique, est presque un travail de cinéma ; et de solidarité avec le partenaire. Il faut tout écouter sans tricher, bouger pour bouger. Heureusement, la pièce est encadrée par les monologues de Louis. Le silence rend fou. »

2021 *Un soir de gala*, deuxième brillant seul-en-scène.

2018 Magnifique Arlequin dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, de Marivaux, monté par Catherine Hiegel.

2015 *S'il se passe quelque chose...*, premier succès, premier seul-en-scène, écrit avec Juliette Chaigneau et Mélanie Le Moine.

Juste la fin du monde, de Jean-Luc Lagarce, mise en scène Johanny Bert, au Théâtre de l'Atelier, Paris 18e. Puis du 25 au 27 mars à Cébazat, le 29 mars à Blois, du 1^{er} au 5 avril à Lyon 4^e, les 8 et 9 avril à Pau, le 11 avril à Périgueux.

Il ne m'est jamais rien arrivé, seul-en-scène d'après le journal de Jean-Luc Lagarce (éd. Les Solitaires intempestifs), adaptation Vincent Dedienne, mise en scène J. Bert. À partir du 23 janvier au Théâtre de l'Atelier. Puis du 25 au 27 mars à Cébazat, le 29 mars à Blois...



Les idoles de DANS DEUX PIÈCES SIGNÉES JEAN-LUC LAGARCE, L'ACTEUR REND HOMMAGE AU DRAMATURGE QUI A SI BIEN RACONTÉ SON ÉPOQUE. VINCENT DEDIENNE

TRENTE-SEPT ANS ENCORE POUR QUELQUES JOURS, ce comédien, auteur, metteur en scène et humoriste a un talent fou. Il vient de boucler la tournée d'*Un soir de gala* (Molière de l'humour en 2022), et le voilà de nouveau sur les planches avec le défi de jouer deux spectacles d'affilée. *Il ne m'est jamais rien arrivé*, un seul-en-scène, et *Juste la fin du monde*, une pièce collective, le tout signé Jean-Luc Lagarce (l), disparu il y a trente ans.

MADAME FIGARO. – QUELLE EST LA GENÈSE DE CE PROJET ?

VINCENT DEDIENNE. – Quand Johanny Bert m'a proposé de jouer *Juste la fin du monde*, j'ai relu la pièce, que je connais très bien. Je me suis dit : « C'est fou, c'est quand même l'histoire d'un personnage qui vient dire quelque chose et qui ne dit

rien, qui finalement se tait. » L'inverse de son *Journal* (2), où il raconte tout de manière assidue au fil des pages.

CETTE PIÈCE, COMMENT LA RÉSUMERIEZ-VOUS ?

Il s'agit d'un jeune homme de 34 ans qui rend visite à sa famille, quelque part en France, pour leur annoncer qu'il va mourir. Il vient faire ses adieux. D'ailleurs la pièce, au début, devait s'appeler *Les Adieux*. Il repartira sans avoir rien dit.

VOUS DITES QUE LE JOURNAL COMPLÈTE LES MANQUES DE LA PIÈCE...

C'est un peu comme les deux faces de la lune. D'un côté, cette pièce où le personnage ne dit rien, de l'autre le journal intime où l'auteur dit absolument tout. C'est le principe du journal intime, bien sûr, mais Lagarce pousse l'exercice très loin. Il a le sentiment, dès son plus jeune âge, que son journal sera lu. Il s'adresse au lecteur, et s'amuse avec l'idée de la postérité. Il commence à le tenir à 20 ans. Il a des pressentiments sur ce qu'il deviendra, sur le fait de mourir jeune, de ne pas avoir de succès de son vivant et d'en avoir plus tard, et même de devenir culte après sa mort. Pressentiments aussi sur ce que deviendra la France, l'Europe... C'est incroyable cette prescience chez Lagarce.

LE JOURNAL COMPORTE VINGT-TROIS CAHIERS. COMMENT AVEZ-VOUS PROCÉDÉ POUR CHOISIR LES EXTRAITS ?

J'ai pris ce que je préférerais. C'est mon best of. Le *Journal* représente deux fois 800 pages, j'ai donc tracé mon chemin à la fois sensible, sensé et rigolo.

QUEL CHEMIN ?

Il y a plein de chemins possibles. Il a vécu trente-huit ans. Le *Journal* correspond à dix-huit ans de sa vie. Il y parle de toutes ses histoires de théâtre et d'écriture, de son métier de metteur en scène, des films qu'il voit, des artistes qu'il rencontre, de ses problèmes d'argent, de ses histoires sentimentales, familiales, de ses histoires de sexe... Moi, j'ai gardé l'amour, le sexe, la vie, le contexte global de l'époque. J'ai enlevé le théâtre pour que ça parle à tout le monde.

AVEZ-VOUS GARDÉ LA MALADIE ?

J'ai gardé la maladie, bien sûr. C'est l'histoire de la vie d'un jeune homme qui grandit en province, à Besançon, se réalise dans les années 1980 à Paris, et meurt du sida.

VOUS ÊTES PASSIONNÉ PAR LES JOURNAUX INTIMES, CELUI D'HERVÉ GUIBERT QUE VOUS AVEZ DÉJÀ PORTÉ SUR SCÈNE...

Celui de Roland Barthes aussi, *Journal de deuil*, qu'il tient après la mort de sa mère, celui de Louis Calaferte, *Le Jardin fermé*. Je trouve génial de découvrir, en parallèle à l'œuvre de quelqu'un, sa vie quotidienne. L'accumulation de petites notes, de petites choses, finit par former une autobiographie.

VOUS JOUEREZ LES DEUX PIÈCES L'UNE À LA SUITE DE L'AUTRE, À 19 HEURES ET À 21 HEURES. UNE PROUESSE ?

Je ne l'ai jamais fait. Cela me faisait envie. Ce n'est pas non plus l'Everest à mains nues ! Jean-Luc Lagarce dit dans son *Journal* qu'une montée d'escalier, lorsqu'il est malade, lui fait autant d'effet que l'Everest à mains nues.

EST-CE UN AUTEUR QUI VOUS A CONSTRUIT, COMME C'EST LE CAS D'HERVÉ GUIBERT ?

Guibert a été énorme dans ma vie. Il a tout dépassé, tout envahi. Lagarce, un peu moins. À part son *Journal*, il n'a écrit que du théâtre. En fait, Lagarce, c'est une langue. Une langue quasi maternelle. Une langue qui s'améliore en même temps qu'elle se dit, qui cherche à devenir de plus en plus précise, de plus en plus juste... Une langue qui garde toutes les erreurs.

CELA CORRESPOND À UNE FIGURE DE STYLE, L'ÉPANORTHOSE

On dirait une maladie de peau, je trouve ! Mais oui, c'est ça, une figure de style qui consiste à s'autocorriger, à préciser...

AUJOURD'HUI, LAGARCE EST L'AUTEUR LE PLUS JOUÉ...

Le milieu théâtral s'est emparé de son écriture après sa mort d'une manière hallucinante. Il y a même eu une année Lagarce, et il est entré au programme du bac.

ET AU RÉPERTOIRE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE, VOUS, À PART LA DÉCOUVERTE DE CETTE LANGUE, QU'EST-CE QUI VOUS A TOUCHÉ CHEZ LUI ?

Il faut contextualiser. C'était les années sida. On parlait de « cancer homosexuel », ce qui faisait

doucement rigoler Michel Foucault. Je lisais cela et, en même temps, je découvrais, à 18-20 ans, mon homosexualité. Les gens mouraient les uns après les autres. Dans son *Journal*, Lagarce consigne les morts. C'est un catalogue un peu funèbre de gens, proches, amis qui disparaissent. Copi, Koltès...

C'EST L'HISTOIRE DES IDOLES, DE CHRISTOPHE HONORÉ, QUI EST REPRIS AU THÉÂTRE CETTE SAISON. ET VOUS, QUELLES SONT VOS IDOLES ?

J'en ai plein, plein, plein. Hervé Guibert, Jean-Luc Lagarce. Mais il y a les vivants, aussi. Muriel Robin, Agnès Jaoui, Nicole Garcia, Nathalie Baye, Christophe Honoré, Alex Beaupain, Vincent Delerm... Je suis entouré d'idoles. J'ai beaucoup de photos aux murs. J'ai un énorme poster d'Anne Sylvestre, par exemple. Je ne suis pas encore tout à fait sorti de ma chambre d'adolescent. ●

(1) « Il ne m'est jamais rien arrivé », mise en scène Johnny Bert.

Et « *Juste la fin du monde* », mise en scène Johnny Bert, avec Astrid Bayiha, Céleste Brunnequell, Christiane Millet, Loïc Riewer ; les deux au Théâtre de l'Atelier, à Paris. theatre.atelier.com (2) « *Journal 1977-1990* » et « *Journal 1990-1995* », de Jean-Luc Lagarce, Éditions Les Solitaires Intempestifs.



À gauche, Vincent Dedienne avec Astrid Bayiha, Loïc Riewer, Christiane Millet et Céleste Brunnequell, la distribution de *Juste la fin du monde*.

LE FIGARO et vous



MODE
COMBINAISON D'ESPRIT VINTAGE,
CAGOLE, BOTTES FOURRÉES...
LE RETOUR DU STYLE JET-SET
DANS LES STATIONS DE SKI **PAGE 30**



GOLF
EN SOLOGNE, LE TRÈS PRIVÉ
GOLF DES BORDES INVITE
LES JOUEURS À DÉCOUVRIR
SON PARCOURS MYTHIQUE **PAGE 31**



Jacques Weber.



Laure Calamy.

Théâtre : les comédiens les plus attendus de la rentrée

Laure Calamy, Jacques Weber, Édouard Baer, Ludmila Mikaël... En ce début d'année, des artistes renommés dominent les affiches, à Paris et en région. « Le Figaro » vous guide dans vos choix. **PAGES 28 ET 29**



Ludmila Mikaël.



Édouard Baer.

Les Déchelette : les architectes qui prônent le retour à la terre

Béatrice de Rochebouët

LES FIGURES DE LA RENTRÉE Frère et sœur, ce duo construit des logements en terre crue. Dont une maison à Paris. Une première.

La trentaine, ils sont frère et sœur. À deux ans d'intervalle, Philibert et Emmanuelle Déchelette sont sortis diplômés de l'École nationale supérieure d'architecture (Ensa) Paris Val-de-Seine. En 2019, ils ont fondé le cabinet Déchelette Architecture. Animé par les mêmes convictions, ce duo foucur incarne la nouvelle génération, soucieuse des enjeux de demain et porteuse de projets innovants. Leur terrain de jeu privilégié les matériaux biosourcés

à faible impact écologique comme l'impose la réglementation environnementale qui va encore durcir ses seuls énergétiques et carbone.
« Réflexif l'architecture par la matière, avec la pluie ou le vent, revient aux principes fondamentaux, tel est leur credo. Nous sommes dans un moment charnière où il s'agit de concurrencer le béton, avec la pierre, le bois, la paille, le chanvre ou la terre. Le plus difficile est de trouver la maîtrise d'ouvrage qui sache l'utiliser et ne pas faire grimper les prix.

Cela implique aussi un changement d'esthétique face à une matière moins lisse, plus poétique, pas encore dans les esprits », explique Emmanuelle, invitée à s'exprimer sur le sujet dans une installation, à la dernière Biennale de Tallinn en Estonie.
Les Déchelette prônent une architecture durable et responsable. Ils en ont fait la récente démonstration, l'année dernière, à la Casa Franca, la première habitation en terre de Paris, dans une petite rue pavée du 18^e arrondissement. Avant

d'entrer, on ne peut s'empêcher de toucher, comme par superstition, les murs de cette maison en terre crue brun ocre, version urbaine des cases en pisé d'Afrique qui ont résisté à toutes les intempéries. Mieux valait démolir l'ancien immeuble. La Casa Franca (du prénom de sa grand-mère) est l'aboutissement du rêve de Sarah Valente, artiste franco-italienne de 36 ans, passionnée d'art et d'écologie, comme en témoigne sa Greenline Fondation, pour la sauvegarde des

forêts. Six ans de travaux, mais un résultat bluffant, à l'extérieur comme à l'intérieur.
Pose plus rapide
C'est dans leur bureau du 10^e arrondissement que les Déchelette imaginent de nombreux projets, les logements étant devenus leur spécialité. À l'image de l'immeuble de huit logements sociaux, en structure bois et façade terre (blocs préfabriqués pour une pose plus rapide), livré en juin 2024, rue des Quatre-Chemi-

nées, à Boulogne-Billancourt. Depuis, ils multiplient les concours et attendent nombre de réponses pour 2025, à Paris ou sa couronne, mais aussi à Annemasse ou Marseille. On est loin de l'architecture traditionnelle, avec leur projet dans le 14^e arrondissement de Paris, à l'emplacement d'une ancienne boîte de nuit antillaise, d'un immeuble en béton de chanvre, ne nécessitant pas de chauffage et récupérant les eaux de pluie. Une architecture intelligente à prendre comme exemple. ■

FLOU/P. LESTOUPES/LOUPE CLUIR, DANT CHAMPREDON, CAROLE BELLIARD/PH. MARCO PIZZANOTTI/STUDIOCA



De gauche à droite : Éric Elmosnino, en répétition avec Astrid Bas, sous la direction de Georges Lavaudant, pour *Le Misanthrope* ; l'actrice et chanteuse Judith Chermis interprète La Pucelle d'Orléans, dans *Le Procès Yves Beaunesse*; après vingt-cinq ans d'absence, François Cluzet fait son retour sur les planches avec *Encore une journée divine*; Vincent Dedienne jouera *Juste la fin du monde*, de Jean-Luc Lagarce et *Il ne m'est*

Les têtes d'affiche pleuvent au théâtre en ce début

Nathalie Simon et Anthony Palou

Sylvie Testud, François Cluzet, Laure Calamy, Jacques Weber... Pour cette rentrée de janvier, de grands comédiens occuperont

■ **François Cluzet dans « Encore une journée divine »**
César du meilleur acteur pour *Ne le dis à personne*, de Guillaume Canet, François Cluzet est de retour au théâtre après vingt-cinq ans d'absence. L'acteur a joué seulement huit pièces, dont la dernière était une comédie de Gabor Kacsóy à la Gaîté Montparnasse avec Valérie Bonneton en 1999. Dans *Encore une journée divine*, d'après le roman de Denis Michélin (éditions Nottali, 2021), adapté et mis en scène par Emmanuel Soubès, il incarne Robert, un thérapeute qui se porte sollicitant « comme un charme ». Il vient de publier un livre dont le titre, *Changer le monde*, ressemble comme un programme. Pourtant, il va mal. Intéressé dans un séminaire psychiatrique, il s'adresse à un médecin, lui explique ses états d'âme et les relations houleuses qu'il entretient avec sa famille. « On essaie seulement d'aider les gens à supporter le poids de leur existence... », estime-t-il, mais ses proches peinent à le comprendre.

Au Théâtre de la rue de Poissy, Aix-en-Provence (13), du 7 au 19 janvier. Au Théâtre des Bouffes Parisiens (Paris 2e), du 25 janvier au 18 avril.

■ **Camille Cottin dans « Le Rendez-vous »**
On la sait éternelle, singulière, dramatique ou drôle, capable de presque tout, et nous n'allons pas être déçus par son adaptation du roman de Katharina Volkmer, l'exploré et féroce Jewish Cook, titre qu'il n'est pas nécessaire de traduire. La comédienne sera seule en scène pour un monologue qui se passe dans le cabinet du Docteur Seligman. Elle lui racontera ses fantasmes, ses obsessions, son histoire familiale. Le roman commence ainsi : « Je sais que le moment n'est pas idéal pour le média choisi pour évoquer ce sujet. Docteur Seligman, mais je viens de me rappeler qu'une nuit j'ai rêvé que j'étais Hitler. » Voilà un incipit prometteur, n'est-ce pas ? Est-ce pour cette raison que la narratrice cherchera à se débarrasser des conventions pour carresser son rêve le plus fou : s'offrir un pénis circoncis ? Les beaux nous superbement déclarés des Bouffes du Nord, s'ils ont des oreilles, auront encore bien des choses à raconter. Guidé et mis en scène par Jonathan Capdeville, nous ne manquerons sous aucun prétexte ce *Rendez-vous* qui promet. Et puis, Camille Cottin en chair et en os est un plaisir qui ne se refuse pas. What else ?

Aux Bouffes du Nord (Paris 10e), du 7 au 25 janvier.

■ **Vincent Dedienne dans « Juste la fin du monde » et « Il ne m'est jamais rien arrivé »**
À presque 38 ans, dirigé par Johnny Bert, Vincent Dedienne exauce un rêve, celui d'incarner Louis dans *Juste la fin du*

monde de Jean-Luc Lagarce avec Astrid Bas. Cécile Brunipiehl, Christiane Millet et Lolo Riewer. En parallèle, l'acteur interprète *Il ne m'est jamais rien arrivé*, d'après le *Journal de l'auteur disparu* en 1993. Dans la première pièce, écrite à Berlin, Jean-Luc Lagarce se suit entre 1977 et 1993, l'année de sa disparition. Ainsi que des passages du *Voyage de La Haye* et du *Bain*, issus de *Trois récits* (Éditions Solitaires Intempestifs). « J'avais 37 ans, j'étais un homme très heureux et j'étais un homme aimé, je crois cela », écrit l'écrivain dont Vincent Dedienne avait déjà joué *Cyborgogavrus*, son journal d'hospitalité.

Juste la fin du monde, à partir du 15 janvier, et *Il ne m'est jamais rien arrivé*, à partir du 23 janvier, au Théâtre de l'Atelier (Paris 10e).

■ **Judith Chermis dans « Le Procès de Jeanne »**
Après s'être attelée à Molière, à la figure légendaire de Molière et à Debussy, Judith Chermis se penche sur Jeanne d'Arc à travers « un témoignage inventé de sa liberté de ton, de son insolence, sa force, son humour face à des juges pour qui elle n'était qu'une manipulatrice et une menteuse ». Inspiré par les minutes du procès de condamnation de la Pucelle en 1411, la comédienne a conçu, avec le metteur en scène Yves Beaunesse, un spectacle complet : *Le Procès de Jeanne*, d'après le livret de Marion Bernède et la musique de la dramaturge Camille Ro-

caillieux. Accompagnée de choristes et d'instrumentistes, l'actrice et chanteuse, auteur de *Notre silence nous a habités* seules (Robert Laffont), interprète une héroïne habitée en s'appuyant sur un texte tiré des documents d'archives consignes par les griffiers à l'époque. Des images vidéo contribuent à restituer le « champ de bataille oral » de cette « forme d'oralité ».

Au Théâtre Saint Louis, à Pau (64), les 7 et 18 janvier, au Théâtre de la Ville (Paris 10e), le 23 janvier, au Théâtre des Bouffes du Nord (Paris 10e), du 25 janvier au 16 février, puis en tournée.

■ **Camille Cottin, dans « Le Rendez-vous » : à ne pas manquer.**



devoir l'être. « Je l'en ai voulu de m'avoir poussé hors de l'Allemagne », reproche-t-elle. En tête-à-tête, entre quatre murs, elle entend lui dire ses vérités et régler des comptes. Ils étaient pourrants proches. Cyril Gély m'écrase. Claire Baras. « La » femme d'Otto et Emmanuel Gaury, chargé de la sécurité du scientifique, complètent la distribution.

Au Théâtre Hébertot (Paris 10e), à partir du 22 janvier.

■ **Laure Calamy dans « Peau d'homme »**
Très présente au cinéma, forte d'une vingtaine de pièces, Laure Calamy revient régulièrement au théâtre. Là, dans un spectacle musical qui nous plonge dans la période de la Renaissance italienne : *Peau d'homme*. Tiré du roman graphique d'Hubert et Zanussi Giennati, prix Wolinski de la BD du Point 2020. Une fable qui conte l'histoire d'une émancipation, adaptée et mise en scène par Léna Erban, jeune fille de bonne famille forcée par ses parents d'épouser un homme dont elle ignore tout. Bianca reçoit un « objet fort rare, peut-être unique », une peau d'homme, pour découvrir le monde masculin dans lequel vit son prétendant. Il est ici question de religion, de sexe et de rituel, mais l'humour est omniprésent. Laure Calamy évolue avec huit partenaires, dont Emmanuelle Rivière, Valentin Rolland et Régis Vallée, et la complicité du public sur les chansons du compositeur Ben Blaine et la chorégraphe Letta Ka.

Au Théâtre Montparnasse (Paris 14e), à partir du 23 janvier.

Le temps des reprises

■ **« Fabrice Luchini lit Victor Hugo »**
Le comédien triomphe avec une lecture intime et profonde d'un *Jugo* loon de la scène froide du grand écrivain national. Et se confie, heureux, au public ravi.

Au Théâtre de la Porte Saint-Martin (Paris 10e), à partir du 19 janvier. Et au Théâtre des Bouffes Parisiens (Paris 2e), à partir du 18 février.

■ **« Les Idolotes »**
À travers ceux qu'il admire, comme Cyril Collard, Hervé Guibert, Jacques Dany ou Jean-Luc Lagarce, Christophe Hémon parle avec art des « jours oubliés et terrifiants » de sa jeunesse.

Au Théâtre de la Porte Saint-Martin (Paris 10e), du 18 janvier au 6 avril.

■ **« Lacrima »**
Ce chef-d'œuvre de haute couture, de l'auteur et metteur en scène Caroline Guich Nguyen, relate l'élaboration d'une robe de mariée en mettant les petites mains dans la lumière. Chanel aurait adoré !

À l'Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris 6e), du 9 janvier au 6 février.

■ **« Guerre »**
Cette adaptation du livre de Louis-Ferdinand Céline (Gallimard) par Béatrice Gallot et Benoit Lavigne fait briller Benjamin Voloin qui incarne Louis-Ferdinand Destouches.

Au Théâtre de la Cléopâtre (Paris 9e), du 8 janvier au 2 mars.

■ **« Le Songe d'une nuit d'été »**
Mise en majesté par Emmanuelle Demarcy-Mota et servie par une troupe de haut niveau, la pièce de Shakespeare oscille entre rêve et cauchemar.

Au Théâtre de la Ville-Sarah Bernhardt (Paris 4e), du 17 janvier au 14 février.

■ **« Les Serge (Gainsbourg point barre) »**
La troupe de la Comédie-Française, Benjamin Lavernhe, Noam Morgensztern, Yoann Gastrowski, Mark Oppert, Stéphane Varuggesne et Sébastien Pouderoux, rend un hommage boudeversant et amusant à l'homme à tête de chou.

Au Studio-Corbouille (Paris 17e), du 10 janvier au 9 mars.

■ **« 12 hommes en colère »**
Adaptée par Francis Lombard, cette pièce de Reginald Rose met en scène douze jurés, dont un ose émettre des doutes quant à la culpabilité d'un homme accusé de parricide.

Au Théâtre Hébertot (Paris 10e), à partir du 8 février.

■ **« Le Cercle des poètes disparus »**
Mis en scène par Olivier Söllwieser, cette version route à tombereau ouvert. Dans ce rôle mythique du professeur John Keating, Xavier Gallais a remplacé Stéphane Freiss.

Au Théâtre Artaud (Paris 10e).

M. S. ET A. P.



de Jeanne, un spectacle musical qu'elle a conçu avec le metteur en scène jamais rien arrivé, d'après le Journal du dramaturge disparu en 1995.

d'année

les planches. Voici nos recommandations.

■ Sylvie Testud dans « La Vérité »

Sylvie Testud a débuté sur les planches par une pièce écrite et mise en scène par Georges Lavaudant, *Six fois deux*. C'était il y a tout juste trente ans. Depuis, nous l'avons pistée dans une quinzaine de spectacles, dont *Jeanne au bûcher*, de Paul Claudel, *La Pitié dangereuse*, de Stefan Zweig, ou *L'Heureux Stratagème*, de Marivaux. Quinze ans après sa création, la comédienne reprend avec Stéphane De Groodt, Clotilde Courau et Stéphane Facco *La Vérité*, de Florian Zeller, qui, en 2010, était interprétée par Fanny Gottençon, Pierre Arditi, Patrice Kerbrat et Christiane Millet. *La Vérité*, première comédie du dramaturge - très remarqué pour plusieurs drames, dont *L'Autre* ou *La Mère* -, raconte les tribulations d'un homme qui estime qu'il y a beaucoup d'inconvénients à dire la vérité et beaucoup d'avantages à la taire. Une pièce qui reprend le canevas des grandes pièces de boulevard à la Feydeau ou à la Guilty. Guidée par le metteur en scène Ladislav Chollat, Sylvie Testud est l'actrice idéale pour ce genre de comédie bien trousseée garantie sans trous d'air.

Au Théâtre Édouard VII (Paris 8^e), à partir du 23 janvier.

■ Jacques Weber dans « L'Injuste »

On ne le présente plus, c'est un monstre sacré. Acteur, metteur en scène, réalisateur, Jacques Weber est un touche-à-tout à la carrière et à la carrure impressionnantes. Au théâtre, il fut dirigé, entre autres, par Jean-Louis Barrault, Robert Hossein, Jérôme Savary, Bernard Murat, Roger Planchon, Jacques Lassalle, Georges Lavaudant et, en cette rentrée, par Julien Sibbe dans *L'Injuste*, d'Alexandre Amiel, Yael Berdugo, Jean-Philippe Daguette et Alexis Kebbas. De quoi s'agit-il? En 1993, dans un bunker perdu dans une forêt Suisse, François Genoud, le banquier des nazis, vit ses dernières heures. Toute sa vie il a échappé à la justice et aux remords. Pour son dernier baroud d'honneur, il reçoit une jeune journaliste d'un quotidien israélien. Mais pourquoi elle? Et pourquoi la reçoit-il? Parce que cette ultime interview sera son testament pour l'histoire, un dernier pied de nez à l'humanité. Mais la jeune femme est bien décidée à ne pas rendre la fin de vie de François Genoud aussi facile qu'il l'avait imaginée. Résumé ainsi, *L'Injuste* a des allures de thriller haletant, où le destin des deux âmes se joue dans l'ombre. Mais surtout, surtout, le grandiose Jacques Weber sera bossulé par la non moins étincelante Élodie Navarre dans le rôle de la journaliste.

Au Théâtre de la Renaissance (Paris 10^e), à partir du 23 janvier 2025.

■ Éric Elmosnino dans « Le Misanthrope »

Nous l'avons vu il y a presque deux ans dans l'excellente première pièce de Stéphane De Groodt, *Un léger doute*. Et, une fois encore, Éric Elmosnino renversait la table avec son jeu décalé, hypnotique, sur le fil. Ce comédien est un lunambule. Ces jours-ci, nous l'avons aperçu à la télévision, dans la série *Zorro*, où il ne jouait pas le cavalier de la nuit - interprété par Jean Dujardin -, mais celui d'un salaud déconcertant : Don Emmanuel. Le voilà de retour sur les planches dans une des pièces les plus troublantes de Molière, classique d'entre les classiques, *Le Misanthrope*, mis en scène par Georges Lavaudant, qui a longtemps hésité sur le seuil des classiques français du XVII^e siècle. Il différait sans cesse son passage à l'acte. Aussi sa décision d'enfin porter à la scène *Le Misanthrope* est-elle un événement d'autant plus attendu qu'*Alceste* y sera donc incarné par Éric Elmosnino. Nous allons voir de quelle manière Lavaudant cuisine l'affaire. Un *Misanthrope* sérieux (qui ne peut toutefois gommer toutes traces de ridicule) ou un *Misanthrope* comique (qui ne peut effacer toutes les zones crépusculaires de la pièce)? Restera, quoi qu'il en soit, l'étrange « rire de l'âme ». Aux côtés d'Éric Elmosnino, François Marthouret sera Phillinte, Mélodie Richard, Céliamène...

À la Cité européenne du théâtre, au Domaine d'O, à Montpellier (34), du 24 au 29 janvier.

■ Édouard Baer dans « Cyrano de Bergerac »

La saison dernière, nous avons eu droit à deux *Cyrano*. Le premier interprété par Laurent Lafitte à la Comédie-Française, le second par Arnaud Tsamere au Théâtre Montparnasse. Aucun des deux ne fut vraiment à la mesure de l'attente. Sans doute sommes-nous trop exigeants. Et puis, il y a eu Gérard Depardieu dans le film de Jean-Paul Rappeneau. L'acteur avait placé la barre assez haut. Trop? Édouard Baer, qui fut Astérix aux côtés d'Obélix/Depardieu, se frotte donc à *Cyrano*. Un sacré pari. On sait Édouard Baer amoureux des mots, de la rhétorique. On ne doute pas que *Cyrano* est un rôle pour lui. On a hâte de le voir affublé du nez le plus célèbre du répertoire. Homme de troupe, il sera entouré d'Alexia Giordano (Roxane), Gilles Gaston-Dreyfus (de Guiche), Atmen Kelif (Ragueneau), Christophe Meynet (Le Bret), Clément Moreau (Christian)... Un autre gage de qualité? La mise en scène est signée par l'ingénieur Olivier Soltvères.

Au Théâtre Antoine (Paris 10^e), à partir du 28 janvier.

Le de

Thierry
À 27
nom

C

liste de
régorie
compé
mise d
lévisio
l'une d
du clas
se plât
ments
piano-
parfois
fosse d
(avec T
2021 (a
de la co
C'est
nomin
lations
Campe
que, so
sa capa
de l'on
sadrice
conna
dernièr
ne s'y
en avr
solo de
La c
cette F
mere c
sirs de
« L'opé
nous c
maines
Avant i
le poste
Paris a
liers. J
c'est là



N

F
À tr
de à
l'ins

Info
www

VER



Théâtre et danse

Les spectacles de la semaine : «Juste la fin du monde» par Vincent Dedienne, «l'Événement» d'Annie Ernaux, et la reprise des «Idoles» de Christophe Honoré

14.01.25

«Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à voir, à Paris ou en régions. Et toujours : «le Soulier de satin» de Claudel par Eric Ruf, une fable napolitaine d'Emma Dante et la «Renaissance» de Mustapha El Atrassi.



«Juste avant la fin du monde» et «Il ne m'est jamais rien arrivé», de Jean-Luc Lagarce

Vincent Dedienne habitué à puiser dans sa double culture du one-man-show et du théâtre interprète [deux textes de Jean-Luc Lagarce](#), trente ans après la mort du dramaturge.

Juste avant la fin du monde et Il ne m'est jamais rien arrivé de Jean-Luc Lagarce, m.s. Johnny Bert, jusqu'au 16 février au Théâtre de l'Atelier (75018). Puis en tournée à Cézazat, Blois, Lyon, Périgueux...

Libération

Profil

Au Théâtre de l'Atelier, le double jeu de Vincent Dedienne

Article réservé aux abonnés

Le comédien habitué à puiser dans sa double culture du one-man-show et du théâtre interprète deux textes de Jean-Luc Lagarce, trente ans après la mort du dramaturge.



Vincent Dedienne au Théâtre de l'Atelier le 3 janvier 2025. (Marguerite Bornhauser/Libération)
par [Laurent Goumarre](#) et photo Marguerite Bornhauser
publié le 18 janvier 2025 à 9h26

«J'ai pensé à un jean en cuir que j'ai demandé à Agnès b. Elle m'a dit : "Oui, comme celui de Patrice Chéreau, je lui en faisais trois par mois. Il les usait très vite."» Du cuir donc pour Vincent Dedienne sur scène en l'honneur de Jean-Luc Lagarce qu'il fête par un doublé : *Juste la fin du monde*, pièce de 1990 écrite à Berlin par l'auteur qui mourra du sida cinq ans plus tard, et *Il ne m'est jamais rien arrivé*, l'adaptation de son *Journal 1977-1990*. Pour l'heure, dans la loge du Théâtre de l'Atelier à Paris, Dedienne joue la douceur *quiet luxury* d'un pantalon blanc-pull crème, très vite animée par cette voix

rapide et malicieuse qu'on lui connaît depuis ses débuts avec le one man show *S'il se passe quelque chose...* (2011) et son passé de chroniqueur télé et radio.

«Je n'étais pas un spectateur normal»

Dedienne, aujourd'hui, c'est parfois le cinéma (récemment acteur-chanteur dans [le Joli Joli de Diastème](#)) et surtout le théâtre et sa collection de molières : deux pour l'humour en 2017 et 2022, et celui du meilleur comédien 2024 pour *Un chapeau de paille d'Italie*, sous la direction d'Alain Françon. *«J'aurais pu ne jamais jouer le spectacle, tellement j'ai aimé le répéter auprès de lui. On faisait de l'archéologie sensuelle, sensible, sans que jamais il ne se mêle de ce que tu joues. Le jeu c'est ton travail, à toi de faire entendre ce qui est souterrain. Passionnant.»*

Le spectacle arrive très tôt pour Dedienne, d'abord en usant la VHS de Muriel Robin, devenue une amie, puis au premier rang devant Palmade-Lemercier-Semoun-Bigard sur les scènes de Mâcon ou Chalon. *«Je n'étais pas un spectateur normal. En les regardant, je faisais mes études. J'enregistrais tout jusqu'à leur façon de saluer. Palmade et Robin, la rapidité ; Zouk, la lenteur ; Sylvie Joly, qu'on ne comprend pas ; l'animalité absolue de Bigard qui mettait les gens en captivité par son corps, sa voix... C'est comme si je faisais langues étrangères, qui n'avaient rien à voir avec ce que j'entendais dans la vie de tous les jours.»* Ce sont ses années collège, avec le souvenir quand même d'avoir joué les flics dans *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltès : *«A 9 ans, complètement perdu dans un long imperméable, en faisant semblant de boire du whisky accoudé à un bar.»* Il y aura les années lycée avec Mme Truc - ça ne s'invente pas : *«En option Théâtre, il n'y avait que des filles. Mon rôle ? Etre un garçon. Et j'ai fait tous ceux du répertoire.»*

Comme un puzzle qui se reconstruit

Cette double culture [one-man-show](#)-théâtre, c'est la signature Dedienne, qu'il radicalise encore au conservatoire de Saint-Etienne, reçu haut la main avec une scène de *Quai Ouest* de Koltès et une chanson de Barbara qu'il massacre, a cappella, *«mais avec un tel bonheur»...* *«Parce qu'à ce moment-là, je n'avais aucun doute, je n'avais pas peur. Après j'ai vu que ce serait difficile. Quand les profs te font comprendre que le one-man-show, c'est pas sérieux. Ou quand tu passes un casting pour Christophe Honoré avec les mecs de Saint-Etienne et que ceux de Paris te passent devant. J'en ai noirci des pages et des pages angoissées dans le journal que je tenais depuis l'enfance ; que va-t-il se passer si ça ne marche pas, je ne sais rien faire d'autre. Et j'ai écrit mon premier spectacle.»*

La province, le journal, le théâtre... C'est comme un puzzle qui se reconstruit aujourd'hui avec le double projet Lagarce. Et l'homosexualité aussi. *«Lagarce n'en fait pas son sujet, il ne voulait pas être un artiste malade, mais elle est là toujours problématisée. Alors j'ai tiré le fil de la maladie, du cul, de l'amour et de la solitude. C'est difficile d'être homosexuel aujourd'hui sans avoir une conscience aiguë de ce qui s'est passé, le "cancer gay", le "sidatorium" de Le Pen... C'est quand même fort dans l'histoire d'une identité sexuelle. Ma sexualité, j'ai l'impression de l'avoir construite, acceptée et de l'avoir vécue joyeusement parce que d'autres avaient traversé cette hécatombe.»* Chez Lagarce, il dit qu'il comprend tout. *«Sa langue qu'on dit ampoulée, elle coule en moi. Tout ce qui est douloureux se dit dans la joie de la méchanceté, l'ironie.»* Dans son *Journal*, Lagarce parle d'*«un superbe type dans le train, la beauté musculaire invraisemblable sous le tee-shirt ; avoir un corps si magnifique et lire le Figaro magazine.»* Dedienne : *«C'est une vanne. Et tu peux la jouer comme Sylvie Joly ou Valérie Lemercier.»*

Juste avant la fin du monde et Il ne m'est jamais rien arrivé de Jean-Luc Lagarce, m.s. Johanny Bert, du 15 janvier au 16 février au Théâtre de l'Atelier (75018). Puis en tournée à Cébazat, Blois, Lyon, Périgueux...

Le comédien habitué à puiser dans sa double culture du one-man-show et du théâtre interprète deux textes de Jean-Luc Lagarce, trente ans après la mort du dramaturge.

«**J'** ai pensé à un Jean en cuir que j'ai demandé à Agnès b. Elle m'a dit: "Où, comme celui de Patrice Chéreau, je lui en faisais trois par mois. Il les usait très vite."» Du cuir donc pour Vincent Dediennie sur scène en l'honneur de Jean-Luc Lagarce qu'il fête par un double: *Juste la fin du monde*, pièce de 1990 écrite à Berlin par l'auteur qui mourut du sida cinq ans plus tard, et *Il ne m'est jamais rien arrivé*, l'adaptation de son *Journal 1977-1990*. Pour l'heure, dans la loge du Théâtre de l'Atelier à Paris, Dediennie joue la douceur *quiet luxury* d'un pantalon blanc-puifl crème, très vite animée par cette voix rapide et malicieuse qu'on lui connaît depuis ses débuts avec le one-man-show *S'il se passe quelque chose...* (2011) et son passé de chroniqueur télé et radio.

«Langues étrangères»

Dediennie, aujourd'hui, c'est parfois le cinéma (récemment acteur-chanteur dans le *Joli Joli* de Diastème) et surtout le théâtre et sa collection de molières: deux pour l'humour en 2017 et 2022, et celui du meilleur comédien 2024 pour *Un chapeau de paille d'Italie*, sous la direction d'Alain Françon. «J'aurais pu ne jamais jouer le spectacle, tellement j'ai aimé le répéter auprès de lui. On faisait de l'archéologie sensorielle, sensible, sans que jamais il ne se mêle de ce que tu joues. Le jeu c'est ton travail, à toi de faire entendre ce qui est souterrain. Passionnant.»



Vincent Dediennie au Théâtre de l'Atelier le 3 janvier.

Le double jeu de Vincent Dediennie

Le spectacle arrive très tôt pour Dediennie, d'abord en usant la VHS de Muriel Robin, devenue une amie, puis au premier rang devant Palmarde-Lemercier-Semoun-Bigard sur les scènes de Mâcon ou Chalon. «Je n'étais pas un spectateur normal. En les regardant, je faisais mes études. J'enregistrais tout jusqu'à leur façon de saluer. Palmade et Robin, la rapidité; Zouk, la lenteur; Sylvie Joly, qu'on ne comprend pas; l'animalité absolue de Bigard qui mettait les gens en captivité par son corps, sa voix... C'est comme si je faisais lan-

gues étrangères, qui n'avaient rien à voir avec ce que j'entendais dans la vie de tous les jours.» Ce sont ses années collège, avec le souvenir quand même d'avoir joué les filles dans *Roberto Zucco* de Bernard-Marie Koltes: «À 9 ans, complètement perdu dans un long imperméable, en faisant semblant de boire du whisky accoudé à un bar.» Puis les années lycée avec M^{me} Truc - ça ne s'invente pas: «En opéra théâtre, il n'y avait que des filles. Mon rôle? Être un garçon. Et j'ai fait tous ceux du répertoire.»

Cette double culture one-man-show-théâtre, c'est la signature Dediennie, qu'il radicalise encore au conservatoire de Saint-Étienne, reçu haut la main avec une scène de *Quai Ouest* de Koltès et une chanson de Barbara qu'il massacre, à cappella, «mais avec un tel bonheur»... «À ce moment-là, je n'avais aucun doute, je n'avais pas peur. Après j'ai vu que ce serait difficile. Quand les profs se font comprendre que le one-man-show, c'est pas sérieux. Ou quand tu passes un casting pour Christophe Honoré avec les

mecs de Saint-Étienne et que ceux de Paris te passent devant. J'en ai noirci des pages et des pages angossées dans le journal que je tenais depuis l'enfance; que va-t-il se passer si ça ne marche pas, je ne sais rien faire d'autre. Et j'ai écrit mon premier spectacle.»

«Conscience aigüe»

La province, le journal, le théâtre... C'est comme un puzzle qui se reconstruit aujourd'hui avec le double projet Lagarce. Et l'homosexualité aussi. «Lagarce n'en fait pas son sujet, il ne voulait pas être un artiste malade, mais elle est là toujours problématique. Alors j'ai tiré le fil de la maladie, du cul, de l'amour et de la solitude. C'est difficile d'être homosexuel aujourd'hui sans avoir une conscience aigüe de ce qui s'est passé, le "cancer gay", le "sidarion" de Le Pen... C'est quand même fort dans l'histoire d'une identité sexuelle. Ma sexualité, j'ai l'impression de l'avoir construite, acceptée et de l'avoir vécue joyeusement parce que d'autres avaient traversé cette hécatombe.» Chez Lagarce, il dit qu'il comprend tout. «Sa langue qu'on dit ampoulée, elle coule en moi. Tout ce qui est douloureux se dit dans la joie de la méchanceté, l'ironie.» Dans son *Journal*, Lagarce parle d'«un superbe type dans le train, la beauté musculaire invraisemblable sous le tee-shirt; avoir un corps si magnifique et lire le Figaro magazine.» Dediennie: «C'est une vaine. Et tu peux la jouer comme Sylvie Joly ou Valérie Lemercier.»

LAURENT GOMARRE
Photo MARGUERITE BORNHAUSER

JUSTE AVANT LA FIN DU MONDE et IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ de JEAN-LUC LAGARCE, m. s. JOHANNY BERTI, jusqu'au 16 février au Théâtre de l'Atelier (75018). Puis en tournée à Cézabaz, Blois, Lyon, Périgueux...

Le Monde

Un apéro avec Vincent Dedienne : « Cette fois, je vais aborder le sida et la mort. Le public me suivra-t-il jusque-là ? »

Chaque semaine, « L'Epoque » paie son coup. Acteur protéiforme, Vincent Dedienne joue dans deux pièces de Jean-Luc Lagarce, qui nourrissent sa boulimie des planches.

Par [Sandrine Blanchard](#)

Publié le 24 janvier 2025 à 17h00, modifié le 24 janvier 2025 à 18h58



Vincent Dedienne, au bar de l'Hôtel Providence, à Paris (10^e), le 7 janvier 2025. LUCIE CIPOLLA POUR « LE MONDE »

Vincent Dedienne peut tout se permettre. Jouer un Fadinard irrésistible dans [Un chapeau de paille d'Italie](#) sous la direction d'Alain Françon ; endosser, pour une soirée unique, le rôle d'animateur férocement drôle du jeu télévisé culte « Le Maillon faible » ; être seul en scène dans *Un soir de gala*, réjouissant one-man-show aux multiples personnages ; incarner le fils de Catherine Deneuve au cinéma dans *Terrible jungle* (2020) ; interpréter avec aisance le présentateur de la série *La Flamme* parodiant les émissions de télé-réalité... En une dizaine d'années, l'ex-chroniqueur de France Inter, Canal+ et TMC, trop vite catégorisé humoriste, a, sans fausse note, multiplié les registres. Et le public l'a suivi.

Bien davantage qu'un touche-à-tout chanceux, cet artiste aux trois Molières (de l'humour en 2017 et 2022, et du meilleur comédien en 2024) est surtout un amateur des grands écarts, du décloisonnement des disciplines et de l'écriture « *chiadée* », comme il dit. Son appétence pour l'éclectisme n'est pas feinte, lui qui a autant d'admiration pour Muriel Robin que pour Anne Alvaro, lui qui, jeune provincial débarquant à Paris, aimait découvrir des spectacles aussi bien au café-théâtre Le Point-virgule qu'au Théâtre national de la Colline.

« *On m'autorise à tout faire, alors j'en profite. Tant que cela reste un espace de création, je saute sur l'occasion* », assume-t-il. La reprise inattendue du « Maillon faible » a été « *une incartade contrôlée* ». Il en a peaufiné l'écriture afin de faire naître des moments truculents dans lesquels il maltraite des vedettes consentantes. « *Cette fois, je vais aborder le sida et la mort. Le public me suivra-t-il jusque-là ?* », s'interroge, avec une pointe de stress, le comédien

actuellement sur la scène du Théâtre de l'Atelier, à Paris, pour deux spectacles d'affilée de Jean-Luc Lagarce.

Facilité à mêler autodérision et poésie

Il a beau être 21 heures, ce mardi 7 janvier, seul horaire compatible avec ses journées de répétitions, Vincent Dediene arrive gai comme un pinson (pour utiliser l'une de ces expressions anciennes qu'il affectionne) au Providence, un bar-restaurant cosy du 10^e arrondissement de Paris, où il a ses habitudes. L'adresse est située à deux pas de son domicile et juste derrière le Théâtre de la Porte-Saint-Martin. Ces dernières années, il y a interprété du Marivaux au côté de Laure Calamy, *La Carpe et le Lapin*, écrit et joué avec Catherine Frot, et du Labiche diablement enlevé sur des rythmes du groupe Feu! Chatterton. « *On mangeait ici, après les spectacles* », se souvient-il. Casquette en velours vissée sur la tête, gros pull chiné, il commande une margarita – « *ça fait un peu boisson d'été, mais tant pis, ici elle est excellente* » –, se plie sans déplaisir à toutes les idées de la photographe, puis se pose dans un canapé devant une assiette de frites et de jambon cru. « *Ouf! A nous.* »

Dix ans déjà que l'on suit l'itinéraire de ce garçon « *né en février 1987, à Mâcon, de parents inconnus. La mauvaise nouvelle, dans cette phrase, c'est Mâcon* », comme il le résumait dans son premier spectacle, *S'il se passe quelque chose...*, avec son humour si attachant. Ce seul-en-scène en forme d'autoportrait, dans lequel il évoquait, entre autres, son adoption à l'âge de 5 mois, nous avait emballés, lors de sa création. Sa faculté à mêler sur scène autodérision et poésie lui ouvrit, en 2014, les portes du succès. Ce diplômé de l'École nationale supérieure d'art dramatique de La Comédie de Saint-Etienne, ce provincial qui, arrivé à Paris, s'affolait du nombre d'intermittents du spectacle en galère, en avait fini avec la peur des lendemains sans travail. Depuis quelques années, il a le privilège de pouvoir choisir ses projets.

Jean-Luc Lagarce et Hervé Guibert sont ses « *auteurs chéris* ». Alors, quand le metteur en scène Johnny Bert lui a proposé de jouer dans *Juste la fin du monde*, Vincent Dediene a eu l'idée d'y ajouter l'adaptation du *Journal 1977-1990* de Lagarce. « *J'ai toujours eu le sentiment que ce texte pouvait être monté sur scène et était d'actualité. La montée de la xénophobie, par exemple, cela fait quarante ans qu'on la vit, non ?* »

Le Monde Guides d'achat

Pendant quinze jours, entre la fin des représentations du *Chapeau de paille d'Italie* et la tournée d'*Un soir de gala*, Vincent Dediene est parti à la campagne avec chat et chien. « *Je me levais tous les jours à 5 heures du mat', faisais du feu dans la cheminée et dépiautais les centaines de pages du journal de Lagarce pour sélectionner des extraits, en faisant des choix amoureux et sentimentaux, et construire un monologue. J'ai adoré cette période, j'aurais pu faire ça toute ma vie !* », s'emballe-t-il. Surtout, les deux spectacles se répondent – d'ailleurs, Vincent Dediene porte la même tenue sur les affiches. Dans le premier, un seul-en-scène, on entre dans l'intimité de Lagarce ; dans le second, où le double de l'auteur vient dans sa famille pour tenter, en vain, de leur annoncer qu'il va mourir du sida, il parle très peu.

Professionnels frileux

Lui, son journal intime, il l'a refermé quand la notoriété est arrivée. *S'il se passe quelque chose...* s'est avéré un titre prémonitoire pour un premier spectacle. « *Comme il s'est passé quelque chose, je n'ai pas été assidu comme Lagarce. J'ai cessé de le tenir, parce que ce que j'avais toujours appelé de mes vœux se réalisait : je n'avais plus d'angoisses par rapport à mon métier, et cette période correspondait aussi à une première grande histoire d'amour, à la fin de mon célibat et d'une triste sexualité.* » Dans le paysage des humoristes, saturé de stand-up, Vincent Dediene apporte alors au one-man-show une dimension théâtrale bienvenue. Au

départ, les professionnels se montrent frileux face à ce parti pris. Laurent Ruquier, lui, repère sa singularité et devient son producteur. « *Il avait tout compris* », résume Vincent Dedienne, très reconnaissant de ce soutien capital et fidèle d'un ancien provincial, comme lui.

Le théâtre, c'est son métier, là où tout a commencé. « *Dans le show-business, c'est bien vu d'en faire de temps en temps. Etre sur les planches, ça fait chic. Ce n'est pas ma conception, je n'ai pas ce rapport "fashion" au théâtre. C'est simplement mon art.* » Contrairement à d'autres jeunes acteurs connus qui privilégient le cinéma, lui ne craint pas de bloquer une partie de son agenda pour de longues séries de représentations à Paris et pour le « plaisir » de partir en tournée. « *Je refuse pas mal de propositions par manque de disponibilité.* »

Pour la dernière et 262^e représentation d'*Un soir de gala*, le 27 décembre 2024 au théâtre des Bouffes du Nord, à Paris, Valérie Lemercier a accepté sa proposition de créer la surprise en venant sur scène reprendre, avec toute la précision qui est la sienne, le personnage de grande bourgeoise du spectacle. Elle est venue parce que tout le monde aime Vincent Dedienne, un chic type à la fois joyeux et profond, qui manie avec sincérité la nostalgie et la mélancolie, et adore rendre hommage à ses idoles vintage. « *Je ne serai jamais snob vis-à-vis de la télévision et de la radio. Cela m'a fait exister aux yeux du plus grand nombre et de gens que j'admirais* », insiste le comédien. C'est grâce à ses chroniques sur France Inter que Catherine Hiegel l'a contacté pour jouer le valet Arlequin dans *Le Jeu de l'amour et du hasard*, de Marivaux.

A 37 ans, Vincent Dedienne a plein de projets (il tournera bientôt avec Audrey Lamy, sous la direction d'Olivier Van Hoofstadt, l'adaptation cinématographique de *Berlin Berlin*, la pièce à succès de Patrick Haudecœur et Gérard Sibleyras) et d'envies : « *jouer des auteurs vivants* », et, pourquoi pas, « *monter un spectacle en duo* ». Dans ses rêves les plus fous, il s'imaginerait bien au côté de Valérie Lemercier ou de Florence Foresti, ou encore de Jérôme Commandeur, dont il a adoré « *le goût pour le travestissement* » dans *Le Monde magique...*, sur Canal+. Mais il a aussi « *hâte de ne rien faire* » pour prendre le temps d'écrire son troisième spectacle. Il associe le one-man-show à une « *parade amoureuse* » avec le public, qui permet de déclencher les rires. C'est trop bon pour qu'il y renonce.

Sandrine Blanchard

THÉÂTRE
CULTURE

À l'affiche d'un double spectacle au Théâtre de l'Atelier, à Paris, le comédien Vincent Dedienne investit l'œuvre du dramaturge Jean-Luc Lagarce, disparu à 38 ans. Et révèle au passage un peu de lui-même.

DEDIENNE DANS LA PEAU DE LAGARCE



Dans « Il ne m'est jamais rien arrivé », l'humoriste incarne, seul sur scène, l'ironie mordante de son auteur fétiche.



Vincent Dediennie n'est « pas Kev Adams, ni Dany Boon ». C'est lui qui le dit, non sans avoir éclaté de rire, un rire franc et joyeux, lorsqu'on a tenté le mot « mainstream » pour lui parler de sa carrière. On insiste : de « la Flamme », parodie à succès du Bachelor portée par Jonathan Cohen, à la reprise de l'émission culte « le Maillon faible », Dediennie peut bien se targuer de figurer parmi les têtes connues du paysage culturel français, non ? « Je ne suis pas si populaire », tempère-t-il, avec une modestie non feinte, dans l'intimité de sa loge du Théâtre de l'Atelier. C'est là qu'il joue deux fois, depuis fin janvier, le metteur en scène et dramaturge Jean-Luc Lagarce mort prématurément en 1995, dans « Juste la fin du monde » et « Il ne m'est jamais rien arrivé », adapté de son « Journal 1977-1990 ».

C'est peut-être dans cette zone grise qu'évolue aujourd'hui, populaire ou pas, ce quasi-quarantenaire formé sur les bancs du théâtre public, à l'École de la comédie de Saint-Étienne. Là-bas, l'une de ses camarades, la comédienne Maïenne Barthès, lui lance l'adjectif « lagarcien » avant même que le jeune acteur ait eu le temps de lire une page de l'auteur. « Il a fallu presque vingt ans pour que je l'aborde enfin et que je confirme cette intuition. » Entre-temps, il y a eu du théâtre – avec Jean-Claude Berutti, Catherine Hiegel ou, plus récemment, Alain Françon –, deux spectacles de stand-up et une filmographie « pas ultra-intimidante », comme il l'admet en souriant. Surtout, il y a eu la radio, à France Inter, et à la télé, dans les programmes de Laurent Bon – « le Supplément » sur Canal + et « Quotidien » sur TMC –, qui

le font connaître du grand public. À l'époque, c'est le choc des cultures avec ses camarades de théâtre stéphanois, élevés pour beaucoup à la diète antitélé. Le jeune comédien se transforme en Faust lorsqu'il commence à pactiser avec le PAF. Lui n'a jamais l'impression de se disperser. « J'ai l'impression de ne faire qu'une seule et même chose : jouer. » On lui demande s'il pense au public. « J'écris pour faire rire les gens qui sont autour de moi. J'ai toujours l'impression de m'adresser à mes amis, à mes parents, et puis à mes voisins. »

« LAGARCE A BEAUCOUP ÉCRIT SUR LE FAIT DE NE RIEN DIRE. DANS MA FAMILLE, IL Y AVAIT BEAUCOUP DE SILENCE AUSSI. »

La télévision a toujours fait partie d'un paysage familial pas snob, entre un père instit et une mère éducatrice spécialisée, « qui travaillaient beaucoup ». Et s'il n'y avait pas eu l'écran noir il n'y aurait pas eu cette cassette de Muriel Robin qu'il découvre, ébahi, à même pas 10 ans. « Je ne comprends alors pas bien ce que je vois », se souvient le comédien. « Une virilité en tailleur, une voix très drôle, une dame qui parle deux ou trois fois plus vite que les gens autour de moi. » Effet d'identification : le petit Vincent débite, lui aussi. « Enfant, j'ai été opéré trois fois. On m'a coupé les freins de la lèvre supérieure, de la langue et de la lèvre inférieure. J'imagine que je me suis mis à parler vite parce que je n'avais plus ces freins. »

TRAJECTOIRE D'UN JEUNE PROVINCIAL

Sur la scène de l'Atelier, pantalon en cuir et veste de costume noirs, on jurerait que Dediennie parle un peu de lui-même lorsqu'il déplie, dans leur ironie mordante et leur sensibilité à vif, les pages du « Journal » de Jean-Luc Lagarce. Ne se reconnaîtrait-il pas dans l'enfant du Doubs ? « Je ne m'étais même pas posé la question ». On s'étonne sérieusement. Il réfléchit. « Si j'ai eu l'idée de faire ce spectacle à partir de son journal, c'est sans doute que je me reconnais fondamentalement dans cette trajectoire de jeune homme provincial et homosexuel, avide de culture et d'échappatoires, voulant que sa vie soit riche, grande et exaltante. » Cette échappée, c'est aussi celle de Louis, le héros de « Juste la fin du monde ». Dans la pièce écrite en 1990, le jeune homme revient dans sa famille après douze ans de fuite dans la grande ville, mais se révèle la béance qui les sépare d'eux, même réunis.



IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ, mise en scène de Johanny Bert, Théâtre de l'Atelier, Paris 18^e, 1 h 30



En première partie, des extraits choisis du « Journal 1977-1990 ».



Avec Céleste Brunquell, dans « Juste la fin du monde », pièce de Lagarce écrite à Berlin en 1990.

Du reste, on comprend vite où s'arrête la comparaison entre le comédien et son auteur fétiche. L'un, de son aveu, aurait aimé « toujours rester chez lui, dans les jupons de sa mère ». L'autre raconte dans son journal, dès l'enfance, de téméraires balades nocturnes dans la forêt. Le jeune Vincent écrivait également un journal, mais il l'a arrêté au moment où le succès est venu. Lagarce, lui, n'a jamais connu la gloire de son vivant et a noirci, jusqu'à sa mort, des carnets consignants tout : la vie sexuelle, les impressions sur le théâtre de son temps, son Paris artistique, enfin le sida et la mort à 38 ans – l'âge dont l'acteur à la silhouette juvénile nous parle.

Pour préparer le spectacle – il a découpé lui-même le texte –, Vincent Dedienne lit le « Journal » avec deux Stabilo en main. Le jaune surligne « ce qui (lui) plaît vraiment », le vert « ce qui semble être intéressant dramaturgiquement ». Peu à peu, les pages ne se remplissent plus que de jaune. De celles-ci, il retient d'abord l'humour, ensuite la méchanceté, « une méchanceté un peu parisienne, efficace et chirurgicale, mais en même temps presque désespérée », qui le touche et lui enjoint de lâcher les pin-cettes lorsqu'il joue. Et puis le silence. « Lagarce a beaucoup écrit sur le fait de ne rien dire. Dans ma famille, il y avait beaucoup de silence aussi. »

DES FANTÔMES BIEN PRÉSENTS

Au fil des pages, autre chose finit par le frapper. « Il y a énormément de garçons et de cul, et pourtant c'est une traversée très solitaire de l'existence. » Cette solitude, résonne-t-elle aussi ? « Quand on est homosexuel et qu'on ne veut pas d'enfant, on est quand même condamné à une forme de solitude, non ? » S'il devait refaire sa vie, Vincent Dedienne choisirait « vraiment une vie de déglingué complet ». On lui demande pourquoi il ne l'a



pas fait. Réponse : « Ce n'était pas dans ma nature. » Comme celles de Guibert, les descriptions du sida faites par Lagarce dans son « Journal » ont « plus que marqué » le jeune lecteur. À l'Atelier, la mise en scène sobre de Johanny Bert en fait apparaître les fantômes : Koltès, Copi, Mapplethorpe... La tristesse côtoie néanmoins le récit jouissif d'une vie sexuelle riche et libre, vécue sans compter. Cette cohabitation de la vie et de la mort bouleverse, et l'interprète la porte avec une grande sensibilité.

L'épidémie de sida et ses dizaines de millions de morts, « c'est une histoire qui peut vite s'oublier », appuie Dedienne. Quelques semaines plus tôt, il suffisait de voir l'enterrement en grande pompe de Jean-Marie Le Pen. Le spectacle rappelle au détour les mots inhumains que le patron du Front national vomissait pour parler des personnes séropositives. « On s'aperçoit que l'histoire de la France, ce sont des allers-retours permanents sur tous ces sujets. Ces thématiques qui sont là depuis la fin des années 1970. On ne fait qu'avancer et reculer. »

On lui demande s'il est inquiet. « Politiquement, c'est horrible. On s'enfonce dans l'obscurité. » Quant aux attaques sur la culture en France, « ça m'inquiète beaucoup. Quand je vois les propos de Christelle Morançais, la présidente du conseil régional des Pays de la Loire, j'ai l'impression que les dernières pudeurs sont tombées. » Justement, on trouve dans le « Journal » un dialogue inventé dans le bureau d'un employé du ministère de la Culture. « À un moment donné, il lui fait dire : "Lagarce et sa compagnie minable nous emmerdent, laissez-les crever." » Désormais, ces choses-là se disent ouvertement quand les micros se tendent. » Le fantôme de Lagarce est encore bien présent. ●

SAMUEL GLEYZE-ESTEBAN
samuel.gleyze@humanite.fr

Vincent Dediennie dans **Il ne m'est jamais rien arrivé d'après le journal de Jean-Luc Lagarce**

17.11.24

*« J'ai toujours voulu faire quelque chose avec le Journal de Lagarce. La proposition de Johanny de me confier le beau rôle silencieux de Louis dans *Juste la fin du monde*, a été le déclencheur : tout ce que sa famille voudrait que Louis dise, et tout ce qu'il tait, je le dirai moi, au public, dans ce seul-en-scène ! »*

Vincent Dediennie

Qui était réellement Jean-Luc Lagarce?

Vincent Dediennie explore les carnets d'écriture de l'un des plus grands dramaturges du XXème siècle. Dans ce Journal, au fil des années, se dessine le portrait intime d'un jeune homme drôle et terrifiant.

C'est une vie solitaire et sentimentale entre Paris et Besançon dans les années 80. La vie d'un fou de théâtre, qui voit apparaître le Sida et mourir Coluche et Simone Signoret.

Une grande et une petite vie à la fois.

**Il ne m'est jamais rien arrivé
d'après le journal de Jean-Luc Lagarce**

Le journal de Jean-Luc Lagarce est publié aux Éditions Les Solitaires Intempestifs

Mise en scène, scénographie et direction d'acteur Johanny Bert

Assistante à la mise en scène Lucie Grunstein

Adaptation et interprétation Vincent Dediennie

Dessinatrice au plateau Irène Vignaud

Production Théâtre de l'Atelier

Coproduction Théâtre de Romette

À partir du 23 janvier 2025

Théâtre de l'Atelier, Paris

Du jeudi au samedi à 19h



IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ : VINCENT DEDIENNE ADAPTE LE JOURNAL DE JEAN-LUC LAGARCE AU THÉÂTRE

Par [Philippine de Sortiraparis](#) · Photos par Philippine de Sortiraparis · Publié le 9 décembre 2024 à 9h51

Si le comédien et acteur Vincent Dediennie est à l'affiche en janvier dans *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce, il a aussi choisi d'explorer le journal de Jean-Luc Lagarce afin d'en tirer une nouvelle création théâtrale. Il ne m'est jamais rien arrivé est à découvrir au Théâtre de l'Atelier à partir de fin janvier.

Jean Luc Lagarce est aujourd'hui l'un des dramaturges contemporains le plus joué en France. Et pour cause, ses pièces font salle comble. À partir du 23 janvier 2025, **Vincent Dediennie** fait le pari ingénieux d'explorer sur scène le journal de **Jean-Luc Lagarce** dans ***Il ne m'est jamais rien arrivé***, un seul en scène au [Théâtre de l'Atelier](#).

Qui était réellement **Jean-Luc Lagarce** ? **Vincent Dediennie** (Lauréat du [Molière](#) 2024 du meilleur comédien en théâtre privé) se plonge dans les réflexions intimes et profondes du journal du dramaturge à succès, parti trop vite. Dans ***Il ne m'est jamais rien arrivé***, ses journaux dévoilent l'âme d'un jeune homme oscillant entre humour et gravité, vivant entre Paris et Besançon dans les années 80.

Marqué par une existence solitaire et teintée de [romantisme](#), **Jean-Luc Lagarce** décrit son obsession pour le théâtre, tout en assistant à l'émergence du Sida et au décès de figures emblématiques comme **Coluche** ou **Simone Signoret**. Ces pages esquissent à la fois le quotidien d'un passionné et les bouleversements d'une époque. Une vie à la fois grandiose et ordinaire, empreinte de sensibilité et de lucidité, qui sera

raconté par **Vincent Dediene** dans ***Il ne m'est jamais rien arrivé***, mis en scène par **Johanny Bert**.

30 ans après sa mort, le Théâtre de l'Atelier rend hommage à Jean-Luc Lagarce en jouant deux de ses pièces en alternance à partir du 15 janvier 2025, dont *Juste la fin du monde*. Au casting : Vincent Dediene, lauréat du Molière du meilleur comédien en théâtre privé 2024. [\[Lire la suite\]](#)

Avoir été choisi pour incarner l'un des personnages de *Juste la fin du monde*, a été un déclencheur pour **Vincent Dediene** sur la création d'un seul en scène tiré du journal de **Jean-Luc Lagarce**. Le comédien s'associe alors à **Johanny Bert** pour créer la pièce ***Il ne m'est jamais rien arrivé***, adaptée du journal du célèbre **Lagarce**.



Vincent Dedienne au Théâtre de l'Atelier dès le 15 janvier 2025

Par [Valérie Guédot](#)

Publié le jeudi 19 décembre 2024 à 14h34



Juste la fin du monde - Cedric Roulliat

Il ne m'est jamais rien arrivé et Juste la fin du monde, 2 créations de Jean-Luc Lagarce, mises en scène par Johanny Bert, en alternance. Un partenariat France Inter

En France, Jean-Luc Lagarce est l'auteur contemporain le plus joué. Il est traduit dans de nombreux pays et ses dernières pièces le sont dans une quinzaine de langues.

Le [Théâtre de l'Atelier](#) propose deux de ses pièces : *Juste la fin du monde* dès le 15 janvier et *Il ne m'est jamais rien arrivé* dès le 23 janvier, avec Johanny Bert à la mise en scène et Vincent Dedienne comédien dans les deux pièces.

▶▶▶ Dans *Juste la fin du monde*, après de longues années d'absence, *Louis*, joué par Vincent Dedienne, rend visite à sa famille avec le fardeau d'une terrible nouvelle. Mais comment exprimer l'indicible aux siens ?

30 ans après la disparition de Jean-Luc Lagarce, Johanny Bert revisite sa pièce culte :

« La présence de *Louis*, ses regards, le peu de mots prononcés (tout comme Yvonne Princesse de Bourgogne de Gombrowicz ou d'autres pièces) modifie l'équilibre familial. L'attente du fils que l'on ne voie que rarement, crée une tension dans la famille, des couacs, des maladresses, des attentes, des regrets, des accusations déguisées. Un principe de rhapsodie accentué par l'écriture en séquence de la pièce. »

Dans un espace onirique où des objets en suspension se font témoins des générations passées, *Juste la fin du monde* dépeint par la force de mots et de silences éloquents, la complexité des liens familiaux.

► Distribution :

- Astrid Bayiha - Catherine, femme d'Antoine
- Céleste Brunquell - Suzanne, Soeur cadette de Louis et d'Antoine
- Vincent Dedienne – Louis
- Christiane Millet - La mère
- Loïc Riewer - Antoine, frère cadet de Louis
- et les marionnettistes Kahina Abderrahmani ou Élise Cornille (en alternance)



Juste la fin du monde - Cédric Roulliat

►►► Dans *Il ne m'est jamais rien arrivé*, Johanny Bert s'attarde sur le Journal de Jean-Luc Lagarce.

Qui était réellement Jean-Luc Lagarce ?

Vincent Dediennie explore les carnets d'écriture de l'un des plus grands dramaturges du XXème siècle. Dans ce Journal, au fil des années, se dessine le portrait intime d'un jeune homme drôle et terrifiant. C'est une vie solitaire et sentimentale entre Paris et Besançon dans les années 80. La vie d'un fou de théâtre, qui voit apparaître le Sida et mourir Coluche et Simone Signoret. Une grande et une petite vie à la fois.

« Je caresse depuis longtemps le désir de faire quelque chose au théâtre d'après les Journaux de Jean-Luc Lagarce. La proposition de Johanny Bert de monter *Juste la fin du Monde*, et de me confier le beau rôle de Louis, le fils taiseux, a été le déclencheur : tout ce que sa famille attend qu'il dise, qu'il dise enfin (c'est-à-dire « voilà qui je suis ») et tout ce que Louis ne leur dira pas, je l'imagine et je le dirai au public, dans ce seul-en-scène tiré des Journaux. » Vincent Dediennie

Si l'œuvre littéraire de Jean-Luc Lagarce est essentiellement composée de 25 pièces de théâtre, il a aussi écrit 3 récits (*L'Apprentissage*, *Le Bain*, *Le Voyage à La Haye*), 1 livret d'opéra (*Quichotte*), 1 scénario pour le cinéma (*Retour à l'automne*), quelques articles et éditoriaux (*Du luxe et de l'impuissance*) et a tenu durant toute sa vie de théâtre un journal composé de 23 cahiers. Depuis son décès, de nombreuses mises en scène de ses textes ont été réalisées et certaines ont connu un large succès public et critique.

► Distribution :

- Mise en scène, scénographie et direction d'acteur : Johanny Bert
- Assistante à la mise en scène : Lucie Grunstein
- Adaptation et interprétation ; Vincent Dediennie
- Dessinatrice au plateau : Irène Vignaud

Nos têtes d'affiche 2025



Christiane Millet dans *Juste la fin du monde* de Jean-Luc Lagarce, mise en scène de Johanny Bert, au Théâtre de l'Atelier, Paris, à partir du 15 janvier



« S'il y a bien un auteur avec qui j'ai l'impression de dialoguer alors qu'il n'est plus de ce monde, c'est bien Jean-Luc Lagarce. Rien de spirituel, mais une forme de proximité et un intérêt sans cesse renouvelé pour un parcours d'artiste, d'auteur et de directeur de compagnie à Besançon », explique le metteur en scène Johanny Bert.

Pour incarner la mère aux côtés de Vincent Dedienne, il a choisi Christiane Millet. Depuis ses débuts en 1976, sous la direction de Jacques Baillon dans *Le paradoxe sur le comédien*, l'actrice a travaillé avec Stuart Seide, Luc Bondy, Xavier Durringer ou Marion Bierry. Elle a aussi participé à de nombreux films, tant pour le cinéma que pour la télévision, notamment au *Goût des autres* d'Agnès Jaoui.



Il ne m'est jamais rien arrivé, l'hommage de Vincent Dedienne à Lagarce au Théâtre de l'Atelier

THÉÂTRE DE L'ATELIER

jusqu'au 22 mars 2025

Le 8.01.25

"**Moi, il ne m'est jamais rien arrivé**". Voilà ce qu'écrivait l'un des plus grands dramaturges du XXème siècle dans son *Journal 1977-1990*. Alors qui était vraiment l'auteur de *Juste la fin du monde* ? Pour le découvrir, Vincent Dedienne explore les carnets d'écriture de Jean-Luc Lagarce. Au fil des pages, se dessine le **portrait intime** d'un jeune homme drôle et terrifiant. L'histoire de Jean-Luc Lagarce est simple mais complexe, solitaire mais sentimentale, rythmée par un amour fou du théâtre et des allers-retours entre Paris et Besançon. Plongé dans une époque faite de profonds bouleversements sociaux et artistiques, il a vu les années 80 tout changer, pour le meilleur comme pour le pire. **Dans ce seul-en-scène**, Vincent Dedienne décide de mettre à nu les tabous et les non-dit si caractéristiques des pièces du dramaturge. Le comédien explore toutes les paroles, les écrits et les pensées que Lagarce et ses personnages gardaient pour eux. C'est "**une grande et une petite vie à la fois**" qu'offre cette pièce, croisée avec la création de *Juste la fin du monde*, aussi au Théâtre de l'Atelier avec Vincent Dedienne dans le rôle de Louis.

DISTRIBUTION

- Texte original : Jean-Luc Lagarce
- Mise en scène : Johanny Bert
- Comédien, auteur, metteur en scène : Vincent Dedienne

THÉÂTRE DE L'ATELIER, 75018

Du 23 janvier au 22 mars 2025

Du jeudi au samedi à 19h

À partir de 20 euros



Vincent Dedienne : un journal intime, "c'est comme connaître le spectacle et les coulisses en même temps"

Publié le lundi 6 janvier 2025

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-interview-de-9h20/l-itw-de-9h20-du-lundi-06-janvier-2025-4628042>

[L'interview de 9h20](#)

Le comédien Vincent Dedienne démarre l'année 2024 avec un double projet théâtral ambitieux autour de Jean-Luc Lagarce, l'un de ses auteurs de prédilection. À l'occasion des 30 ans de la disparition de l'auteur, il présente au Théâtre de l'Atelier deux créations en alternance

Avec

- [Vincent Dedienne](#) Comédien et humoriste français

Vincent Dedienne incarnera Louis dans "Juste la fin du monde", l'œuvre la plus célèbre de Lagarce, qui met en scène un homme revenant dans sa famille après douze ans d'absence pour annoncer sa mort prochaine. En parallèle, il adapte et interprète "Il ne m'est jamais rien arrivé", le journal intime de l'auteur, dans une mise en scène de Johanny Bert. Le comédien explique avoir voulu créer un contraste entre ces deux œuvres : d'un côté, un personnage qui ne parvient pas à dire l'essentiel à sa famille, de l'autre, un auteur qui se livre totalement à travers son journal.

Une langue unique devenue classique

Vincent Dedienne souligne la particularité de l'écriture de Lagarce, devenu l'un des auteurs français contemporains les plus joués après sa mort en 1995. "*C'est le seul auteur*

qui ne rature pas les erreurs", explique-t-il. Sa langue, qui se précise et s'améliore au fil du texte, laisse transparaître les hésitations et les corrections, créant ainsi une écriture vivante et profondément humaine qui résonne particulièrement auprès des nouvelles générations.

Publicité

Le journal intime comme miroir d'une époque

L'adaptation du journal intime de Lagarce permet également d'explorer une période charnière, celle des années 90 marquée par l'épidémie du sida. À travers ses notes quotidiennes, l'auteur livre un témoignage précieux sur son époque, abordant aussi bien l'actualité politique que ses expériences personnelles. Pour Vincent Dediene, qui affectionne particulièrement ce genre littéraire, les journaux intimes permettent de "se promener avec un fantôme qu'on aime" et d'accéder à une vérité brute, sans filtre.

À écouter



"Juste la fin du monde" de Jean-Luc Lagarce

Fictions / Théâtre et Cie

- "Juste la fin du monde", mise en scène Johanny Bert avec Astrid Bayiha, Celeste Brunquell, Vincent Dediene, Christiane Millet, Loïc Riewer. A partir du 15 janvier au Théâtre de l'Atelier
- "Il ne m'est jamais rien arrivé", Adaptation et avec Vincent Dediene, mise en scène Johanny Bert . A partir du 23 janvier au Théâtre de l'Atelier



L'INTÉGRALE - RTL Matin du 17 janvier 2025

Amandine Bégot & Thomas Sotto

<https://www.rtl.fr/programmes/rtl-matin/7900462295-l-integrale-rtl-matin-du-17-janvier-2025>

Invité : Vincent Dediene



Céleste Brunnquell et Vincent Dediennie pour "Juste la fin du monde"

Publié le lundi 20 janvier 2025

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/la-bande-originale/la-bande-originale-du-lundi-20-janvier-2025-2636599>

[La Bande originale](#)

Céleste Brunnquell et Vincent Dediennie sont les invités de La Bande Originale pour "Juste la fin du monde", au Théâtre de l'Atelier, à Paris.

Avec

- Céleste Brunnquell Actrice
- [Vincent Dediennie](#) Comédien et humoriste français

Depuis le 15 janvier, Céleste Brunnquell et Vincent Dediennie joue au théâtre de l'Atelier dans « Juste la fin du monde » de Jean-Luc Lagarce (disparu il y a 30 ans), mise en scène par Johanny Bert, avec Astrid Bayiha, Christiane Millet, Loïc Riewer et les marionnettistes Kahina Abderrahmani ou Élise Cornille (en alternance).

Résumé : Après de longues années d'absence, Louis rend visite à sa famille avec le fardeau d'une terrible nouvelle. Mais comment exprimer l'indicible aux siens ? 30 ans après la disparition de Jean-Luc Lagarce, Johanny Bert revisite sa pièce culte. Dans un espace onirique où des objets en suspension se font témoins des générations passées, Juste la fin du monde dépeint par la force de mots et de silences éloquents, la complexité des liens familiaux.

Du mercredi au vendredi à 21h, le samedi à 15h et 21h, le dimanche à 16h au [Théâtre de l'Atelier à Paris](#), puis en tournée.

A partir de jeudi 23 janvier, Vincent Dediennie jouera, toujours au théâtre de l'Atelier, le seul-en-scène « Il ne m'est jamais rien arrivé », d'après le journal de Jean-Luc Lagarce (éd.

Les Solitaires intempestifs), dont il a signé l'adaptation. Johanny Bert est à la mise en scène.

Il est toujours à l'affiche de la comédie musicale « Joli Joli » de Diastème, en salles depuis le 25 décembre. À ses côtés, on retrouve Clara Luciani, Laura Felpin et William Lebghil. Le 2 avril, il sera au casting du film « Natacha » de Noémie Saglio avec Camille Lou et Fabrice Luchini.

Courant 2025, on le retrouvera au casting de la saison 5 de « LOL : qui rit, sort ! », diffusée sur Amazon Prime Video et présentée par Philippe Lacheau. A ses côtés : Artus, Camille Chamoux, Jérôme Niel, Fatou Kaba, Cédric Doumbé, Muriel Robin, Marina Rollman, Alexandre Kominek et Fred Testot.

Enfin, il vient de terminer le tournage de « McWalter » de Simon Astier, avec Géraldine Nakache, Mister V et William Lebghil.

On retrouvera prochainement Céleste Brunnquell au casting du film « Rembrandt » de Pierre Schoeller avec Camille Cottin, Romain Duris, Denis et Bruno Podalydès. Elle a tourné dans « C'est quoi l'amour ? » de Fabien Gorgeart, l'histoire d'un couple qui se lance dans une enquête sur leur propre passé pour valider leur demande de nullité de mariage à l'Église.

Et elle sera également à l'affiche de « Authentiks » de Marie Rosselet-Ruiz, avec Veerle Baetens et Camille Rutherford.

+ Cécilia Commo, psychanalyste et auteur du livre "[Le couple parfait n'existe pas : Éloge de l'imperfection amoureuse](#)" aux éditions Flammarion.

La Bande originale de Céleste Brunnquell et Vincent Dediene

Céleste Brunnquell

- 2001 Charlelie Couture "La ballade du mois d'août 75"
- 2013 David Bowie "Blackstar"

Vincent Dediene

- 2001 Jean-Jacques Goldman "Tournent les violons"
- 2013 Christophe "La dolce vita"



Vincent Dedienne : "J'aime trouver un parfum qui correspond au rôle que je joue"

Publié le samedi 25 janvier 2025

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/l-avant-scene/vincent-dedienne-j-aime-trouver-un-parfum-qui-correspond-au-role-que-je-joue-8571563>

L'Avant-scène

Le comédien et humoriste Vincent Dedienne a adapté le Journal de l'auteur Jean-Luc Lagarce dans la pièce "Il ne m'est jamais rien arrivé", qu'il joue en alternance avec la pièce du même auteur "Juste la fin du monde", mise en scène par Johanny Bert au Théâtre de l'Atelier.

Avec

- [Vincent Dedienne](#) Comédien et humoriste français

L'auteur et metteur en scène Jean-Luc Lagarce est mort en 1995, il y a 30 ans, et le théâtre de l'Atelier à Paris met son écriture à l'honneur avec deux pièces : *Juste la fin du monde* – dans laquelle le comédien, humoriste, auteur Vincent Dedienne joue le fils Louis qui rentre dans sa famille annoncer sa mort prochaine. Vincent Dedienne a eu envie, en parallèle, d'adapter le Journal de Jean-Luc Lagarce, des carnets d'écriture tenus pendant presque 20 ans où il parle du quotidien, du théâtre, de l'amour, du Sida. Vincent Dedienne a appelé ce spectacle « *Il ne m'est jamais rien arrivé* » et nous l'avons rencontré la veille de la première, en répétitions avec le metteur en scène Johanny Bert.

[Au Théâtre de l'Atelier à Paris en ce moment, on peut voir Vincent Dedienne dans l'adaptation du journal de Jean-Luc Lagarce « Il ne m'est jamais rien arrivé » à 19h, et dans la pièce du même auteur « Juste la fin du monde » à 21h.****](#)



Vincent Dedienne et Johanny Bert : "Avoir du Jean-Luc Lagarce plein le cœur et le corps, ça rend très heureux"

Publié le vendredi 31 janvier 2025

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/vincent-dedienne-et-johanny-bert-mettent-a-l-honneur-jean-luc-lagarce-1616151>

[Les Midis de Culture](#)

30 ans après la mort en 1995 de Jean-Luc Lagarce, le metteur en scène Johanny Bert et le comédien Vincent Dedienne mettent à l'honneur cette grande figure du théâtre dans une adaptation de son journal, "Il ne m'est jamais rien arrivé" et de sa pièce "Juste la fin du monde".

Avec

- [Vincent Dedienne](#) Comédien et humoriste français
- Johanny Bert Metteur en scène, comédien, marionnettiste

Trente ans après la disparition de Jean-Luc Lagarce des suites du sida en 1995, le Théâtre de l'Atelier met à l'honneur le comédien, metteur en scène et dramaturge avec deux pièces en alternance et mises en scène par Johanny Bert : *Il ne m'est jamais rien arrivé* d'après le journal de Jean-Luc Lagarce et *Juste la fin du monde*, dans lesquelles Vincent Dedienne officie.

Dans *Il ne m'est jamais rien arrivé*, seul en scène, ou presque - la dessinatrice Irène Vignaud l'accompagne, faisant apparaître le décor dessiné sur les rideaux noirs au dos du comédien - Vincent Dedienne se glisse dans la peau de Jean-Luc Lagarce dans une adaptation de son journal écrit entre 1977 et 1995. Il rend compte de la vie du metteur en scène & comédien : sa famille, ses amants, ses attentes, mais il raconte aussi toute une époque et une génération, celle décimée par le sida et dont les premiers traitements ne verront le jour qu'en 1995, soit l'année de la mort de Lagarce. Après la vie du dramaturge, c'est l'écriture du metteur en scène que le public (re)découvre dans *Juste la fin du monde*,

récit de Louis, jeune homme de 34 ans qui revient dans sa famille annoncer sa mort prochaine.



Vincent Dedienne, manipulant une marionnette à la fois fragile et imposante dans l'adaptation du Journal de Jean-Luc Lagarce. - ©Christophe Raynaud de Lage

L'intimité du journal

Sur scène et pendant 1h de représentation, Vincent Dedienne devient Jean-Luc Lagarce à partir des quelques 800 pages de journal que le metteur en scène a écrit de ses 20 à ses 38 ans : *"je l'incarne à partir du moment où je dis ses mots et à partir du moment où ces mots sont vraiment ceux de sa vie de tous les jours, car il a tenu ce journal vraiment très scrupuleusement, jour après jour, jusqu'à sa mort prématurée. C'est une retranscription assez fidèle de ce qu'il a vécu".* Mais le comédien précise, *"ce n'est pas un biopic, ça reste du théâtre et de la fiction malgré tout".*

Quelle matière à théâtre Johanny Bert a-t-il trouvé dans ce journal pour le mettre en scène ? *"Au tout début, on voit ce qu'il lit, ce qu'il voit au cinéma, toutes ses aspirations, ses inspirations, ses désirs. Il parle aussi beaucoup de ses rencontres la nuit avec des hommes, il est assez direct, il y a beaucoup d'humour et c'est ça qui m'a touché. Quand je l'ai lu j'étais vraiment jeune acteur et quand on s'est rencontré avec Vincent il y a à peu près 15 ans, on avait déjà parlé de cet amour commun pour Lagarce et notamment de ce journal qui est une sorte de curiosité, d'énigme qui permettait de beaucoup mieux comprendre les pièces qu'il écrit".*

Pudeur et langue lagarciennes

En 1990, 5 ans avant sa mort, Jean-Luc Lagarce écrit *Juste la fin du monde*, une pièce qui, à son époque, fut rejetée dans beaucoup de comités de lecture. Dans cette pièce, l'écriture nous donne à entendre toute la langue "lagarcienne" : *"c'est une langue qui cherche à s'améliorer"* explique Vincent Dediene, *"elle devient meilleure en direct, sous nos yeux de spectateurs. C'est une langue qui force l'acteur, ça crée vraiment un vertige, une ivresse de jouer cette langue car au fur et à mesure qu'on la dit, on est emporté dans un tourbillon, on est comme un citron qu'on presse, on s'auto-presse pour essayer d'en extraire le jus le plus pur, c'est assez agréable"*.

Pour Johanny Bert, cette langue est un "grand mystère" : *"j'adore les textes un peu mystérieux avec des énigmes à résoudre et là il y en a. Je trouve qu'il y a beaucoup de pudeur dans ce que Lagarce écrit, dans ce qu'il dit et dans ce qu'il met dans ses personnages, c'est ça qui est très beau"*.



Louis (Vincent Dediene), le fils & Catherine (Astrid Bayiha), la belle-sœur dans "Juste la fin du monde" de Jean-Luc Lagarce, mis en scène par Johanny Bert - ©Christophe Raynaud de Lage



Vincent Dedienne : "Avec Jean-Luc Lagarce, j'ai un ami et j'ai un mort, j'ai un ami mort."

Publié le dimanche 2 février 2025

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/le-grand-atelier/le-grand-atelier-du-dimanche-02-fevrier-2025-6403273>

[Le grand atelier](#)

Vincent Dedienne honore Jean-Luc Lagarce au théâtre de l'Atelier. Il joue dans "Juste la fin du monde" et propose une création à partir de ses journaux. Et c'est avec un passionné d'aventures et de chasse au trésor qu'il partage le studio : Julien Alvarez, des éditions du Trésor.

Avec

- [Vincent Dedienne](#) Comédien et humoriste français

Figure populaire, comique et acteur, Vincent Dedienne a fait connaître son visage souriant à la télévision mais c'est bien le théâtre qui anime le comédien et humoriste. Il étudie l'art dramatique au collège, au lycée, à l'école de la Comédie de Saint-Etienne et joue, depuis, Hugo, Guibert, Madani, Marivaux, Feydeau... A 37 ans, sa cheminée compte déjà trois Molières.

Cette saison, c'est l'auteur et metteur en scène Jean-Luc Lagarce qu'embrasse sa curiosité de comédien, au théâtre de l'Atelier à Paris où il joue en alternance, jusqu'au 22 mars, sa pièce "Juste la fin du monde" par Johanny Bert et "Il ne m'est jamais rien arrivé", une création toute personnelle composée à partir des journaux tenus de son vivant par Lagarce, mort à 38 ans, en 1995.

"Je ne veux pas rentrer dans la tête de Labiche quand je joue Labiche, mais dans celle de Lagarce, si !" déclare Vincent Dedienne, qui s'est laissé guider par sa sensibilisé dans un choix d'extraits auxquels il donne corps sur scène. Lagarce raconte la vie de sa compagnie de théâtre et les problèmes d'argent, sa propre vie à cheval entre Paris et la province, dans

un journal inspirant - tout à la fois passionnant et désespéré - pour les jeunes générations qui se projettent dans la vie de metteur en scène.

L'histoire de Jean-Luc Lagarce est celle d'un jeune homosexuel de province qui veut faire du théâtre. Il attend de la vie qu'elle soit riche, culturellement, humainement, sexuellement aussi, et se trouve frappé par une maladie, le VIH, auquel ne comprend rien l'époque. Mais Vincent Dedienne insiste aussi sur l'humour dont il fait preuve dans ses écrits, sans lequel on ne peut pas comprendre son personnage, souvent oublié dans les adaptations dramatiques de son œuvre.

"Les professeurs nous faisaient étudier les textes comme s'il y avait quelque chose à trouver dans les phrases, les strophes, un trésor à l'intérieur." Des cours de français à l'école au jeu scénique - il s'agit alors de pister le bon rythme et la bonne mélodie - Vincent Dedienne est inspiré par l'image de la chasse au trésor. Et parce qu'il aime aussi en effectuer dans la vie, tout comme il aime les jeux de société, il a invité un passionné d'aventures.



100.7 FM/DAB+
Fréquence
protestante

17.02.25 – LE VOYAGE DE PAULA S/DEUX TEXTES DE JEAN-LUC LAGARCE

13^{FÉV} 17.02.25 – LE VOYAGE DE PAULA S/DEUX TEXTES DE JEAN-LUC LAGARCE

13h55 - 13h55(GMT+01:00)AnimateurSelles-Fischer EvelyneÉmissionLe manteau d'Arlequin

Résumé de l'émission

Le voyage de Paula S., de Marc Citti, avec Julie Delarme & Marc Citti, mise en scène et scénographie Stéphane Cottin, petit Montparnasse jusqu'au 30 avril Mercredi, jeudi, vendredi & samedi à 19h 01 43 22 77 74.

Deux textes de Jean-Luc Lagarce, mis en scène par Johanny Bert qu'on peut voir l'un après l'autre selon les dates : *Il ne m'est jamais rien arrivé*, adaptation de son *Journal*, du jeudi au samedi 19h, et *Juste la fin du monde*, du mercredi au vendredi 21h, le samedi 15 et 21 h, le dimanche 16 h représentation exceptionnelle le 18 mars à 21 h, théâtre de l'Atelier jusqu'au 22 mars, 01 46 06 49 24

<https://frequenceprotestante.com/events/17-02-25-manteau-darlequin/>



Vincent Dediennie se confie : "Je n'aurais jamais dû faire ce métier"

<https://www.youtube.com/watch?v=0LV5f8pri9Q>

25.02.25

Vincent Dediennie est mon nouvel invité, un artiste qui jongle avec les mots, le rire et l'émotion comme personne. 🗣️👉 Dans cet échange il partage son amour du théâtre, son admiration pour Jean-Luc Lagarce dont il défend les textes au théâtre de l'Atelier, et son besoin viscéral de monter sur scène. Il parle aussi de ses doutes, de son rapport au cinéma et de cette envie constante de progresser. Un entretien à son image : sincère, piquant et infiniment humain 🗣️ Dites-moi en commentaire quel autre artiste vous aimeriez voir sur cette chaîne ! 🔍





Vincent Dedienne raconte "Manèges" d'Anne Sylvestre

Publié le lundi 24 février 2025

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/c-est-une-chanson/13h56-c-est-une-chanson-du-lundi-24-fevrier-2025-4093578>

[C'est une chanson](#)

Il est à l'affiche du théâtre de l'Atelier à Paris dans deux spectacles : "Juste la fin du monde" de Jean-Luc Lagarce et "Il ne m'est jamais rien arrivé", tiré du journal intime de Lagarce. Au micro de Frédéric Pommier. Vincent Dedienne évoque "Manèges" d'Anne Sylvestre, sa chanteuse préférée.



Invité : Vincent Dedienna, un véritable couteau suisse de la scène

Théâtre, cinéma, télévision, chanson, Vincent Dedienna est sur tous les fronts ! Ce soir, l'humoriste est invité sur le plateau de Quotidien pour se confier sur une triple actualité : une nouvelle pièce de théâtre « Juste la fin du monde », un spectacle inédit « Il ne m'est jamais rien arrivé » et sa participation à « Qui veut gagner des millions » avec Michel Denisot.

Le 12.12.24

https://www.tf1.fr/tmc/quotidien-avec-yann-barthes/videos/invite-vincent-dedienna-un-couteau-suisse-de-lhumour-13609019.html?fbclid=IwZXh0bgNhZW0CMTEAAR0DW2gM9egHEolspTB_2lFaP-7a3nWwWZ2dA0w7wEk6xlsAZGpE3D_ODU_aem_GYiDMujGp1-0Jb4jaGjSKw&d=n



C à vous

S16 : Invités : Roschdy Zem, Bella Kim, Vincent Dediennie, Ferdi

06.01.25

<https://www.france.tv/france-5/c-a-vous-la-suite/saison-16/6789520-emission-du-lundi-6-janvier-2025.html>



L'invité du jour - Vincent Dedienne

Le 20.01.25

<https://www.france.tv/france-2/telematin/6883180-l-invite-du-jour-vincent-dedienne.html>

Télématin reçoit l'humoriste et comédien Vincent Dedienne à l'occasion de la représentation de la pièce "Juste la fin du monde" de Jean-Luc Lagarce, le 15 janvier à Paris.

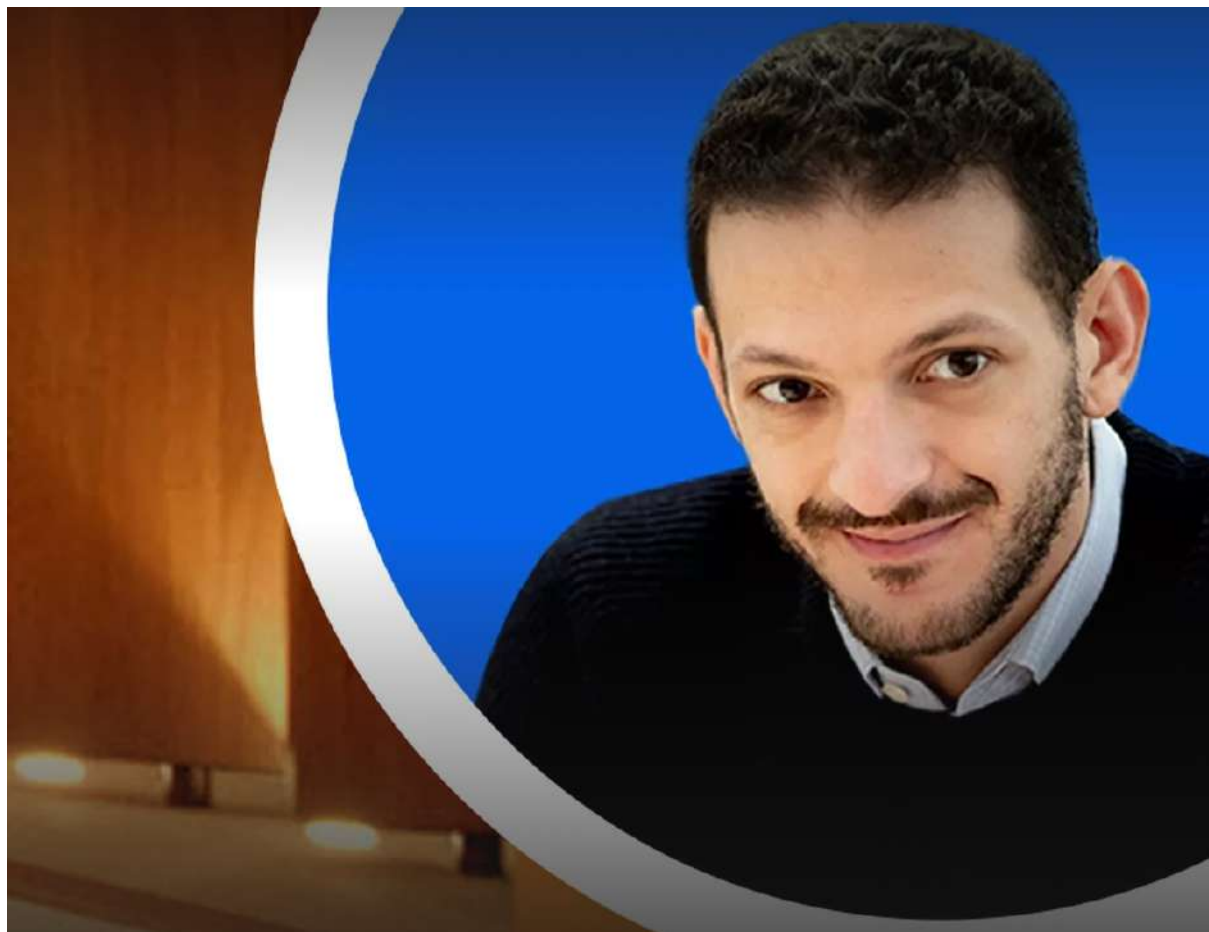


**en
aparte**

Vincent Dediene - Emission du 06 févr. 2025

À 38 ans, il a déjà porté moult casquettes : délégué de classe de la 6e à la terminale, chroniqueur télé, maillon vache du maillon faible, juré d'un festival de jeux de société ou encore acteur de cinéma. Mais c'est peut-être sur les planches qu'il joue son meilleur rôle : en témoigne ses trois Molières. Une agilité qui le fait passer d'un registre à l'autre, la panacée pour celui qui aime bien qu'on lui fiche la paix.

https://www.canalplus.com/divertissement/en-aparte/h/27707274_50001/resume-casting/



CRITIQUES



Crédit : Christophe Raynaud de Lage



Vincent Dedienne totalement habité par Jean-Luc Lagarce

Par [Nathalie Simon](#)

Publié le 28 janvier à 15h06

CRITIQUE - Au Théâtre de l'Atelier, le comédien fait revivre l'auteur mort du sida dans *Juste la fin du monde* et *Il ne m'est jamais rien arrivé*.

Grand admirateur de Jean-Luc Lagarce, Vincent Dedienne donne deux de ses textes au Théâtre de l'Atelier, à Paris. D'abord *Il ne m'est jamais rien arrivé*, le journal que l'auteur tint de 1977 à sa mort, en 1995, à 38 ans. Seul sur scène, le comédien dit des extraits où Lagarce est le spectateur de sa vie. Puis aux côtés de quatre acteurs, il joue *Juste la fin du monde* (éditions Les Solitaires intempestifs).

On a plus été touché par le premier dans lequel Jean-Luc Lagarce raconte son quotidien solitaire, les relations avec ses parents, son homosexualité, ses amours sans lendemain, la découverte de sa maladie, le sida et sa dégradation physique, ses tentatives pour percer comme auteur de théâtre, son travail avec sa compagnie du Théâtre de la Roulotte, la guérison impossible. Ses succès aussi.

Pendant une heure, avec la bénédiction du metteur en scène Johanny Bert, devant un rideau de fils sombres ouvert, sourire crispé, crâne rasé, mains dans les poches, en veste assortie à son pantalon de cuir noir, Vincent Dedienne déroule un récit où affleurent une légèreté crâne et de la tristesse. Les « rubriques » lagarciennes sélectionnées dans 800 pages sont illustrées par les beaux dessins virtuels d'Irène Vignaud côté cour.

Distribution irréprochable

À la façon d'un journaliste, Jean-Luc Lagarce énumère les faits sans entrer dans les détails. L'information brute suffit. Taiseux, il s'épanche plutôt sur une page blanche qu'auprès des siens. Porté par une force presque désespérée, « ailleurs », conscient de la fragilité de son existence, il devient le spectateur de sa vie. Habité, Vincent Dedienne fait renaître avec justesse celui qui était considéré comme le représentant du « théâtre du langage ».

Ses proches ne comprendraient pas. Un gouffre les sépare. Les non-dits, les malentendus et toujours une souffrance latente déchirent les êtres décrits par Lagarce

Le public, pas la totalité, se retrouve à 21 heures pour *Juste la fin du monde*. L'un des titres pressentis de cette pièce était *Les Adieux*. Entouré d'une distribution irréprochable, sous un décor de chaises, table de jardin, machine à laver ou miroirs suspendus, le comédien est Louis. Un jeune homme qui, après une longue absence, rend visite à sa mère (Christiane Millet), à son frère cadet (Loïc Riewer) et à sa petite sœur (Céleste Brunquell).

Sa belle-sœur (Astrid Bayiha) est aussi là et lui parle de ses neveux qu'il ne connaît pas. Louis est venu leur annoncer qu'il va mourir, mais ne se résout pas à prononcer les mots fatidiques. Ses proches ne comprendraient pas. Un gouffre les sépare. Les non-dits, les malentendus et toujours une souffrance latente déchirent les êtres décrits par Lagarce. Pourtant, s'ils sont interprétés sans faillir, les personnages peinent à émouvoir. La mise en scène, qui voit surgir, trop souvent, le visage du père à travers une marionnette au milieu des membres de cette famille, cherche encore ses marques.

« *Juste la fin du monde* » et « *Il ne m'est jamais rien arrivé* », au Théâtre de l'Atelier (Paris 18e), Jusqu'au 22 mars. Durée 1h.

Vincent Dedienne totalement habité par Jean-Luc Lagarce

Nathalie Simon

Au Théâtre de l'Atelier, le comédien fait revivre l'auteur mort du sida dans « Juste la fin du monde » et « Il ne m'est jamais rien arrivé ».

Grand admirateur de Jean-Luc Lagarce, Vincent Dedienne donne deux de ses textes au Théâtre de l'Atelier, à Paris. D'abord *Il ne m'est jamais rien arrivé*, le journal que l'auteur fait de 1977 à sa mort, en 1995, à 38 ans. Seul sur scène, le comédien dit des extraits où Lagarce est le spectateur de sa vie. Puis aux côtés de quatre acteurs, il joue *Juste la fin du monde* (Éditions Les Solitaires Intempestifs).

On a plus été touché par le premier dans lequel Jean-Luc

Lagarce raconte son quotidien solitaire, les relations avec ses parents, son homosexualité, ses amours sans lendemain, la découverte de sa maladie, le sida et sa dégradation physique, ses tentatives pour percevoir comme auteur de théâtre, son travail avec sa compagnie du Théâtre de la Roulotte, la guérison impossible. Ses succès aussi.

Pendant une heure, avec la bénédiction du metteur en scène Solymy Bert, devant un rideau de fils sombres ouvert, sourires crispés, crâne rasé, mains dans les

poches, en veste assortie à son pantalon de cuir noir, Vincent Dedienne déroule un récit où affleurent une légère crise et de la tristesse. Les «robriques» lagarciennes sélectionnées dans 800 pages sont illustrées par les beaux dessins virtuels d'Irène Vignault côté cœur.

À la façon d'un journaliste, Jean-Luc Lagarce énumère les faits sans entrer dans les détails. L'information luitre suffit. Tabou, il s'épanche plutôt sur une page blanche qu'auprès des

siens. Porte par une force pressentie, « ailleurs », conscient de la fragilité de son existence, il devient le spectateur de sa vie. Habité, Vincent Dedienne fait resnaître avec justesse celui qui était considéré comme le représentant du « théâtre du langage ».

Distribution irréprochable

Le public, pas la totalité, se retrouve à 21 heures pour *Juste la fin du monde*. L'un des titres pressentis de cette pièce était *Les Adieux*. Entouré d'une distribu-

tion irréprochable, dans un décor de chaises, table de jardin, machine à laver ou miroirs suspendus, le comédien est Louis. Un jeune homme qui, après une longue absence, rend visite à sa mère (Christiane Millet), à son frère cadet (Loïc Rivero) et à sa petite sœur (Chloé Bruanqueill).

Sa belle-sœur (Astrid Baytha) est aussi là et lui parle de ses neveux qu'il ne connaît pas. Louis est venu leur annoncer qu'il va mourir, mais ne se résout pas à prononcer les mots fatidiques. Ses proches ne comprendraient

pas. Un gouffre les sépare. Les non-dits, les malentendus et toujours une souffrance latente déchirent les êtres décrits par Lagarce. Pourtant, s'ils sont interprétés sans faillir, les personnages peinent à enrouvrir. La mise en scène, qui voit surgir, trop souvent, le visage du père à travers une maçonnerie au milieu des membres de cette famille, cherche encore ses marques. ■

Juste la fin du monde et Il ne m'est jamais rien arrivé, au Théâtre de l'Atelier (Paris 10^e), jusqu'au 22 mars.

Le Monde

Avec « Il ne m'est jamais rien arrivé » et « Juste la fin du monde », une soirée en demi-teinte au Théâtre de l'Atelier.

Vincent Dedienne est à l'affiche, à Paris, de deux spectacles mis en scène par Johanny Bert. Si le seul-en-scène tiré du « Journal » de l'auteur est émouvant, la pièce, qui peine à restituer la langue du dramaturge, ne convainc pas.

Par [Joëlle Gayot](#)

Publié le 31 janvier 2025



Vincent Dedienne, dans « Il ne m'est jamais rien arrivé », d'après le « Journal » de Jean-Luc Lagarce, au Théâtre de l'Atelier, à Paris, en janvier 2025. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Bonne nouvelle : le théâtre de Jean-Luc Lagarce (1957-1995) connaît une postérité qui ne se dément pas. Mauvaise nouvelle : l'auteur ne l'a pas su, ne le saura jamais. Mort du sida à l'âge de 38 ans, le dramaturge n'a pas assisté aux multiples représentations de ses pièces. Elles ont fleuri dès 1997, sous l'impulsion d'artistes aussi divers que Stanislas Nordey, François Rancillac, Joël Jouanneau, François Berreur, Jean-Pierre Vincent, Christophe Rauck, Julie Deliquet ou encore Marcial di Fonzo Bo.

Épurée, abstraite, déclamatoire, musclée, charnelle, l'esthétique des spectacles a fluctué avec les créateurs, les époques et les modes. Mais quels que soient l'éclectisme des gestes et les approches des metteurs en scène, la langue de l'écrivain n'a jamais faibli. Reconnaisable entre toutes, elle constitue un défi de taille pour les acteurs, leur corps-à-corps avec la phrase n'étant pas négociable. Filandreuse et vertigineuse, cette phrase tâtonne et se répète, elle affine la pensée, ajuste les conjugaisons, procède par repentirs et sinuosités dans une quête insatiable du mot qui dira avec exactitude le juste sentiment.

Cette écriture obsessionnelle qui creuse les subjectivités et fouille les liens amoureux, amicaux, familiaux vit, au Théâtre de l'Atelier, à Paris, une exposition en deux temps sous la direction du metteur en scène Johanny Bert. Première partie avec *Il ne m'est jamais rien arrivé*, un monologue porté par le comédien Vincent Dedienne. Seconde séquence avec la représentation de *Juste la fin du monde*, un texte popularisé en 2016 par le film de Xavier Dolan. A la sortie de l'Atelier : une soirée en demi-teinte.

Solitude, sexe et maladie

Le meilleur semblait pourtant se profiler avec le préambule tendre et amusé (même si crépusculaire) joué par Dedienne. Le comédien est seul à la barre d'un montage opéré par ses soins dans le monumental *Journal* du dramaturge. Soixante et une pages de texte quand la matrice originelle en compte plus de 1 000. L'acteur a retenu trois thèmes : la solitude, le sexe et la maladie.

Vêtu de noir, du pantalon de cuir au veston, il se rive dans l'embrasure d'un rideau de perles (noires, elles aussi) sur lesquelles affleurent des croquis blancs. Les visages des morts évoqués escortent sa parole. Simone Signoret, Jean-Paul Sartre, Bernard-Marie Koltès, Copi, Michel Foucault, Hervé Guibert : le mausolée est surpeuplé. Il héberge aussi les amants éphémères d'un séducteur qui multipliait les rencontres mais ne se fixait jamais. Du sexe, oui, des histoires d'amour, non merci. C'est Jean-Luc le jouisseur, puis Jean-Luc le mourant se sachant condamné que fait surgir ce seul-en-scène émouvant. Dedienne, qui incarne le disparu avec une vraie et une belle affection, laisse de côté Lagarce l'homme de théâtre. Un choix cohérent qui lui évite de se disperser. Le récit lui va comme un gant, il y est de bout en bout convaincant.



Céleste Brunnuell et Vincent Dedienne, dans « Juste la fin du monde », mis en scène par Johanny Bert, au Théâtre de l'Atelier, en janvier 2025. CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Sa prestation sert d'introduction sur mesure à *Juste la fin du monde*, spectacle qui bascule le public vers une fiction auréolée de vécu. Dediennie a troqué le cuir pour un jean, et le veston pour un pull bariolé. Il a beaucoup parlé. A lui d'écouter désormais. Il réapparaît dans la peau de Louis, écrivain venu annoncer sa mort prochaine à sa famille. Et qui repart sans l'avoir fait.

Scénographie astucieuse

Son frère (Loïc Riewer), sa petite sœur (Céleste Brunnuell), sa belle-sœur (Astrid Bayiha), sa mère (Christiane Millet) se sont chargés de la conversation : questions, réponses, reproches, invectives, les retrouvailles virent au règlement de comptes. Louis, le transfuge incompris, encaisse. Vincent Dediennie aussi, qui se crispe, plante ses mains dans ses poches et ne se détend qu'en présence de Céleste Brunnuell. Repérée dans la série *En thérapie*, cette jeune actrice de 22 ans est d'une fraîcheur de jeu enthousiasmante.

Suspendus dans les cintres, des objets encombrant les hauteurs. Une machine à laver, un barbecue, un vélo, un miroir, des fauteuils, des tables, des abat-jours. Ces éléments du quotidien, traductions d'une banalité rassurante, servent de décors ponctuels lorsqu'ils descendent sur la scène. Cette scénographie a beau être astucieuse, elle révèle l'impasse sur laquelle achoppe la représentation.

Le Monde Ateliers

Si Johanny Bert tente d'immiscer une note d'onirisme et de surnaturel sur son plateau avec la visite récurrente d'un spectre masqué (le père de Louis), sa direction d'acteur favorise le verbiage des affects au détriment de la structure du langage. Une approche qui maintient la pièce dans l'ordinaire et la psychologie, et fait passer pour du bavardage ce qui est une maîtrise virtuose du verbe. Dénaturée, l'écriture de Jean-Luc Lagarce se retrouve sur le carreau et comme débranchée de la représentation.

Il ne m'est jamais rien arrivé, d'après le *Journal* de Jean-Luc Lagarce. Avec Vincent Dediennie, accompagné d'Irène Vignaud.

Juste la fin du monde. Avec Astrid Bayiha, Céleste Brunnuell, Vincent Dediennie, Christiane Millet, Loïc Riewer. Mises en scène de Johanny Bert. Théâtre de l'Atelier, Paris 18^e. Jusqu'au 22 mars. Les textes de Lagarce sont publiés aux Solitaires intempestifs.

Joëlle Gayot

Deux chants du cygne de Jean-Luc Lagarce pour une soirée en demi-teinte

Au Théâtre de l'Atelier, à Paris, Vincent Dedienne est à l'affiche d'« Il ne m'est jamais rien arrivé » et de « Juste la fin du monde »

THÉÂTRE

Bonne nouvelle: le théâtre de Jean-Luc Lagarce (1957-1995) connaît une postérité qui ne se dément pas. Mauvaise nouvelle: l'auteur ne l'a pas su, ne le saura jamais. Mort du sida à l'âge de 38 ans, le dramaturge n'a pas assisté aux multiples représentations de ses pièces. Elles ont fleuri dès 1997, sous l'impulsion d'artistes aussi divers que Stanislas Nordey, François Rancillac, Joël Jouanneau, Jean-Pierre Vincent, Christophe Rauck, Julie Deliquet ou Marcial di Fonzo Bo.

Epurée, abstraite, déclamatoire, musclée, charnelle, l'esthétique des spectacles a fluctué avec les créateurs, les époques et les modes. Mais la langue de l'écrivain n'a jamais faibli. Reconnaisable entre toutes, elle constitue un défi pour les acteurs. Filandreuse et vertigineuse, cette phrase tatonne et se répète, elle affine la pensée, ajuste les conjugaisons, procède par repentirs et sinuosités dans une quête insatiable du mot qui dira avec exactitude le juste sentiment.

Préambule tendre et amusé

Cette écriture obsessionnelle qui creuse les subjectivités et fouille les liens amoureux, amicaux, familiaux vit, au Théâtre de l'Atelier, à Paris, une exposition en deux temps sous la direction du metteur en scène Johanny Bert. Première partie avec *Il ne m'est jamais rien arrivé*, un monologue porté par le comédien Vincent Dedienne. Seconde séquence avec la représentation de *Juste la fin du monde*, un texte popularisé en 2016 par le film de Xavier Dolan. A la sortie de l'Atelier: une soirée en demi-teinte.

Le meilleur semblait pourtant se profiler avec le préambule tendre et amusé (même si crépusculaire) joué par Dedienne. Le comédien est seul à la barre d'un montage opéré par ses soins dans le monumental *Journal* du dramaturge. Soixante et une pages de texte sur plus de 1 000. L'acteur a retenu trois thèmes: la solitude, le sexe et la maladie.

Vêtu de noir, il se rive dans l'embrasement d'un rideau de perles (noires, elles aussi) sur lesquelles affleurent des croquis blancs. Les visages des morts évoqués escortent sa parole. Simone Signoret, Jean-Paul Sartre, Bernard-Marie Koltès, Copi, Michel Foucault, Hervé Guibert: le mausolée est surpeuplé. Il héberge aussi les amants éphémères d'un séducteur qui multipliait les rencontres mais ne se fixait ja-

mais. Du sexe, oui, des histoires d'amour, non merci. C'est Jean-Luc le jouisseur, puis Jean-Luc le mourant se sachant condamné que fait surgir ce seul-en-scène émouvant. Dedienne, qui incarne le disparu avec une vraie et une belle affection, laisse de côté Lagarce l'homme de théâtre. Un choix cohérent qui lui évite de se disperser. Le récit lui va comme un gant, il y est de bout en bout convaincant.

Sa prestation sert d'introduction à *Juste la fin du monde*, spectacle qui bascule le public vers une fiction auréolée de vécu. Dedienne réapparaît dans la peau de Louis, écrivain venu annoncer sa mort prochaine à sa famille. Et qui repart sans l'avoir fait. Son frère (Loïc Riewer), sa petite sœur (Céleste Brunnuquell), sa belle-sœur (Astrid Bayiha), sa mère (Christiane Millet) se sont chargés de la conversation: questions, réponses, reproches, invectives, les retrouvailles virent au règlement de comptes. Louis, le transfuge incompris, encaisse. Vincent Dedienne aussi, qui se crispe et ne se détend qu'en présence de Céleste Brunnuquell, repérée dans la série *En thérapie*, à la fraîcheur de jeu enthousiasmante.

Suspendus dans les cintres, des objets encombrant les hauteurs. Une machine à laver, un barbecue, un miroir, des tables... Ces éléments du quotidien, traductions d'une banalité rassurante, servent de décors ponctuels lorsqu'ils descendent sur la scène. Cette scénographie a beau être astucieuse, elle révèle l'impasse sur laquelle achoppe la représentation.

Si Johanny Bert tente d'immiscer une note d'onirisme et de surnaturel sur son plateau avec la visite récurrente d'un spectre masqué (le père de Louis), sa direction d'acteur favorise le verbiage des affects au détriment de la structure du langage. Une approche qui maintient la pièce dans l'ordinaire et la psychologie, et fait passer pour du bavardage ce qui est une maîtrise virtuose du verbe. Dénaturée, l'écriture de Jean-Luc Lagarce se retrouve sur le carreau et comme débranchée de la représentation. ■

JOËLLE GAYOT

Il ne m'est jamais rien arrivé.

Avec Vincent Dedienne, accompagné d'Irène Vignaud. *Juste la fin du monde.* Avec Astrid Bayiha, Céleste Brunnuquell, Vincent Dedienne, Christiane Millet, Loïc Riewer. Mises en scène de Johanny Bert. Théâtre de l'Atelier, Paris 18^e. Jusqu'au 22 mars.



Accueil / Culture

Au Théâtre de l'Atelier, Vincent Dedienne joue Lagarce à tombeaux ouverts

Maniant tendresse et humour, le comédien rend justice aux mots du dramaturge mort du sida il y a trois décennies avec deux spectacles, « Il ne m'est jamais rien arrivé » et « Juste la fin du monde ».



Debout, face au public, c'est un seul en scène.

Vincent Dedienne est Jean-Luc Lagarce. (Christophe Raynaud de Lage)
par Philippe Lançon publié le 3 février 2025

Jean-Luc Lagarce est mort du sida à 38 ans, en 1995. Depuis quelques années, il survivait. Son journal devient donc assez vite le journal d'un survivant, mais bien vivant. Jeune homme puis homme jeune, metteur en scène, dramaturge, homosexuel, allant vers la mort de corps en corps avec un sentiment d'horreur et un certain sourire, drelin drelin, en lutte légère, tenace, finale. Il a 20 ans lorsqu'il commence à le tenir, le mercredi 9 mars 1977 : « Pion au lycée de Montbéliard. Habite entre Besançon, chambre d'étudiant, ce lycée et chez mes parents à Valentigney. Amoureux de Ghislaine. Mon grand-père maternel a un cancer. Création du théâtre de la Roulotte (le 24). » D'emblée, la liste, non pas de ses envies, mais de ses constats. Les constats décollent un peu la membrane du poumon. Ça respire mieux tout en respirant mal, un peu plus vite peut-être.

A 21 ans, la liste ébauche la forme des monologues qui fleurissent alors au théâtre, bientôt dans le sien. Monologues secs, tendus, minutieux, taillant leur chemin dans les sous-sols d'une conscience qu'ils projettent, comme un menuisier rabote sa planche, de copeau en copeau :

« Être homosexuel mais être laid et ne pas être désirable. Être obligé à des amours de rencontre dans des lieux sordides et furtifs. Un garçon noir, une nuit, à Audincourt, qui veut devenir chanteur de variétés. Un garçon dont la femme s'appelle Elisabeth et qui a deux enfants. Un soldat qu'on ramène jusqu'à sa caserne, pour rien, dans la nuit. »

Fragilité d'insecte

Ensuite, la longue marche de dix-huit ans commence, nerveuse, enjouée, désespérée, sur les planches et vers sa fin. Il la pressent avant de l'affronter : le plus intense de ce qu'on finit par vivre, c'est comme si on l'avait toujours vécu. A 19 heures, Vincent Dediennie lit des extraits du journal. Lit ? Un peu plus. Debout, face au public, c'est un seul en scène. Dediennie est Lagarce. Il dit ses listes en souriant, tendre, espiègle, effleurant le chagrin, et ce sourire, cette caresse physique sur la langue, cette dure fragilité d'insecte, rendent d'autant plus net le cheminement du texte : *Il ne m'est rien arrivé* est le meilleur des deux spectacles.

Profil

Au Théâtre de l'Atelier, le double jeu de Vincent Dediennie.

A gauche du comédien, assise sur un baffle noir, Irène Vignaud dessine sur un iPad des figures, des paysages. Naissant en blanc sur le fond noir de la scène, elles illustrent ce qu'on entend. *« Jeudi 20 avril 1989. Mâcon. Mort de Bernard-Marie Koltès. 40 ans. De quoi on vous le laisse deviner. Cela me bouleversa totalement et me laissa sur le flanc toute la journée. »* Et le visage de Koltès se dessine. Koltès, dont l'art théâtral du monologue a tant influencé Lagarce. *« Samedi 3 mars 1990. Dans une interview, Hervé Guibert annonce qu'il a le sida et qu'il va mourir très bientôt. Il dit calmement les choses. Il va mourir. »* Et le visage de Guibert se dessine. Guibert, dont le livre *Mes parents* a tant marqué Lagarce.

Il y a beaucoup de passages comiques, par exemple lorsqu'il fait visiter les monuments de Paris à ses parents : on est presque chez Courteline, et Dediennie fait ici merveille. La chute est précise et laconique. Lagarce est à l'hôpital et il note, sans bavardage et sans date : *« Me suis réveillé avec une érection. Me suis réveillé pendant des années – quinze ans – avec une érection et l'envie de baiser et toute l'énergie du monde pour l'assouvir. C'est fini. »* Dediennie, qui ne veut pas désespérer le public, finit sur une note joyeuse : *« La prochaine fois, si vous êtes sages, je parlerai de cul. Oh ! Excusez-moi mais je crois que c'est un sujet que je dois aborder. Nous en reparlerons avec les personnes les moins sensibles. »* Il ajoute : *« Ça aussi, c'est dans le journal ! »* Et il salue.

Chagrin colérique

A 21 heures, le revoilà sur scène, avec d'autres, pour jouer *Juste la fin du monde*, la pièce la plus célèbre de l'auteur, écrite et réécrite, publiée en 1990 : son autre tombeau. Un fils, double de fiction de Lagarce, joué par Dediennie, revient dans sa famille en Franche-Comté, pour annoncer qu'il est malade et va mourir. Il ne leur dira rien. Ce sont eux qui parlent, qui lui balancent leurs vies, leurs souvenirs, leurs reproches. Il faut voir les deux spectacles pour comprendre comment la vie d'un créateur passe dans sa création. Dans son journal, Lagarce écrivait : *« Il ne m'est rien arrivé. »* Dans la pièce, c'est le frère de son double qui le dit. Celui qui est resté sur place, cloué dans son chagrin colérique, se plaignant de tout et d'abord du retour inutile du frère absent. C'est lui, le frère sédentaire, qui parle ici admirablement, qui décortique leur vie et se décortique à mort, qui déborde sans un mot de trop, avec toute

l'injustice de la vérité subie. C'est lui qui dénonce, chez son frère en surplomb et accablé, *«cette façon habile et détestable d'être paisible en toutes circonstances»*. Le comédien qui le joue, Loïc Riewer, est le clou du spectacle.

La pièce est une suite de monologues de ce frère, de la mère, de la sœur, de la belle-sœur, courts, moyens, longs, lancés sur le revenant. Rôle de réceptacle difficile à tenir, auquel Dediennne n'est sans doute pas habitué. Face aux mots, embarrassé, il sourit, mains serrées ou à la ceinture. De temps à autre, il se retourne vers le public et dit un monologue à son tour. Le revenant raconte non pas sa vie, mais ce qu'il ne parvient pas à dire aux autres : *«Je me réveillai avec l'idée étrange et désespérée et indestructible encore qu'on m'aimait déjà vivant comme on voudrait m'aimer mort sans pouvoir et savoir jamais rien me dire.»*

Le théâtre est un divan contrôlé par la forme ; et le texte a la délicatesse fracassée du destin. La manière dont ces personnages s'adressent à tout le monde et à personne, aux autres et à eux-mêmes, Marguerite Duras l'avait résumé bien des années plus tôt, à propos de l'un de ses livres, *le Square* : *«Quand on me dit que la bonne à tout faire du Square ne parle pas naturellement, bien entendu qu'elle ne parle pas naturellement, puisque je la fais parler comme elle parlerait si elle pouvait le faire.»*

Il ne m'est jamais rien arrivé, d'après le journal de Jean-Luc Lagarce, et Juste la fin du monde, jusqu'au 22 mars au Théâtre de l'Atelier à 19 heures et 21 heures. Mise en scène de Johanny Bert.

Dans *Il ne m'est jamais rien arrivé*, Dedienne est Lagarce. PHOTO CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Vincent Dedienne joue Lagarce à tombeaux ouverts

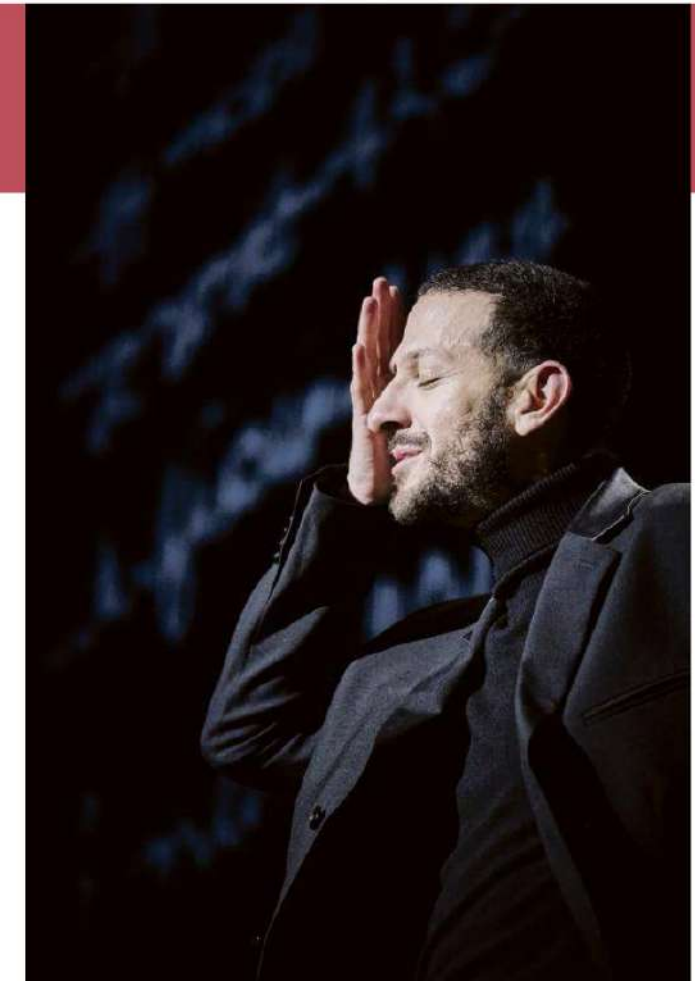
Maniant tendresse et humour, le comédien rend justice aux mots du dramaturge mort du sida il y a trois décennies avec deux spectacles, «Il ne m'est jamais rien arrivé» et «Juste la fin du monde».

Jean-Luc Lagarce est mort du sida à 38 ans, en 1995. Depuis quelques années, il survivait. Son journal devient donc assez vite le journal d'un survivant, mais bien vivant. Jeune homme puis homme jeune, metteur en scène, dramaturge, homosexuel, allant vers la mort de corps en corps avec un sentiment d'honneur et un certain sourire, drelin drelin, en lutte légère, tenace, finale. Il a 20 ans lorsqu'il commence à le tenir, le mercredi 9 mars 1977: «*Pion au lycée de Montbéliard. Habite entre Bezançon, chambre d'étudiant, ce lycée et chez mes parents à Valentigney. Amoureux de Ghislaine. Mon grand-père maternel a un cancer. Création du théâtre de la Boulotte (le 24).*» D'emblée, la liste, non pas de ses envies, mais de ses constats. Les constats décollent un peu la membrane du poumon. Ça respire mieux tout en respirant mal, un peu plus vite peut-être.

Espionnage. A 21 ans, la liste ébauche la forme des monologues qui fleurissent alors au théâtre, bientôt dans le sien. Monologues secs, tendus, minutieux, taillant leur chemin dans les sous-sols d'une conscience qu'ils projettent, comme un menuisier rabote sa planche, de copeau en copeau: «*Etre homosexuel mais être laid et ne pas être détestable. Etre obligé des amours de rencontre dans des lieux sordides et furtifs. Un garçon noir, une nuit, à Audincourt, qui veut devenir chanteur de variétés. Un garçon dont la femme s'appelle Elisabeth et qui a deux enfants. Un soldat qu'on ramène jusqu'à sa caserne, pour rien, dans la nuit...*»

Ensuite, la longue marche de dix-huit ans commence, nerveuse, enjouée, désespérée, sur les planches et vers sa fin. Il la pressent avant de l'affronter: le plus intense de ce qu'on finit par vivre, c'est comme si on l'avait toujours vécu. A 19 heures, Vincent Dedienne lit des extraits du journal. Lit? Un peu plus. Debout, face au public, c'est un seul en scène. Dedienne est Lagarce. Il dit ses listes en souriant, tendre, espiègle, effleurant le chagrin, et ce sourire, cette caresse physique sur la langue, cette dure fragilité d'insecte, rendent d'autant plus net le cheminement du texte: *il ne m'est rien arrivé* est le meilleur des deux spectacles. A gauche du comédien, assise sur un baffle noir, Irène Vignaud dessine sur un iPad des figures, des paysages. Naissant en blanc sur le fond noir de la scène, elles illustrent ce qu'on entend. «*Jeudi 20 avril 1989. Mâcon. Mort de Bernard-Marie Koltès. 40 ans. De quoi on vous le laisse deviner. Cela me bouleversa totalement et me laissa sur le flanc toute la journée.*» Et le visage de Koltès se dessine. Koltès, dont l'art théâtral du monologue a tant influencé Lagarce. «*Samedi 3 mars 1990. Dans une interview Hervé Guibert annonce qu'il a le sida et qu'il va mourir très bientôt. Il dit calmement les choses. Il va mourir.*» Et le visage de Guibert se dessine. Guibert, dont le livre *Mes parents* a tant marqué Lagarce.

Il y a beaucoup de passages comiques, par exemple lorsqu'il fait visiter les monuments de Paris à ses parents: on est presque chez Courteline, et Dedienne fait ici merveille. La chute est précise et laconique. Lagarce est à l'hôpital et il note, sans bavardage et sans date: «*Me suis réveillé avec une érection. Me suis réveillé pendant des années - quinze ans - avec une érection et l'envie de baiser et toute l'énergie du monde pour l'assouvir. C'est fini.*» Dedienne, qui ne veut pas désespérer le public, finit sur une note joyeuse: «*La prochaine fois, si vous êtes sages, je parlerai de cul. Oh! Excusez-moi mais je crois que c'est un sujet que je dois aborder. Nous en*



reparlerons avec les personnes les moins sensibles.» Il ajoute: «*C'est aussi, c'est dans le journal!*» Et il saute.

Monologues. A 21 heures, le revole sur scène, avec d'autres, pour jouer *Juste la fin du monde*, la pièce la plus célèbre de l'auteur, écrite et réécrite, publiée en 1990: son autre tombeau. Un fils, double de fiction de Lagarce, joué par Dedienne, revient dans sa famille en Franche-Comté, pour annoncer qu'il est malade et va mourir. Il ne leur dira rien. Ce sont eux qui parleront, qui lui balanceront leurs vies, leurs souvenirs, leurs reproches. Il faut voir les deux spectacles pour comprendre comment la vie d'un créateur passe dans sa création. Dans son journal, Lagarce écrivait: «*Il ne m'est rien arrivé.*» Dans la pièce, c'est le frère de son double qui le dit. Celui qui est resté sur place, cloué dans son chagrin colérique, se plaignant de tout et d'abord du retour inutile du

frère absent. C'est lui, le frère sédentaire, qui parle ici admirablement, qui décortique leur vie et se décortique à mort, qui débordé sans un mot de trop, avec toute l'injustice de la vérité subie. C'est lui qui dénonce, chez son frère en surplomb et accablé, «*cette façon habitée et détestable d'être paisible en toutes circonstances.*» Le comédien qui le joue, Loïc Riewer, est le clou du spectacle.

La pièce est une suite de monologues de ce frère, de la mère, de la sœur, de la belle-sœur, courts, moyens. Longs, lancés sur le revenant. Rôle de réceptacle difficile à tenir, auquel Dedienne n'est sans doute pas habitué. Face aux mots, embarrassé, il sourit, mains serrées ou à la ceinture. De temps à autre, il se retourne vers le public et dit un monologue à son tour. Le revenant raconte non pas sa vie, mais ce qu'il ne parvient pas à dire aux autres: «*Je me réveillai avec l'idée étrange et désespérée et indestructible en-*

core qu'on m'aimait déjà vivant comme on voudrait m'aimer mort sans pouvoir et savoir jamais rien me dire.» Le théâtre est un divan contrôlé par la forme; et le texte à la délicatesse fracassée du destin. La manière dont ces personnages s'adressent à tout le monde et à personne, aux autres et à eux-mêmes, Marguerite Duras l'avait résumé bien des années plus tôt, à propos de l'un de ses livres, *le Square*: «*Quand on me dit: que la bonne à tout faire du Square ne parle pas naturellement, bien entendu quelle ne parle pas naturellement, puisque je la fais parler comme elle parlerait si elle pouvait le faire.*»

PHILIPPE LANÇON

IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ d'après le journal de JEAN-LUC LAGARCE et **JUSTE LA FIN DU MONDE**

Jusqu'au 22 mars au Théâtre de l'Atelier à 19 heures et 21 heures. Mise en scène de Johanny Bert.

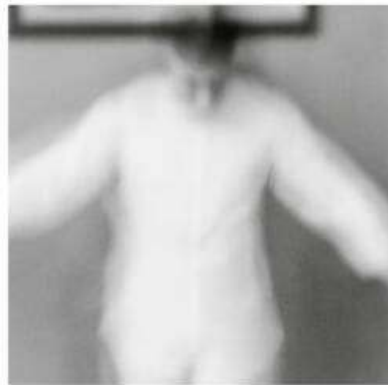
Libération

Sélection

Le samedi 8 février 2025

Le top 10 de la semaine du service culture : «Bennett Miller», «la Mer au loin», Nora Hamzawi...

Perdus au multiplex, hagards à la librairie, déboussolés devant les plateformes de streaming... Vous ne savez que voir, lire, écouter, faire en cette fin de semaine ? La team Culture vous donne quelques conseils.



«Nemetodorum», Vincent Dediene, «La Mer au loin», Nora Hamzawi, Bennett Miller, François & The Atlas Mountains. (Cyril Zannettacci/Vu pour Libération ; Christophe Raynaud de Lage ; The Jokers Film ; Alexandre Isard ; Bennett Miller/Courtesy of Gagosian ; Marco Dos Santos.)

par [SERVICE CULTURE](#)

publié le 8 février 2025 à 12h12

***Nemethodorum* de Nicolas Sene, Noham Selcer et Julie Bertin & Jade Herbulot, Le Birgit Ensemble**

Quatorze habitants [de Nanterre montent sur les planches du théâtre](#) pour raconter l'attachement à leur ville, encore traumatisée par le drame et les émeutes de l'été 2023 suivant la mort de Nahel. Au théâtre des Amandiers seulement ce week-end, samedi 8 et dimanche 9 février.

***Juste la fin du monde et Il ne m'est jamais rien arrivé* de Jean-Luc Lagarce par Johanny Bert**

Maniant tendresse et humour, [le comédien Vincent Dediene rend justice aux mots du dramaturge mort du sida](#) il y a trois décennies avec deux spectacles. Jusqu'au 16 février au Théâtre de l'Atelier, à Paris, puis en tournée.

Nora Hamzawi

Dans un seule en scène angoissé, garanti sans tartines de développement personnel, [l'humoriste se répand encore brillamment en névroses](#) et observations cinglantes. En tournée dans toute la France.



Théâtre et danse

Les spectacles de la semaine : «Juste la fin du monde» par Vincent Dedienne, «l'Événement» d'Annie Ernaux, et la reprise des «Idoles» de Christophe Honoré

14.01.25

«Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à voir, à Paris ou en régions. Et toujours : «le Soulier de satin» de Claudel par Eric Ruf, une fable napolitaine d'Emma Dante et la «Renaissance» de Mustapha El Atrassi.



«Juste avant la fin du monde» et «Il ne m'est jamais rien arrivé», de Jean-Luc Lagarce

Vincent Dedienne habitué à puiser dans sa double culture du one-man-show et du théâtre interprète [deux textes de Jean-Luc Lagarce](#), trente ans après la mort du dramaturge.

Juste avant la fin du monde et Il ne m'est jamais rien arrivé de Jean-Luc Lagarce, m.s. Johanny Bert, jusqu'au 16 février au Théâtre de l'Atelier (75018). Puis en tournée à Cézabazat, Blois, Lyon, Périgueux...

Les Echos

CRITIQUE

« Juste la fin du monde » : valse mortelle au Théâtre de l'Atelier

Johanny Bert met en scène le chef-d'oeuvre de Jean-Luc Lagarce dans un décor superbe d'objets flottants. Si le jeu des acteurs est perfectible, la fulgurance du texte fait mouche. Vincent Dedienne se cherche encore dans le rôle de Louis, mais donne toute sa mesure dans le seul en scène tiré du journal de l'auteur dramatique qui ouvre la soirée.



Louis (Vincent Dedienne), mutique face à sa jeune soeur Suzanne (Céleste Brunnquell). (Christophe Raynaud de Lage)

Par [Philippe Chevilley](#)

Publié le 24 janvier 2025

Son monde est à la renverse. Ou il tutoie déjà le ciel. A 34 ans, Louis, malade, sait qu'il va mourir. Il est venu le dire à sa famille qu'il n'a pas revue depuis des années. Quand il entre dans la maison de famille, il est submergé par ses souvenirs. Meubles, lustres, appareils ménagers, vélos, punching-ball : tout son univers d'enfance flotte au-dessus de sa tête. Une maison dans les limbes, une maison dans les cintres. [Johanny Bert](#) a conçu un très beau décor pour sa mise en scène de « Juste la fin du monde ».

Au fil des scènes, ces objets du quotidien des années 1980, suspendus à des filins rouges, montent et descendent, suggérant un salon, une salle à manger, une buanderie. Les vestiges du passé valsent comme des pantins.

Johanny Bert n'a pas abandonné en chemin son talent de plasticien pour aborder la pièce culte de Jean-Luc Lagarce, tragédie autobiographique écrite en 1990, alors que l'auteur dramatique se savait malade du sida et condamné à mort, faute d'un traitement adéquat. Il n'a pas été

intimidé par l'enjeu de transposer dans son univers fantasque un texte aussi lumineux qu'acrobatique, avec ses phrases en suspens, ses fausses hésitations, ses répétitions sur lesquelles plane constamment l'ombre de la mort. Les cinq comédiens évoluent à pas comptés dans cet espace onirique, appliqués à distiller sans en faire trop la douleur et l'émotion de ces cœurs brisés.

Bien diriger ses acteurs est la partie la plus difficile pour le metteur en scène. Après quelques jours de représentations, les cinq valeureux interprètes (plus un ou une marionnettiste) se cherchent encore. Johann Bert a voulu privilégier une « parole directe », mais la pièce, faite de longues répliques qui sont autant de monologues intérieurs, résiste à un phrasé trop franc. D'où un mélange paradoxal de distance et de fougue qui bride le jeu et laisse le spectateur souvent à l'extérieur du drame. Vincent Dedienne, qui joue le rôle écrasant, souvent muet, de Louis apparaît ainsi trop en retrait. Juste dans sa diction, élégant dans sa gestuelle, il n'est pas tout à fait ce concentré de douleur et de désespoir qu'implique le rôle. Il peut et doit se lâcher, nous donner plus.

Manque d'intensité

Christiane Millet excelle dans le rôle de la Mère, aveuglée par l'amour qu'elle voue son fils ; Céleste Brunquell (Suzanne, la jeune soeur) déploie une belle énergie sans verser trop dans l'hystérie ; Loïc Riewer (Antoine, le frère cadet à cran) apparaît en surchauffe au début mais se rattrape dans sa scène finale ; et Astrid Bayiha (Catherine, sa femme) incarne avec subtilité le rôle de la pièce rapportée qui marche sur des oeufs.

Plus de liant dans leurs échanges, davantage d'intériorité et d'intensité dans leur jeu porteraient la pièce plus loin sans doute. Enfin, l'évocation par une marionnette du fantôme du père – absent de « Juste la fin du monde » mais présent dans sa dernière pièce, en forme de long « remake », [« Le Pays lointain » \(1995\)](#) – n'apporte pas grand-chose au drame.

Malgré les défauts d'un spectacle encore vert, l'essentiel est sauf : le texte de Jean-Luc Lagarce s'entend et s'entend bien, comme en témoigne la réaction enthousiaste du public. La tragédie du sida, la mort programmée, la violence des secrets de famille, la douleur des non-dits, la peur de mal dire, l'amour non avoué : le tout résonne sur la scène de L'Atelier comme un glas des temps modernes. Trente-cinq ans après sa publication, neuf ans après l'adaptation cinématographique de Xavier Dolan, « Juste la fin du monde » confirme son statut de chef-d'oeuvre.

« Il ne m'est rien arrivé » : Dedienne, passeur du journal de Lagarce

Un brin trop en retrait dans les premières représentations de « Juste la fin du monde », Vincent Dedienne brûle littéralement les planches dans « Il ne m'est jamais rien arrivé », seconde partie du diptyque consacré à Jean-Luc Lagarce par Johann Bert au Théâtre de l'Atelier. Présenté en début de soirée, ce seul en scène propose des morceaux choisis du journal de l'auteur dramatique mort du sida en 1995 à l'âge de 37 ans. Un sacré travail d'orfèvre : le metteur en scène a dû piocher dans 800 pages écrites entre les années 1970 et 1990. Son intention était d'offrir le contrepoint de la pièce dans laquelle le héros, Louis, double de l'auteur, se complaît dans le non-dit et de révéler ainsi Lagarce dans son entièreté. Le pari est réussi.

Sans chercher à singer le poète disparu, Vincent Dedienne est à la fois totalement Lagarce et totalement lui-même. Léger, charmeur, élégant même dans les – nombreuses – descriptions sexuelles, l'acteur passe sans crier gare de l'humour à la mélancolie puis à la gravité sans jamais forcer le trait. Il nous fait rire - jaune – et nous bouleverse sans nous désespérer. La passion du théâtre, la célébration des grandes figures disparues (Koltès, Guibert, Seyrig, Maillan), l'amour qui transcende les liaisons furtives au seuil de la mort, l'évolution fatale de la maladie : Vincent Dedienne nous fait entrer dans la peau meurtrie et le cœur insatiable du poète.

La mise en scène, subtile, usant de dessins projetés, rajoute au charme de ce spectacle coup de poing, coup de coeur. On ne saurait trop recommander au spectateur d'enchaîner « Il ne m'est jamais rien arrivé » à 19 heures et « Juste la fin du monde » à 21 heures. Les deux créations se répondent avec bonheur et donnent tout leur sens à la démarche de Johanny Bert.

« JUSTE LA FIN DU MONDE » ET « IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ »

Théâtre

de Jean-Luc Lagarce.

Mise en scène de Johanny Bert.

1h40 et 1h00.

Jusqu'au 2 mars au [Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e.

Philippe Chevilley

[Accueil](#) / [Culture](#) / [Scènes](#)



Théâtre et danse

Les spectacles de la semaine : Tanguy Viel adapté au théâtre et la nouvelle création de Tiago Rodrigues à Gand

Libé» vous guide dans les pièces ou spectacles de danse à voir, à Paris ou en régions. Avec aussi : deux textes de Jean-Luc Lagarce incarnés par Vincent Dediene, et un jeune spectacle autour de la comédienne Maria Schneider.

par [SERVICE CULTURE](#)

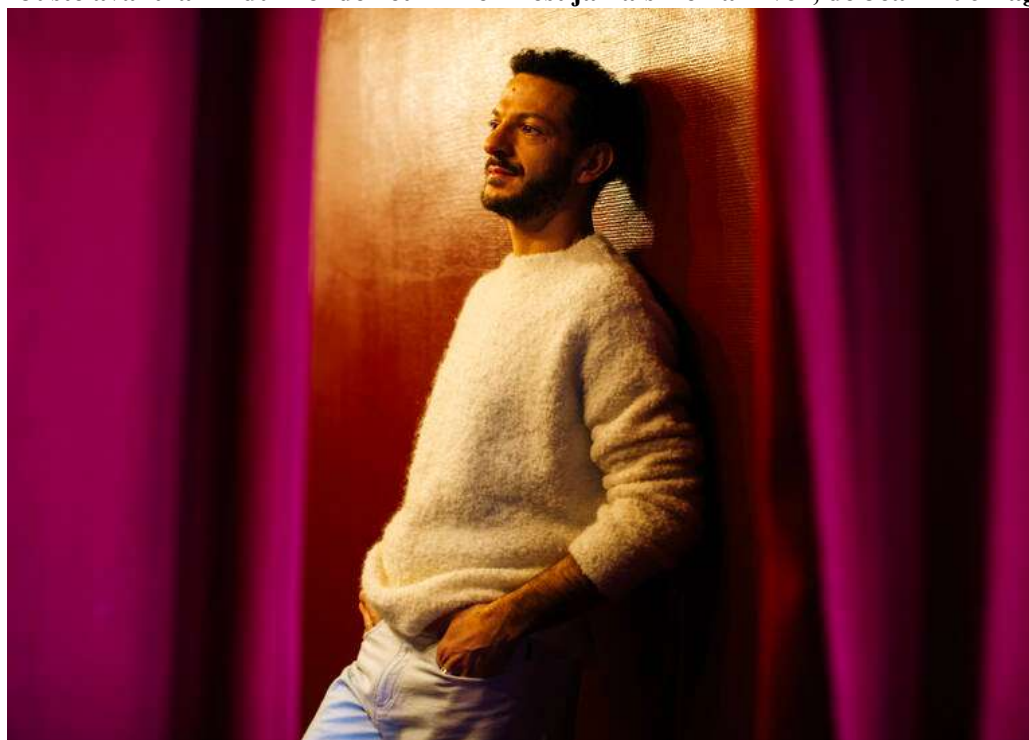
publié le 28 janvier 2025

Pour aider nos lecteurs à s'y retrouver dans une offre culturelle foisonnante, les journalistes du service Culture de *Libé* déblaiement le terrain et vous livrent l'essentiel de ce qui leur a plu dans l'actualité des sorties de films, d'albums, de pièces et de spectacles, de séries et de livres. Et tous les samedis, notre Top 10 de la semaine, toutes disciplines confondues. [Retrouvez toutes nos sélections.](#)

Théâtre et Opéra

«

«Juste avant la fin du monde» et «Il ne m'est jamais rien arrivé», de Jean-Luc Lagarce



(Marguerite Bornhauser/Libération)

Vincent Dediene habitué à puiser dans sa double culture du one-man-show et du théâtre interprète [deux textes de Jean-Luc Lagarce](#), trente ans après la mort du dramaturge.

***Juste avant la fin du monde* et *Il ne m'est jamais rien arrivé* de Jean-Luc Lagarce, m.s. Johanny Bert, jusqu'au 16 février au Théâtre de l'Atelier (75018). Puis en tournée à Cébazat, Blois, Lyon, Périgueux...**

LE TEMPS

Solaire en tenue de soirée, Vincent Dedienne fait corps avec le légendaire Jean-Luc Lagarce à Paris

Le comédien et humoriste français offre au Théâtre de l'Atelier un échantillon cinglant et beau du journal de l'écrivain, avant d'incarner son double dans «Juste la fin du monde»



Vincent Dedienne, 38 ans, est étincelant d'insolence et de tendresse au service de Jean-Luc Lagarce. — © Christophe RAYNAUD DE LAGE

Publié le 19 février 2025 à 14:12. / Modifié le 19 février 2025 à 18:27.
4 min. de lecture

Le comédien Vincent Dedienne offre au Théâtre de l'Atelier à Paris un échantillon brûlant et cru du «Journal» de Jean-Luc Lagarce.

L'interprète sert avec brio la verve crue d'un auteur-culte décédé du sida en 1995. Il joue dans la même soirée « Juste la fin du monde», histoire de l'impossible retour d'un fils écrivain dans sa famille, adaptée au cinéma par Xavier Dolan en 2015.

Jean-Luc Lagarce aurait eu 68 ans le 30 septembre prochain. L'auteur de *Derniers remords avant l'oubli* et du *Pays lointain* est mort le 30 septembre 1995, laminé par le sida. Pouvait-il imaginer qu'il ferait

partie, trente ans plus tard, du cénacle des auteurs français les plus joués dans le monde? Et que ses pièces où de jeunes gens se découvrent étrangers à leurs milieux, exilés de l'intérieur au fond, seraient considérées comme des classiques? Rien n'est moins sûr.

Bonheur alors de cette fin d'hiver : Jean-Luc Lagarce, ce garçon caustique et inflammable, est toujours aussi cinglant, ressuscité – et avec quel panache! – par Vincent Dedienne à Paris, au Théâtre de l'Atelier. Chaque soir, on fait la queue sur cette place Charles-Dullin où l'on s'imagine croiser Arletty, Jacques Prévert ou Jean Cocteau. Et dans la foule, beaucoup de jeunes attirés par un comédien qui s'est fait d'abord un nom comme humoriste, par ce pressentiment aussi que Lagarce a quelque chose à leur dire, deux fois plutôt qu'une.

Lagarce en deux tomes, deux formats. C'est la belle idée du metteur en scène Johanny Bert. Avec en première partie de soirée *Il ne m'est jamais rien arrivé*, morceaux choisis du captivant *Journal* de Jean-Luc Lagarce, près de 1000 pages en deux volumes (Ed. Les Solitaires intempestifs). Vincent Dedienne a conçu un montage, une heure dans la pensée d'un amoureux permanent, d'un fils suffoqué par la bêtise des siens, d'un chef de troupe qui vit la mort aux trousses, mais qui s'en fout. Ou qui fait tout comme.

Un garçon éclatant d'esprit

La beauté de ce geste-là? Il ouvre sur la psyché d'un provincial de 20 ans, qui ne vit que pour la philo, le cinéma, la littérature et... les beaux garçons. Il redonne des couleurs à la France de 1981, quand la gauche est une promesse en passe, croit-on, d'être tenue, il rappelle surtout la vulnérabilité d'une génération que le sida, cette maladie qui n'a alors pas de nom, rattrape. En tenue de soirée, Vincent Dedienne est ce garçon éclatant d'esprit dans la grande nuit qui l'entoure, escorté par la dessinatrice Irène Vignaud qui croque en direct ses pics de gaieté et ses vagues à l'âme – un corps perfusé de partout.

Ecoutez Jean-Luc Lagarce le 29 octobre 1986, il a 29 ans. «Au fond – parlons-en – cette histoire de Sida – cette histoire? Déjà le détour ironique... – je vis désormais avec, comme assis sur la Mort, comme beaucoup d'autres gens aussi, j'imagine. Le cul, tout ça s'est un peu modifié. [...] Et dans cette méfiance – et prudence – réciproque, on finit par regarder l'autre différemment. Si je dois mourir pour lui, à cause de lui, autant que cela en vaille la peine.»



La dessinatrice Irène Vignaud donne forme en direct aux pensées de Jean-Luc Lagarce.
© RAYNAUD DE LAGE Christophe

Jean-Luc Lagarce, qui se sait contaminé dès 1990, ne capitule jamais. Il note chaque décès, celui du photographe Robert Mapplethorpe à 42 ans, au mois de mars 1989, celui de l'auteur Bernard-Marie Koltès, le 20 avril 1989. «De quoi on vous le laisse deviner. Cela me bouleversa totalement et me laissa sur le flanc toute la journée.» Vincent Dedienne délivre ce requiem intime avec l'élégance d'un danseur de music-hall. Il fait corps avec Lagarce.

Dans son *Journal*, l'écrivain n'est pas tendre avec ses parents. Le 28 décembre 1988, il écrit: «Je rentre à Valentigney. Ma mère va bien, elle parle d'elle. Mon père va bien. Ma sœur parle d'argent. Tout le monde se fout de ce que je fais dans la vie. [...] La question c'est: «A quoi servent les gens, fussent-ils vos parents, qui ignorent tout absolument de vous?» Ce passage est une bonne façon d'entrer dans le second volet de la soirée, *Juste la fin du monde*, ce texte que l'auteur achève en 1990 et qui paraît alors n'intéresser personne.

L'impossible retour

Plus il sent que la fin approche, plus Jean-Luc Lagarce brode sur l'impossible retour. Dans *Juste la fin du monde*, Louis alias Vincent Dedienne revient à la maison, avec, sur la langue, cette maladie qu'il voudrait annoncer. Il vit à Paris de sa plume, un métier qui n'en est pas vraiment un pour sa mère, pour sa sœur, Suzanne, pour son frère, Antoine, et sa belle-sœur, Catherine. La saison passée au Poche à Genève, Mathieu Bertholet et ses interprètes offraient une version athlétique et lessivante – comme sur un dancefloor – de l'œuvre.

L'approche de Johanny Bert est plus conventionnelle. Christiane Millet (la mère), Astrid Bayiha (Catherine), Céleste Brunnquell (Suzanne, la petite sœur) et Loïc Riewer (Antoine) cartographient l'aliénation familiale. Ils font face à celui qui est devenu un étranger, le cernant dans un mélange d'hostilité et d'amour embrouillé. Vous voilà dans les filets du malentendu, dans ce temps disloqué où tout se chevauche, le ressentiment d'un frère, la tendresse de la petite frangine, le désarroi d'une mère. Tous désarmés au fond.

Vincent Dedienne, lui, est comme le chardonneret dans son nichoir. Présent et en partance. Jean-Luc Lagarce se projetait ainsi, au bord de tout. Quelques semaines avant de mourir, il confie à son journal: «Dernières volontés: En ce qui concerne mes obsèques, je souhaite être incinéré, si possible à Paris et au cimetière du Père-Lachaise, au cours d'une cérémonie la plus rapide et la plus intime possible.» Puis: «A part ça, être dans un théâtre, c'est le bonheur.» Vincent Dedienne a ce panache-là d'oiseau chanteur.

Il ne m'est jamais rien arrivé et Juste la fin du monde, Paris, Théâtre de l'Atelier, 1, place Charles-Dullin.

Télérama

Au Théâtre de l'Atelier, Vincent Dedienne se dédouble pour Jean-Luc Lagarce

Vincent Dedienne et une distribution séduisante souffrent de la mise en scène erratique de Johanny Bert pour “Juste la fin du monde”. Plus convaincant, “Il ne m’est jamais rien arrivé”, où le comédien étincelle dans un seul-en-scène électrique.



Vincent Dedienne en Jean-Luc Lagarce, particulièrement juste dans « Il ne m’est jamais rien arrivé ».
Photo Christophe Raynaud de Lage

Par [Fabienne Pascaud](#)
Publié le 27 janvier 2025

Des fauteuils de jardin, un vélo, une table, une machine à laver, des lampadaires des années 1980 pendent au-dessus du plateau nu. Selon les scènes, ils viendront s’y poser. Le metteur en scène Johanny Bert a voulu ce dispositif vaguement poétique à la Prévert – et plutôt moche, comme les costumes – pour *Juste la fin du monde*. Que Jean-Luc Lagarce écrit en 1990 avant de mourir en 1995 des suites du sida, à 38 ans. Comme mourra son personnage central, Louis, séropositif, écrivain (Vincent Dedienne), venu un dimanche annoncer à sa famille de province sa fin prochaine.

Dans la maison de sa mère veuve (Christiane Millet), l'aîné retrouve son frère (Loïc Riewer), sa belle-sœur (Astrid Bayiha), sa sœur (Céleste Brunnquell), depuis longtemps délaissés. Il ne dira rien. Malgré l'orgueilleux désir de « *donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de [lui]-même et d'être, jusqu'à cette extrémité, [s]on propre maître* ». Il a désormais trop peu à partager avec une parentèle que son départ sans retour a douloureusement remise en question. Il écoute juste. Recueille en silence les désarrois. Louis a toujours affirmé être mal aimé. Alors la famille a culpabilisé, cherché des explications. Elle s'est abîmée. À tour de rôle, chacun crie son amertume. Et ce choral disjoint renforce encore les solitudes. Communiquer son intériorité est impossible. Leurs souffrances ne concernent plus Louis, qui a déjà trop à faire avec la sienne. Ce poignant théâtre d'un intime impartageable flirte autant avec l'Évangile (la parabole de l'enfant prodigue), la tragédie grecque (les monologues des enfants d'Œdipe comme d'Agamemnon) et même un certain théâtre de boulevard, méchant comme du Jean Anouilh. Lagarce y déploie sa fascinante langue théâtrale faite de détours et de retours, de dits et de redits ; à la fois fulgurante et paralysée par un réel qu'elle ne cherche jamais à copier, mais révèle comme aucune autre.

Insouciance festive et créative

Condamné à se taire au milieu de partenaires à la violence tétanisante – Céleste Brunnquell et Loïc Riewer sont magnifiques –, Vincent Dedienne reste peu aidé par une mise en place erratique, où apparaît par à-coups une ridicule marionnette, censée figurer le défunt père. Si Johanny Bert ne peut s'empêcher d'ajouter encore un inutile mannequin dans *Il ne m'est jamais rien arrivé*, le comédien y est bien plus à l'aise. Il a réussi une superbe adaptation du *Journal* que Lagarce écrivit de 17 à 38 ans.

On y revit les folles années 1980, leur insouciance festive et créative, comme on découvre sa passion du théâtre, son inextinguible solitude, sa sexualité débridée, son courage devant la mort qui approche. En somme, tout ce qu'il ne dit pas dans *Juste la fin du monde* et qu'aurait aimé savoir sa famille tient dans ce monologue où Dedienne conjugue avec un humour de dandy, pudeur et exhibitionnisme, scènes de sexe d'enfer et détresse du manque d'amour. Comme Lagarce. Programmé avant *Juste la fin du monde*, cet électrique spectacle (indispensable pour mieux savourer le diptyque théâtral) est pur plaisir de spectateur. Vie et mort s'y fondent dans des noces quasi mystiques, le sexe y nargue la maladie. Une jeune comédienne y accompagne en silence le comédien, telle une souffleuse d'antan. Hommage discret au « vieux » théâtre ? À l'éternel théâtre ? Dans sa tenue de cuir noir au milieu des rideaux noirs, irrésistible de cruauté et de drôlerie, sans bouger, Dedienne ravage l'espace avec un panache endiablé. Lagarce est sauvé.

TT *Juste la fin du monde*, de Jean-Luc Lagarce. Mise en scène Johanny Bert. 1h30. Jusqu'au 2 mars, [Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e.

TTT *Il ne m'est jamais rien arrivé*, seul-en-scène de Jean-Luc Lagarce. Mise en scène Johanny Bert. 1h. Jusqu'au 22 mars, [Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e.

CRITIQUES ▼

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

**Juste la fin
du monde**
Théâtre
Jean-Luc
Lagarce

TT

| 1h30 | Mise en scène Johnny Bert
Théâtre de l'Atelier,
Paris 18^e,
tél. : 01 46 06 49 24.

**Il ne m'est
jamais rien
arrivé**
Seul-en-scène
Jean-Luc
Lagarce

TTT

| 1h | Mise en scène
Johnny Bert
Théâtre de l'Atelier,
Paris 18^e,
tél. : 01 46 06 49 24.

Des fauteuils de jardin, un vélo, une table, une machine à laver, des lampadaires des années 1980 pendent au-dessus du plateau nu. Selon les scènes, ils viendront s'y poser. Le metteur en scène Johnny Bert a voulu ce dispositif vaguement poétique à la Prévert – et plutôt moche, comme les costumes – pour *Juste la fin du monde*. Que Jean-Luc Lagarce écrit en 1990 avant de mourir en 1995 des suites du sida, à 38 ans. Comme mourra son personnage central, Louis, séropositif, écrivain (Vincent Dedienne), venu un dimanche annoncer à sa famille de province sa fin prochaine. Dans la maison de sa mère veuve (Christiane Millet), l'aîné retrouve son frère (Loïc Riewer), sa belle-sœur (Astrid Bayiha), sa sœur (Céleste Brunnquell), depuis longtemps délaissés. Il ne dira rien. Malgré l'orgueilleux désir de « donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de [lui]-même et d'être, jusqu'à cette extrémité, [s]on propre maître ». Il a désormais trop peu à partager avec une parentèle que son départ sans retour a douloureusement remise en question. Il écoute juste. Recueille en silence les désarrois. Louis a toujours affirmé être mal aimé. Alors la famille a culpabilisé, cherché des explications. Elle s'est abîmée. À tour de rôle, chacun crie son amertume. Et ce choral disjoint renforce encore les solitudes. Communiquer son intériorité est impossible. Leurs souffrances ne concernent plus Louis, qui a déjà trop à faire avec la sienne. Ce poignant théâtre d'un intime impartageable flirte autant avec l'Évangile (la parabole de l'enfant pro-

digie), la tragédie grecque (les monologues des enfants d'Édipe comme d'Agamemnon) et même un certain théâtre de boulevard, méchant comme du Jean Anouilh. Lagarce y déploie sa fascinante langue théâtrale faite de détours et de retours, de dits et de redits ; à la fois fulgurante et paralysée par un réel qu'elle ne cherche jamais à copier, mais révèle comme aucune autre. Condamné à se taire au milieu de partenaires à la violence tétanisante – Céleste Brunnquell et Loïc Riewer sont magnifiques –, Vincent Dedienne reste peu aidé par une mise en place erratique, où apparaît par à-coups une ridicule marionnette, censée figurer le défunt père.

Si Johnny Bert ne peut s'empêcher d'ajouter encore un inutile mannequin dans *Il ne m'est jamais rien arrivé*, le comédien y est bien plus à l'aise. Il a réussi une superbe adaptation du *Journal* que Lagarce écrivit de 17 à 38 ans. On y revit les folles années 1980, leur insouciance festive et créative, comme on découvre sa passion du théâtre, son inextinguible solitude, sa sexualité débridée, son courage devant la mort qui approche. En somme, tout ce qu'il ne dit pas dans *Juste la fin du monde* et qu'aurait aimé savoir sa famille tient dans ce monologue où Dedienne conjugue avec un humour de dandy, pudeur et exhibitionnisme, scènes de sexe d'enfer et détresse du manque d'amour. Comme Lagarce. Programmé avant *Juste la fin du monde*, cet électrique spectacle (indispensable pour mieux savourer le diptyque théâtral) est pur plaisir de spectateur. Vie et mort s'y fondent dans des noces quasi mystiques, le sexe y nargue la maladie. Une jeune comédienne y accompagne en silence le comédien, telle une souffleuse d'antan. Hommage discret au « vieux » théâtre ? À l'éternel théâtre ? Dans sa tenue de cuir noir au milieu des rideaux noirs, irrésistible de cruauté et de drôlerie, sans bouger, Dedienne ravage l'espace avec un panache endiablé. Lagarce est sauvé.



Vincent Dedienne
en Jean-Luc Lagarce,
particulièrement
juste (*Il ne m'est
jamais rien arrivé*).

2 février 2025

LA TRIBUNE DIMANCHE - 2 février 2025



V I T E C C
CHRISTOPHE BENTHAÛLE DE LAGE

Dedienne dans les pas de Lagarce

Le comédien est à l'affiche de deux pièces de l'artiste mort du sida il y a trente ans: la première est tirée de son « Journal » et jouée en prologue de la célèbre « Juste la fin du monde ».

ARMELLE HÉLIOT



Au commencement, Rose Berthet, directrice de l'Atelier, propose à Johanny Bert de monter un spectacle dans ce théâtre qui le subjuge depuis qu'il y a présenté son étrange *Hen*. Artiste singulier, plasticien, féru de marionnettes, metteur en scène et interprète, il revendique des créations hybrides. Rose Berthet et lui choisissent *Juste la fin du monde*, la plus célèbre des pièces de Jean-Luc Lagarce. Poignante, elle a très souvent été jouée, jusqu'à entrer au répertoire de la Comédie-Française, être au programme du bac et de l'agrégation et avoir inspiré un film fort au Québécois Xavier Dolan. Dans le rôle du personnage principal, Gaspard Ulliel y était déchirant. On pense à lui, si beau, si doué, mort à 37 ans dans un accident de ski en janvier 2022, on pense à Jean-Luc Lagarce, mort à 38 ans, en septembre 1995. Vincent Dedienne le sait, on est au pays des fantômes. Il a été choisi pour incarner Louis, celui qui revient dans sa famille pour tenter de parler et dire adieu, parce qu'il est malade et sait qu'il va mourir.

Il a proposé d'adapter une partie du *Journal* de Jean-Luc Lagarce. Depuis le 23 janvier, on peut découvrir ce moment, comme en prologue de la représentation de *Juste la fin du monde*, donné dès le 15. Sous le titre d'*Il ne m'est jamais rien arrivé*, une phrase puisée dans le volumineux ensemble

du *Journal* (deux tomes, 1977-1990 et 1990-1995, plus de 1200 pages). Vincent Dedienne suit le fil du travail, des voyages, mais aussi des rencontres furtives. C'est comme une course à la vie, à la mort. De noir vêtu, s'adressant aux spectateurs comme Jean-Luc Lagarce à ses lecteurs, le comédien apporte sa grâce, sa légèreté apparente, sa profondeur.

Tout ici séduit et rend compte de l'encre même de Jean-Luc Lagarce, très spirituel, ironique jusqu'à la cocasserie

sa sincérité au récit parfois dérangeant de ces aventures sensuelles. Sur le côté, une jeune femme, Irène Vignaud, diffuse ses dessins, illustrant, sans nécessité dramaturgique, notamment les noms cités, recueil des disparus d'alors. La sensibilité de Vincent Dedienne, ce qui émane de son être, une pureté lumineuse, un regard pétillant, tendre et étonné, jusqu'à quelque chose de candide, tout ici séduit et rend compte de l'encre même de Jean-Luc Lagarce. Il y a dans les pages du *Journal* des morceaux d'anthologie, tel le compte-rendu d'une réception officielle aux Pays-Bas. L'écrivain était très spirituel, ironique jusqu'à la cocasserie.

Trois quarts d'heure plus tard commence la représentation de *Juste la fin du monde*. On découvre le décor, les objets du quotidien d'une maison, suspendus aux cintres. Ils descendent et remonteront tour à tour. Rien de très neuf dans ce dispositif. Mais pour Johanny Bert, c'est une manière de laisser filtrer le fantastique qui pointe avec l'apparition récurrente d'un visage blafard et inquiétant. On comprend plus tard qu'il s'agit du père.

La famille est là. Petite sœur acide et revendicatrice, Céleste Brunnel, découvre dans la série *En thérapie* et qui fait là ses premiers pas sur les planches, se défend bien. Belle-sœur qui se sent jugée, Astrid Bayha est convaincante. Mère aimante, Christiane Millet est comme toujours idéale et très émouvante. Loïc Riewer est le frère qui se sent humilié. Lui aussi est très bien face au subtil Vincent Dedienne. Mais pourquoi faut-il qu'ils soient si mal habillés, amochés par la costumière? Ce n'est pas un détail. Comme les micros. Pourquoi toujours abraser les timbres? C'est vraiment dommage. Demeurent les textes, l'adaptation publiée de Dedienne, les livres de Jean-Pierre Thibaudat. Un trésor. ■

Il ne m'est jamais rien arrivé. Du jeudi au samedi à 19 heures, durée 1 heure.
Juste la fin du monde, du mercredi au vendredi à 21 heures, samedi à 15 heures et 21 heures, dimanche à 16 heures, durée 1h30.
Théâtre de l'Atelier. Tél. 01 46 06 49 24.
billetterie@theatre-atelier.com Tous les textes sont publiés par Les Solitaires Intempestifs.



Spectacles

Quand Vincent Dediienne rencontre Jean-Luc Lagarce



Vincent Dediienne est Jean-Luc Lagarce dans "Il ne m'est jamais rien arrivé" © Christophe Raynaud de Lage Pierrick Geais 06/02/2025 à 18:30

Trente ans après la disparition du dramaturge, parti trop jeune, le metteur en scène Johanny Bert présente deux pièces au théâtre de l'Atelier : le classique « Juste la fin du monde » et « Il ne m'est jamais rien arrivé », adaptation du journal de Lagarce. Le tout avec Vincent Dediienne en majesté.

Il y a eu Gaspard Ulliel, incandescent, sous la caméra de [Xavier Dolan](#), dans ce qui est l'un des plus grands rôles de sa trop courte carrière. Il y aura désormais Vincent Dedienne, sublime, transcendant, dans la peau de Louis, de retour dans son village natal après douze ans d'absence pour annoncer à sa famille qu'il est malade et s'appête à mourir.

Les fantômes du passé familial

Mais Louis est un taiseux, presque tétanisé par le flot de paroles de ceux qui l'entourent. Notamment sa sœur, Suzanne, ici campée par l'épatante [Céleste Brunnquell](#), qui a grandi en fantasmant ce frère sur lequel on lui a conté mille merveilles. La mère aussi, touchante Christiane Millet, qui comble les vides et les blancs en débitant un nombre affolant de banalités. Le frère, lui, charismatique Loïc Riewer, exprime sa colère, son amertume, en exultant. Même son épouse, incarnée par l'envoûtante Astrid Bayiha, n'a pas les clés pour l'apaiser. Elle n'a jamais rencontré Louis auparavant, mais elle est peut-être la seule à comprendre ce qui est en train de se passer.



Vincent Dedienne et Céleste Brunnquell dans "Juste la fin du monde" © Christophe Raynaud de Lage

Dans « Juste la fin du monde », nous sommes au pays des fantômes. Ils planent au-dessus de la scène, symbolisés par des meubles et objets du quotidien – chaises, table de jardin, étendoir à linge – qui apparaissent et disparaissent. Ou encore par cette mystérieuse marionnette – marotte du metteur en scène Johnny Bert – qui accompagne la solitude de Louis. Lui qui repartira après une journée sans n'avoir pu rien dire.



Vincent Dedienne est Jean-Luc Lagarce © Christophe Raynaud de Lage

Lagarce, son ami imaginaire

La langue lagarcienne a la réputation d'être absconse, mais elle sonne comme une poésie dans la bouche de Vincent Dedienne. Le comédien a récemment dit au micro de France Inter que « Lagarce était pour lui un ami, un ami mort. » Il l'a lu et relu, incurable mélancolique qu'il est.

C'est d'ailleurs lui, Dedienne, qui a proposé à Johanny Bert de travailler également sur une adaptation de son journal intime. L'acteur et le metteur en scène ont exploré les carnets de Lagarce pour en tirer le plus percutant. Cela donne « Il ne m'est jamais rien arrivé », seul en scène aussi drôle qu'émouvant, où Vincent Dedienne met beaucoup de lui-même. On se demande même parfois s'il ne s'autorise pas quelques fulgurances improvisées tant il ne fait qu'un avec Lagarce.

Trente ans tout juste après la disparition du dramaturge, emporté en septembre 1995 par le sida, cette soirée en deux actes est le plus beau des hommages.

Il ne m'est jamais rien arrivé, du jeudi au samedi à 19h

Juste la fin du monde, du mercredi au samedi à 21h, le samedi à 15h, le dimanche à 16h

Jusqu'au 22 mars, au théâtre de l'Atelier

Télérama

Théâtre : les meilleures pièces à voir à Paris en février 2025

“Il ne m’est jamais rien arrivé”, “La Peur”, Fabrice Luchini... Découvrez les meilleurs spectacles qui jouent ce mois-ci à Paris, et ce que “Télérama” en a pensé.



Vincent Dedienne a brillamment adapté le journal intime de Jean-Luc Lagarce. « Il ne m’est jamais rien arrivé », à voir au Théâtre de l’Atelier, Paris 18e. Photo Christophe Raynaud de Lage

Par Fabienne Pascaud, Emmanuelle Bouchez, Joëlle Gayot, Kilian Orain

Publié le 06 février 2025

“Il ne m’est jamais rien arrivé”

Dans un monologue qu’il a brillamment adapté du journal intime écrit par Jean-Luc Lagarce de 20 à 38 ans, soit jusqu’à sa mort, en 1995, [Vincent Dedienne](#) conjugue avec une élégance de dandy scènes de sexe et moments de détresse, pudeur blessée et exhibitionnisme débridé. Il est irrésistible. Si la mise en scène use de gadgets inutiles, le comédien nous fait superbement revivre les folles années 1980, leur insouciance festive et créative, brisée par le sida. Jean-Luc Lagarce y vibre de la passion du théâtre, d’une sexualité effrénée comme d’une inextinguible solitude. Face à la mort qui approche, il sera d’un courage hautain. Si ce seul-en-scène est plus fort, délirant et tragique que *Juste la fin du monde*, la pièce qui le suit, le diptyque théâtral où se fondent la vie et la mort dans de drôles de noces reste une belle curiosité. — F.P.

TTT D’après Jean-Luc Lagarce, mise en scène de Johanny Bert. Durée : 1h. Jusqu’au 22 mars, 19h (du jeu. au sam.), Théâtre de l’Atelier, 1, place Charles-Dullin, 18^e, 01 46 06 49 24. (10-38 €).

Télérama

12.02.25

Théâtre

Bernard Marie Koltès : six homosexuels, morts du sida, sont ressuscités par Christophe Honoré sur une scène en forme d'amphithéâtre obscur où l'artiste actionne un double mouvement dramaturgique : retour en arrière vers ces années sinistres, où les victimes encaissaient la nouvelle d'une maladie alors fatale, et temps présent d'une représentation, qui permet l'analyse et ouvre sur le jugement : qu'en a-t-il été de la mobilisation de ces hommes ? Entre regard critique (porté par Liz Taylor, convoquée en guest star) et amour avoué pour les idoles de sa jeunesse, Christophe Honoré fait le point, comme on cherche le net en photo. Charge émotionnelle assurée. Mais parce qu'on exige beaucoup de ceux qui sont capables de plus, on regrette que l'auteur n'ait pas resserré les boulons d'un spectacle dont l'architecture laisse filer le sens et la théâtralité au profit de ce qui, finalement, a des faux airs de procédé. — J.G.

Il ne m'est jamais rien arrivé

D'après Jean-Luc Lagarce, mise en scène de Johnny Bert. Durée : 1h. Jusqu'au 22 mars, 19h (du jeu, au sam.). Théâtre de l'Atelier, 1, place Charles-Dullin, 18^e, 01 46 06 49 24. (10-38 €).

📺 Dans un monologue qu'il a brillamment adapté du journal intime écrit par Jean-Luc Lagarce de 20 à 38 ans, soit jusqu'à sa mort, en 1995, Vincent Dedié conjugue avec une élégance de dandy scènes de sexe et moments de détresse, pudeur blessée et exhibitionnisme débridé. Il est irrésistible. Si la mise

en scène use de gadgets inutiles, le comédien nous fait superbement revivre les folles années 1980, leur insouciance festive et créative, brisée par le sida. Jean-Luc Lagarce y vibre de la passion du théâtre, d'une sexualité effrénée comme d'une inextinguible solitude. Face à la mort qui approche, il sera d'un courage hautain. Si ce seul-en-scène est plus fort, délirant et tragique que *Juste la fin du monde*, la pièce qui le suit, le diptyque théâtral où se fondent la vie et la mort dans de drôles de noces reste une belle curiosité. — F.P.

L'Injuste

D'Alexandre Amiel, Yaël Berdugo, Jean-Philippe Daguerre et Alexis Kebbas, mise en scène de Julien Sibre. Durée : 1h15. Jusqu'au 4 mai, 19h (du mar, au sam.), 15h (dim.). Théâtre de la Renaissance, 20, bd Saint-Martin, 10^e, 01 42 08 18 50. (13-55 €).

📺 Il se tient droit, comme fier de ce qu'il a fait, de qui il est. Pourtant, l'homme qui nous fait face est de la pire espèce. Ancien banquier des nazis, détenteur des droits d'auteur de Hitler et de Goebbels, François Genoud reçoit dans son bunker, en toute discrétion, une journaliste déterminée à le questionner sur son passé. Problème : c'est une femme, et elle est juive. De provocation en provocation, il va un temps essayer de la dominer. Mais il a affaire à plus fort que lui. Son interlocutrice est patiente et a l'esprit suffisamment affûté pour déjouer les tactiques du vieil homme. Jusqu'à lui faire des révélations plus que surprenantes... Duo convaincant, Élodie Navarre et Jacques Weber donnent couleurs et relief





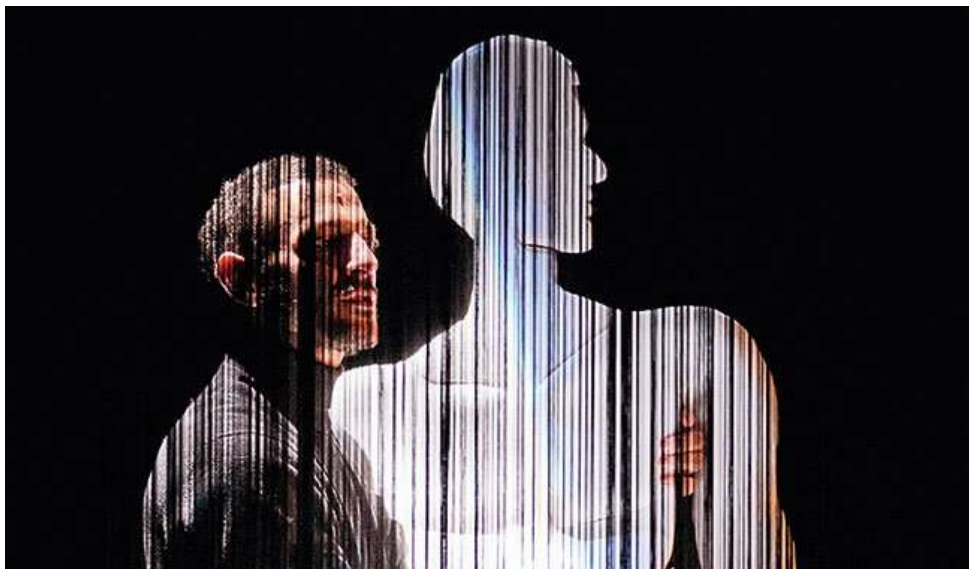
À voir

« Il ne m'est jamais rien arrivé », « Une maison de poupée », « Olga de Amaral » : nos sorties culturelles de la semaine

Le journal intime de Jean-Luc Lagarce, le chef-d'œuvre d'Ibsen, la première grande rétrospective européenne de l'artiste colombienne sont au menu de la semaine du 13 février 2025.

Par [Hugues Le Tanneur](#) et [Naly Gérard](#)

Publié le 13/02/2025



©CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE

Il ne m'est jamais rien arrivé

Théâtre. Dans son journal, Jean-Luc Lagarce évoque le rêve de son père d'avoir un fils avec qui parler, un ami, un complice. Il note que cette attente fut déçue car lui préférerait lire dans son coin. C'est sur cette image d'un enfant solitaire, passionné de littérature, que le comédien

Vincent Dedienne nous met en contact avec le dramaturge disparu en 1995, dans *Il ne m'est jamais rien arrivé*.

Composé d'extraits de ce journal, le texte du spectacle offre un portrait intime de l'auteur dont on suit les premiers pas d'écrivain et metteur en scène. Sans le savoir, il vit dangereusement, multipliant les rencontres amoureuses souvent furtives. Avec cependant une étrange prescience de la maladie et de la mort, qui l'obsèdent dès son jeune âge.

En 1988, il apprend sa séropositivité. Le courage avec lequel il affronte sa condition en continuant à écrire et à mettre en scène des spectacles pendant les dernières années de sa vie est d'autant plus touchant qu'il reste lucide jusqu'au bout. Cette force d'âme doublée d'un merveilleux sens de l'humour, Vincent Dedienne la transmet avec un mélange de distance amusée et de délicatesse, qui traduisent admirablement l'humanité de ce témoignage bouleversant de vérité. À voir absolument. **H.L.T.**

Jusqu'au 22 mars au [théâtre de l'Atelier](#), Paris (XVIIIe), du 25 au 27 mars à Cébazat (63) ; le 29 mars à Blois (41).

La Vie aime passionnément.

Télérama

26.02.25

Il ne m'est jamais rien arrivé

D'après Jean-Luc Lagarce,
mise en scène de Johanny Bert.
Durée: 1h. Jusqu'au 22 mars, 19h
(du jeu. au sam.), Théâtre de
l'Atelier, 1, place Charles-Dullin,
18^e, 01 46 06 49 24. (10-38 €).

★★★★ Dans un monologue
qu'il a brillamment adapté
du journal intime écrit
par Jean-Luc Lagarce de 20
à 38 ans, soit jusqu'à sa mort,
en 1995, Vincent Dedienne
conjugue avec une élégance
de dandy scènes de sexe
et moments de détresse,
pudeur blessée et
exhibitionnisme débridé.
Il est irrésistible. Si la mise
en scène use de gadgets
inutiles, le comédien nous
fait superbement revivre
les folles années 1980,
leur insouciance festive
et créative, brisée par le sida.
Jean-Luc Lagarce y vibre
de la passion du théâtre,
d'une sexualité effrénée
comme d'une inextinguible
solitude. Face à la mort
qui approche, il sera d'un
courage hautain. Si ce seul-
en-scène est plus fort, délirant
et tragique que *Juste la fin
du monde*, la pièce qui le suit,
le diptyque théâtral où
se fondent la vie et la mort
dans de drôles de noces reste
une belle curiosité. — *F.P.*

Télérama

Au Théâtre de l'Atelier, Vincent Dedienne se dédouble pour Jean-Luc Lagarce

Vincent Dedienne et une distribution séduisante souffrent de la mise en scène erratique de Johanny Bert pour “Juste la fin du monde”. Plus convaincant, “Il ne m’est jamais rien arrivé”, où le comédien étincelle dans un seul-en-scène électrique.



Vincent Dedienne en Jean-Luc Lagarce, particulièrement juste dans « Il ne m’est jamais rien arrivé ».
Photo Christophe Raynaud de Lage

Par [Fabienne Pascaud](#)
Publié le 27 janvier 2025

Des fauteuils de jardin, un vélo, une table, une machine à laver, des lampadaires des années 1980 pendent au-dessus du plateau nu. Selon les scènes, ils viendront s’y poser. Le metteur en scène Johanny Bert a voulu ce dispositif vaguement poétique à la Prévert – et plutôt moche, comme les costumes – pour *Juste la fin du monde*. Que Jean-Luc Lagarce écrit en 1990 avant de mourir en 1995 des suites du sida, à 38 ans. Comme mourra son personnage central, Louis, séropositif, écrivain (Vincent Dedienne), venu un dimanche annoncer à sa famille de province sa fin prochaine.

Dans la maison de sa mère veuve (Christiane Millet), l'aîné retrouve son frère (Loïc Riewer), sa belle-sœur (Astrid Bayiha), sa sœur (Céleste Brunnquell), depuis longtemps délaissés. Il ne dira rien. Malgré l'orgueilleux désir de « *donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de [lui]-même et d'être, jusqu'à cette extrémité, [s]on propre maître* ». Il a désormais trop peu à partager avec une parentèle que son départ sans retour a douloureusement remise en question. Il écoute juste. Recueille en silence les désarrois. Louis a toujours affirmé être mal aimé. Alors la famille a culpabilisé, cherché des explications. Elle s'est abîmée. À tour de rôle, chacun crie son amertume. Et ce choral disjoint renforce encore les solitudes. Communiquer son intériorité est impossible. Leurs souffrances ne concernent plus Louis, qui a déjà trop à faire avec la sienne. Ce poignant théâtre d'un intime impartageable flirte autant avec l'Évangile (la parabole de l'enfant prodigue), la tragédie grecque (les monologues des enfants d'Œdipe comme d'Agamemnon) et même un certain théâtre de boulevard, méchant comme du Jean Anouilh. Lagarce y déploie sa fascinante langue théâtrale faite de détours et de retours, de dits et de redits ; à la fois fulgurante et paralysée par un réel qu'elle ne cherche jamais à copier, mais révèle comme aucune autre.

Insouciance festive et créative

Condamné à se taire au milieu de partenaires à la violence tétanisante – Céleste Brunnquell et Loïc Riewer sont magnifiques –, Vincent Dedienne reste peu aidé par une mise en place erratique, où apparaît par à-coups une ridicule marionnette, censée figurer le défunt père. Si Johanny Bert ne peut s'empêcher d'ajouter encore un inutile mannequin dans *Il ne m'est jamais rien arrivé*, le comédien y est bien plus à l'aise. Il a réussi une superbe adaptation du *Journal* que Lagarce écrivit de 17 à 38 ans.

On y revit les folles années 1980, leur insouciance festive et créative, comme on découvre sa passion du théâtre, son inextinguible solitude, sa sexualité débridée, son courage devant la mort qui approche. En somme, tout ce qu'il ne dit pas dans *Juste la fin du monde* et qu'aurait aimé savoir sa famille tient dans ce monologue où Dedienne conjugue avec un humour de dandy, pudeur et exhibitionnisme, scènes de sexe d'enfer et détresse du manque d'amour. Comme Lagarce. Programmé avant *Juste la fin du monde*, cet électrique spectacle (indispensable pour mieux savourer le diptyque théâtral) est pur plaisir de spectateur. Vie et mort s'y fondent dans des noces quasi mystiques, le sexe y nargue la maladie. Une jeune comédienne y accompagne en silence le comédien, telle une souffleuse d'antan. Hommage discret au « vieux » théâtre ? À l'éternel théâtre ? Dans sa tenue de cuir noir au milieu des rideaux noirs, irrésistible de cruauté et de drôlerie, sans bouger, Dedienne ravage l'espace avec un panache endiablé. Lagarce est sauvé.

TT *Juste la fin du monde*, de Jean-Luc Lagarce. Mise en scène Johanny Bert. 1h30. Jusqu'au 2 mars, [Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e.

TTT *Il ne m'est jamais rien arrivé*, seul-en-scène de Jean-Luc Lagarce. Mise en scène Johanny Bert. 1h. Jusqu'au 22 mars, [Théâtre de l'Atelier](#), Paris 18^e.

CRITIQUES ▼

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

**Juste la fin
du monde**
Théâtre
Jean-Luc
Lagarce

TT

| 1h30 | Mise en scène Johnny Bert
Théâtre de l'Atelier,
Paris 18^e,
tél. : 01 46 06 49 24.

**Il ne m'est
jamais rien
arrivé**
Seul-en-scène
Jean-Luc
Lagarce

TTT

| 1h | Mise en scène
Johnny Bert
Théâtre de l'Atelier,
Paris 18^e,
tél. : 01 46 06 49 24.

Des fauteuils de jardin, un vélo, une table, une machine à laver, des lampadaires des années 1980 pendent au-dessus du plateau nu. Selon les scènes, ils viendront s'y poser. Le metteur en scène Johnny Bert a voulu ce dispositif vaguement poétique à la Prévert – et plutôt moche, comme les costumes – pour *Juste la fin du monde*. Que Jean-Luc Lagarce écrit en 1990 avant de mourir en 1995 des suites du sida, à 38 ans. Comme mourra son personnage central, Louis, séropositif, écrivain (Vincent Dedienne), venu un dimanche annoncer à sa famille de province sa fin prochaine. Dans la maison de sa mère veuve (Christiane Millet), l'aîné retrouve son frère (Loïc Riewer), sa belle-sœur (Astrid Bayiha), sa sœur (Céleste Brunnquell), depuis longtemps délaissés. Il ne dira rien. Malgré l'orgueilleux désir de « donner aux autres une dernière fois l'illusion d'être responsable de [lui]-même et d'être, jusqu'à cette extrémité, [s]on propre maître ». Il a désormais trop peu à partager avec une parentèle que son départ sans retour a douloureusement remise en question. Il écoute juste. Recueille en silence les désarrois. Louis a toujours affirmé être mal aimé. Alors la famille a culpabilisé, cherché des explications. Elle s'est abîmée. À tour de rôle, chacun crie son amertume. Et ce choral disjoint renforce encore les solitudes. Communiquer son intériorité est impossible. Leurs souffrances ne concernent plus Louis, qui a déjà trop à faire avec la sienne. Ce poignant théâtre d'un intime impartageable flirte autant avec l'Évangile (la parabole de l'enfant pro-

digie), la tragédie grecque (les monologues des enfants d'Édipe comme d'Agamemnon) et même un certain théâtre de boulevard, méchant comme du Jean Anouilh. Lagarce y déploie sa fascinante langue théâtrale faite de détours et de retours, de dits et de redits ; à la fois fulgurante et paralysée par un réel qu'elle ne cherche jamais à copier, mais révèle comme aucune autre. Condamné à se taire au milieu de partenaires à la violence tétanisante – Céleste Brunnquell et Loïc Riewer sont magnifiques –, Vincent Dedienne reste peu aidé par une mise en place erratique, où apparaît par à-coups une ridicule marionnette, censée figurer le défunt père.

Si Johnny Bert ne peut s'empêcher d'ajouter encore un inutile mannequin dans *Il ne m'est jamais rien arrivé*, le comédien y est bien plus à l'aise. Il a réussi une superbe adaptation du *Journal* que Lagarce écrivit de 17 à 38 ans. On y revit les folles années 1980, leur insouciance festive et créative, comme on découvre sa passion du théâtre, son inextinguible solitude, sa sexualité débridée, son courage devant la mort qui approche. En somme, tout ce qu'il ne dit pas dans *Juste la fin du monde* et qu'aurait aimé savoir sa famille tient dans ce monologue où Dedienne conjugue avec un humour de dandy, pudeur et exhibitionnisme, scènes de sexe d'enfer et détresse du manque d'amour. Comme Lagarce. Programmé avant *Juste la fin du monde*, cet électrique spectacle (indispensable pour mieux savourer le diptyque théâtral) est pur plaisir de spectateur. Vie et mort s'y fondent dans des noces quasi mystiques, le sexe y nargue la maladie. Une jeune comédienne y accompagne en silence le comédien, telle une souffleuse d'antan. Hommage discret au « vieux » théâtre ? À l'éternel théâtre ? Dans sa tenue de cuir noir au milieu des rideaux noirs, irrésistible de cruauté et de drôlerie, sans bouger, Dedienne ravage l'espace avec un panache endiablé. Lagarce est sauvé.



Vincent Dedienne
en Jean-Luc Lagarce,
particulièrement
juste (*Il ne m'est
jamais rien arrivé*).

Pour une **Maxi** semaine Du 3 au 9 mars 2025

Par Nathalie Jacquet



Vincent Dediéne entouré d'Astrid Bayiha, Loïc Riewer, Christiane Millet et la jeune Céleste Brunnequell dans *Juste la fin du monde*.



Anne Cangelosi devant le tableau de Géricault.

Sortie

Au théâtre CETTE SEMAINE

DOUBLÉ GAGNANT POUR VINCENT DEDIENNE

Avec deux spectacles en alternance, au Théâtre de l'Atelier, Vincent Dediéne propose un diptyque qui témoigne du talent d'écriture du dramaturge Jean-Luc Lagarce. Avec *Juste la fin du monde* (voir ou revoir le magnifique film de Xavier Dolan, en 2016), la pièce dépeint cruellement la complexité des liens familiaux, entre silences éloquentes, douleur des non-dits et rêves perdus.

Avec *Il ne m'est jamais rien arrivé*, Vincent Dediéne offre un seul en scène intense et touchant, d'après les carnets d'écriture de l'auteur qui, au fil des années, raconte sa vie de jeune homme solitaire, sa vie sentimentale et ses découvertes théâtrales, littéraires, cinématographiques entre Paris et Besançon dans les années 1980.

Juste la fin du monde, Théâtre de l'Atelier, jusqu'au 22 mars, et en tournée (Cébazat, Blois, Lyon, Pau, Périgueux). *Il ne m'est jamais rien arrivé*, Théâtre de l'Atelier, jusqu'au 22 mars, et en tournée (Cébazat, Blois).

TOUT SAVOIR SUR LA MÉDUSE

Drôle de conférencière que la comédienne Anne Cangelosi qui, en un peu plus d'une heure, relate les secrets du célèbre tableau de Théodore Géricault, *Le Radeau de la Méduse*, qui fit scandale en 1818. Avec bienveillance et bonne humeur, elle éclaire le public de ses lumières, en mêlant astucieusement art, histoire et vulgarisation ! Histoire de quitter la salle plus instruits qu'en y pénétrant !

Le Radeau de la Méduse, jusqu'au 28 juin 2025, à la Comédie Bastille, et en tournée jusqu'en 2026 en France.



De gauche à droite : Kieran Culkin et Jesse Eisenberg.

Cinéma

Road-trip poignant

Aussi désaccordés qu'un piano, David et Benji, deux cousins, juifs, orphelins de leur grand-mère polonaise, décident de se rendre dans son pays natal, à Varsovie, puis à Lublin, où elle a vécu, pour un voyage de mémoire. Inspiré par sa propre histoire familiale, Jesse Eisenberg (*The Social Network*) signe là un road trip traversé par la mélancolie discrète de David, qu'il interprète, et la dépression solaire de Benji (Kieran Culkin, extraordinaire dans un rôle tout en nuances). De jolies séquences jalonnent le film parmi lesquelles la visite sans musique ni parole du camp de concentration de Majdanek. Une réalisation profonde, douce-amère, attachante et intime.

A Real Pain, de Jesse Eisenberg, en salle.

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

Vincent Dedienne interprète « Il ne m'est jamais rien arrivé » d'après le journal de Jean-Luc Lagarce, dans une mise en scène de Johanny Bert : tout simplement magistral

THÉÂTRE DE L'ATELIER / D'APRÈS JEAN-LUC LAGARCE, ADAPTATION VINCENT DEDIENNE / MISE EN SCÈNE JOHANNY BERT

Publié le 24 janvier 2025 - N° 329

Traversée d'une heure à travers les quelque mille pages du *Journal** de Jean-Luc Lagarce, ce monologue finement sculpté par Vincent Dedienne dit les vicissitudes d'une existence et les bouleversements d'une époque. Éclairé par une mise en scène tout en nuances de Johanny Bert, *Il ne m'est jamais rien arrivé* porte haut l'art de l'essentiel.

L'œuvre commence le 9 mars 1977, alors que Jean-Luc Lagarce a 20 ans. Elle se poursuit jusqu'au 27 septembre 1995, trois jours avant sa mort des suites du sida. Dans son *Journal*, l'auteur et metteur en scène noircit vingt-trois cahiers, au sein desquels il exprime le champ de ses pensées, teintées du regard pince-sans-rire qu'il porte sur le monde. Il puise dans la matière intime d'observations familiales, sexuelles, amicales, théâtrales, médicales..., sans exclusive. Il revient aussi sur des événements marquants de l'actualité. Le style est factuel, parfois quasi télégraphique. Jean-Luc Lagarce ne se restreint pas. Il s'épanche sans contrainte, répond au besoin — que l'on sent impérieux — d'écrire, de dire, de circonstancier les territoires de sa conscience. Pendant des années, il le fera par paragraphes mensuels puis, à partir du 23 novembre

1984, qui signe la fin de son neuvième cahier, par le biais de passages marqués de dates précises. Une mémoire s'est ainsi constituée, qui en dit long sur les années sida, la vie de la communauté homosexuelle, les attentes et les insuccès d'un artiste qui ne connaîtra pas, de son vivant, l'immense notoriété qui est devenue la sienne. Cette mémoire précieuse est aujourd'hui réinvestie et transmise, au Théâtre de l'Atelier, par une création à l'exigence bouleversante. Imaginée par le comédien Vincent Dedienne et le metteur en scène Johanny Bert, *Il ne m'est jamais rien arrivé* cisèle dans le particulier pour façonner l'universel.

Le quotidien d'un homme de théâtre gay

Vincent Dedienne (qui a lui-même extrait de la masse du *Journal* le texte du spectacle) bouge les lignes du face-à-face avec soi-même pour parler au public. Expansif, aigu, souriant, l'homme qu'il incarne monte sur scène pour échapper à sa solitude. Il nous regarde dans les yeux, partage avec nous les angles et les ellipses de son existence. Assez vite, la maladie surgit. Une glissade vers la mort s'enclenche, riche de sensibilité, dénuée de pathos. On pense à Louis, double théâtral de l'auteur et protagoniste central de *Juste la fin du monde*. On le voit, on l'entend s'extirper de cette pièce pour reprendre à son compte les lignes de ces pages autobiographiques. Il y a quelque chose de pirandellien dans cette confrontation entre les soulèvements de théâtre et les saisissements du réel. A l'extrémité droite du plateau, la dessinatrice Irène Vignaud réalise, en direct, des croquis blancs projetés sur les rideaux à franges noirs qui délimitent l'espace abstrait de la représentation. Radicalement dépouillée, la scénographie de Johanny Bert répond à l'extrême précision de sa direction d'acteur. L'envolée d'une heure qu'il a élaborée avec Vincent Dedienne est tout simplement magistrale. Entièrement vêtu de noir, le comédien se fond à l'obscurité de la scène, comme il embrasse les multiples émotions de la vie qu'il retrace. La délicatesse dont il fait preuve est renversante. Elle éclaire avec beaucoup d'élégance la gravité et l'humour d'une mémoire.

Manuel Piolat Soleymat

* Publié aux Solitaires Intempestifs, comme le texte du spectacle.

POUR ALLER PLUS LOIN...

JEAN-LUC LAGARCE ENVAHIT LES PLANCHES

Jean-Luc Lagarce semble avoir la cote. Deux autres pièces en lien avec l'auteur jouent en ce moment à Paris. Tour d'horizon.



« Il ne m'est jamais rien arrivé » jusqu'au 22 mars au théâtre de l'Atelier (Paris)

"Juste la fin du monde", spectacle dans lequel apparaît Céleste Brunnuell fait partie d'un diptyque. Les deux pièces étant jouées l'une après l'autre chaque soir, le spectateur peut choisir de n'en voir qu'une seule ou d'enchaîner les deux. On a adoré "Il ne m'est jamais rien arrivé" qui précède "Juste la fin du monde". Un monologue d'une heure mené par Vincent Dedienne, tiré des carnets de Lagarce et illustré en direct. Un tour de force bluffant où Dedienne raconte brillamment l'histoire de son personnage. On est touché, atteint, perturbé, bouleversé. Et on salue une nouvelle fois le talent scénique de l'interprète.



« Les idoles »

jusqu'au 6 avril au théâtre de la Porte Saint-Martin (Paris)

En voilà un drôle de groupe. Des hommes, des femmes, de tous âges semblent perdus, bloqués là, dans ce décor industriel. Leur point commun : ils sont tous morts du sida. Bernard-Marie Koltès, Hervé Guibert, Cyril Collard, Serge Daney, Jacques Demy et bien sûr, Jean-Luc Lagarce. Christophe Honoré rend hommage à ses idoles parties trop tôt. On est pris par l'ambiance lancinante, pesante, ponctuée de sursauts plus joyeux, fasciné par le casting magnétique (Jean-Charles Clichet, Marina Foïs, Paul Kircher, Marlène Saldana...), admiratif de l'élan politique et de l'appel à la vie. Attention toutefois, on vous recommande de consulter les biographies des personnages, sous peine de rester parfois sur le bord de la route.





■ L'Injuste

[Jacques Weber dans la peau d'un nazi]
mise en scène Julien Sibre, avec Elodie Navarre et Jacques Weber

Théâtre de la Renaissance, 75010 Paris, 01 42 08 18 50, jusqu'au 4/05

A 93 ans, François Genoud (Jacques Weber, impressionnant de retenue), surnommé le banquier des nazis a accepté une dernière interview par une journaliste d'un quotidien israélien (très juste Élodie Navarre). "*Vous avez de la chance*", lui assure le détenteur des droits d'auteur de Hitler et de Goebbels qui a échappé toute sa vie à la justice. Si son interlocutrice est impressionnée, elle ne le montre pas. François Genoud se moque de son côté étudiant. Pourquoi la reçoit-il ? Et qu'attend-il d'elle ? Quant à la reporter, elle n'est pas non plus là par hasard. L'ogre et la jeune femme s'affrontent inversant, à tour de rôle, les rapports de force. Le plus fort n'est peut-être pas celui qu'on croit. La croix gammée sur l'affiche de *L'Injuste* annonce le ton grave du spectacle inspiré par un salaud qui a existé. Écrit par pas moins de quatre auteurs (Alexandre Amiel, Yaël Berdugo, Jean-Philippe Daguette et Alexis Kebba), il multiplie les rebondissements de situation. Le metteur en scène du *Repas des fauves*, Julien Sibre dirige d'une main avertie deux grands comédiens. Dans la salle, on retient sa respiration jusqu'à la dernière minute.

Nathalie Simon

■ Juste la fin du monde

[Les années Sida]
de Jean-Luc Lagarce, mise en scène Johanny Bert, avec Vincent Dedienne

Théâtre de l'Atelier, 75018 Paris, 01 46 06 49 24, jusqu'au 22/03

Vincent Dedienne tenait beaucoup à ce projet : jouer le personnage de Louis dans *Juste la fin du monde* de Lagarce. C'est chose faite grâce à Johanny Bert qui met en scène la pièce au théâtre de l'Atelier. Régulièrement montée, adaptée au cinéma par Xavier Dolan en 2016, cette pièce autobiographique de Jean-Luc Lagarce, l'un des auteurs les plus joués dans le monde, mort du Sida à 38 ans en 1995, raconte le retour d'un fils dans sa famille pour annoncer sa mort prochaine. On est dans les années 90, le Sida tue, particulièrement les homosexuels. Mal aimé, Louis découvre pourtant qu'il a sans doute plus manqué aux siens qu'il ne le pensait et repart sans parler... Les comédiens évoluent sur un plateau nu où les meubles et objets descendent des cintres composant un environnement instable pouvant se retourner à tout moment. Insécures, les personnages, notamment le frère et la sœur, sont à fleur de peau face à un Louis (Vincent Dedienne) qui prend la mesure de ce que sera sa perte pour sa famille. La pièce prend une dimension plus sociale encore si l'on voit avant à 19h, *Il ne m'est jamais rien arrivé*, texte adapté du *Journal* de Lagarce que joue seul en scène Vincent Dedienne.

Hélène Chevrier

■ Peau d'homme

[La liberté dans la peau]
d'après la bande dessinée d'Hubert et Zan-zim, avec Laure Calamy...

Théâtre Montparnasse, 31 rue de la Gaité 75014 Paris, jusqu'au 31/05

Adapté de la bande dessinée d'Hubert et Zanzim, *Peau d'homme* nous entraîne dans l'Italie de la Renaissance où on suit le parcours d'une jeune fille qui aspire à la liberté. Parce qu'elle veut connaître son mari avant le mariage, Bianca enfle une peau d'homme pour cacher sa féminité et part à la découverte du monde. Croyant être devenue libre grâce à cette apparence, elle découvre alors une société corsetée bourrée d'interdits où même certains hommes doivent se cacher... Léna Bréban qui signe l'adaptation et met en scène le spectacle a choisi de passer de la bande dessinée à la comédie musicale et a demandé à Ben Mazué d'en écrire les chansons. Cela donne un spectacle éblouissant emporté avec fantaisie et gravité par une troupe de comédiens-chanteurs autour d'une Laure Calamy complètement débridée dans le rôle principal. Dans une ambiance érotico-carnavalesque, *Peau d'homme* aborde avec humour et tragique la question des interdits religieux et sociétaux et leurs dommages sur les femmes et les homosexuels. C'est déluré et génial.

Hélène Chevrier

“Il ne m’est jamais rien arrivé” : un voyage intime avec Jean-Luc Lagarce



[Bonfils Frédéric](#)

24.01.25

Il est rare qu’un spectacle conjugue aussi intensément l’intime et l’universel. Avec *Il ne m’est jamais rien arrivé*, Vincent Dedienne livre une performance bouleversante, empreinte de poésie, de pudeur et d’une humanité saisissante. En explorant les journaux de Jean-Luc Lagarce, ce monologue dépasse la simple lecture pour devenir une vibrante déclaration d’amour à la vie et à l’art.

Lagarce revisité : une voix au cœur de la tourmente

Jean-Luc Lagarce, figure emblématique du théâtre contemporain, dévoile dans ses journaux un visage profondément humain, à la fois fragile et résilient. À travers ces écrits, Dedienne révèle l’homme derrière l’auteur, son combat contre la maladie, ses amours éphémères et sa quête incessante de création. Le texte, loin de se limiter à l’anecdotique, plonge dans une époque marquée par l’ombre du sida et l’effervescence culturelle des années 80. Dedienne capte avec justesse cette dualité : une vie à la fois immense et ordinaire, qu’il transpose sur scène avec une sincérité lumineuse.

Une interprétation habitée

Sur les planches du Théâtre de l’Atelier, Vincent Dedienne livre une performance qui touche au cœur. Sa capacité à osciller entre fragilité et puissance confère à son interprétation une profondeur rare. Par son jeu nuancé et son expressivité, il donne vie aux méandres d’une âme tourmentée, où chaque mot semble un battement de cœur. Sa présence scénique, captivante et authentique, rend hommage à la complexité de Lagarce avec une émotion palpable.

Une mise en scène épurée et poignante

Johanny Bert propose une mise en scène minimaliste, laissant le texte et le comédien

occuper le premier plan. Cette sobriété est enrichie par le travail délicat d'Irène Vignaud, dont les dessins ajoutent une dimension visuelle poétique, et par l'apparition d'une marionnette représentant les disparus de l'épidémie de sida. Ce subtil équilibre entre esthétique et narration confère à la pièce une atmosphère à la fois intime et universelle, en parfaite adéquation avec le propos.

Un diptyque riche de sens

Présentée parfois en parallèle avec *Juste la fin du monde*, cette création s'inscrit dans une démarche intelligente et complémentaire. Là où *Juste la fin du monde* explore les silences familiaux et les tensions inexprimées, *Il ne m'est jamais rien arrivé* donne une voix à l'intimité de l'auteur lui-même. Ces deux œuvres, tout en étant indépendantes, se répondent et s'enrichissent mutuellement, offrant une immersion profonde dans l'univers de Lagarce.

Un hommage universel et poignant

Ce spectacle ne se limite pas à une célébration de l'œuvre de Lagarce : il devient une réflexion poignante sur la condition humaine, sur ce que nous cachons et ce que nous révélons, sur la fragilité de la vie et la force de la mémoire. En s'appropriant ces journaux, Vincent Dediennie rappelle avec finesse l'importance des mots, qu'ils soient dits ou tus, et leur capacité à révéler la beauté et les contradictions de nos existences.

À voir absolument

Il ne m'est jamais rien arrivé est une expérience théâtrale unique. Loin de bouleverser instantanément, il s'insinue avec subtilité, laissant derrière lui une réflexion durable sur la force des silences et des mots. Vincent Dediennie, par son interprétation sincère et viscérale, capte l'essence d'un homme pour qui écrire était une manière de survivre. Entre rires et larmes, ce spectacle nous rappelle pourquoi nous allons au théâtre : pour retrouver dans les mots des autres l'écho de notre propre humanité.

Un moment rare et précieux, porté par une équipe qui magnifie le texte de Lagarce. Une ovation méritée pour Dediennie et le Théâtre de l'Atelier, qui signent ici un hommage vibrant et inoubliable. Avis de Foudart **★★★★**

L'EssentiART

Vincent Dedienne parfait dans la peau de Jean-Luc Lagarce

- [PAR BENOIT GABORIAUD](#)
- [PUBLIÉ LE 24 JANVIER 2025](#)

À l'occasion des 30 ans de sa disparition, le théâtre de l'Atelier met à l'honneur Jean-Luc Lagarce avec deux créations en alternance : *Il ne m'est jamais rien arrivé* et *Juste la fin du monde*, tous deux mis en scène par Johanny Bert et avec un Vincent Dedienne particulièrement convaincant !

Adaptée au cinéma par Xavier Dolan en 2016, *Juste la fin du monde* est aujourd'hui certainement la pièce du dramaturge Jean-Luc Lagarce la plus célèbre. Au théâtre de l'Atelier, elle est portée par un casting hors pair, avec une mention spéciale à Loïc Riewer, poignant dans un monologue final, et par une mise en scène inventive et poétique de Johanny Bert qui repose sur des éléments de décors suspendus au plafond et déposés sur le plateau le moment venu.

Mais, bonne idée, Le théâtre de l'Atelier et Vincent Dedienne, parfait dans le rôle silencieux de Louis, ont souhaité aller plus loin et mettre en lumière l'auteur Jean-Luc Lagarce, mort des conséquences du sida en 1995, comme d'autres dramaturges de sa génération tels que Bernard-Marie Koltès ou Copi. Pour ce faire, le comédien a décidé de faire de son *Journal* un seul en scène au fil duquel se dessine le portrait intime d'un jeune homme drôle et terrifiant, incarné par l'acteur avec un naturel désarmant ! Avec Johanny Bert, il est parvenu à résumer avec subtilité les quelque huit cents pages, « où il se dévoile de ses dix-sept ans à sa disparition : ses découvertes littéraires, théâtrales et cinématographiques, son désir inébranlable d'être auteur, sa famille, l'histoire de sa compagnie « Théâtre de la Roulotte » implantée à Besançon, ses rencontres sexuelles et amoureuses, mais aussi, cette maladie insidieuse qui a décimé toute une génération », souligne Johanny Bert. *Il ne m'est jamais rien arrivé* est une photographie de cette époque, mieux, un étonnant Polaroid plein de spontanéité et de vie, sublimé par des projections de dessins dont certains sont réalisés en direct par Irène Vignaud !



Il ne m'est jamais rien arrivé © Christophe Raynaud de Lage

Il ne m'est jamais rien arrivé et Juste la fin du monde au Théâtre de l'Atelier, à Paris.

Juste la fin du Monde de Jean-Luc Lagarce. Mise en scène, scénographie et direction d'acteur.ices : Johanny Bert. Avec : Astrid Bayiha, Céleste Brunquell, Vincent Dediennie, Christiane Millet, Loïc Riewer et les marionnettistes (en alternance) Kahina Abderrahmani / Élise Cornille.

Il ne m'est jamais rien arrivé d'après *Le Journal* de Jean-Luc Lagarce. Mise en scène, scénographie et direction d'acteur : Johanny Bert. Assistante à la mise en scène : Lucie Grunstein. Adaptation et interprétation : Vincent Dediennie. Dessinatrice au plateau : Irène Vignaud.

DE LA COUR AU JARDIN

CRITIQUE

Il ne m'est jamais rien arrivé

25 JANVIER 2025

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. -

Jean-Luc Lagarce existe. Nous l'avons rencontré.
Même si c'est par l'intermédiaire de son journal intime.

Mais quelle idée lumineuse a eu Vincent Dedienne de proposer au metteur en scène Joahnnny Bert "d'augmenter" le spectacle *Juste la fin du monde*, sur lequel ils étaient en train de plancher, quelle idée lumineuse donc de proposer de porter pour un diptyque sur le plateau du théâtre de l'Atelier les écrits diaristes de Lagarce !

On connaissait le Vincent Dedienne comédien, auteur, humoriste, homme de télévision et de radio, on savait qu'il était juré de la prestigieuse compétition de l'As d'or au **Festival international des jeux de société à Cannes** (A ce propos, M. Dedienne, si vous pouviez jeter un œil dans quelques semaines sur *Harmonies* ou *Château combo*)...

J'ignorais en revanche que celui qui se tenait ce soir devant nous était un passionné de la chose diariste.

En un mot comme en cent, un fervent lecteur de journaux intimes. Avec une vraie réflexion quant à leur contenu : sait-on jamais si tout ce qui est vrai a été réellement vécu...

Ce n'est pas lui qui entre d'abord en scène.

C'est en effet la scénographe, dessinatrice et graphiste Irène Vignaud qui prend place à cour, pour s'emparer de sa palette graphique, avec laquelle elle commence par tracer, projetés par un vidéo-projecteur sur un rideau de fils noir un triangle au sein d'un cercle. Tout le monde comprend...

Tout au long de cette heure passionnante, elle nous ravira de ses créations au crayon numérique blanc.

Et puis le voici, Vincent Dediennes, qui pénètre sur le plateau en courant.

Comme pour nous dire l'urgence qu'il a eu de nous dire ces extraits du journal du dramaturge, publiés durant toute sa vie sous la forme de vingt-trois cahiers.

Comme pour nous rappeler s'il en était encore besoin le caractère fulgurant de la destinée de celui qui a écrit ce qu'il va nous dire...

Cheveux très courts, veste noire et pantalon de cuir noir, comme un écho à la célèbre série de photos de Lagarce, portant un perfecto de la même matière.



Jean-Luc Lagarce

Il se plante devant nous et ne bougera pratiquement pas de place, à part deux notables exceptions, pour des scènes bouleversantes.

Pour autant, c'est une voix off qui débute le spectacle.

M. Lagarce père. Qui dit tout le bien qu'il pense de son fils, et qui rappelle combien l'enfance du petit Jean-Luc a été souvent difficile et solitaire, comme le prouve cette anecdote où il a dû le détacher d'un arbre auquel l'avait attaché ses « petits camarades ».

Et puis le comédien entre dans le vif du sujet.
Il va nous dire les mots du dramaturge. Il va raconter ce qu'il a choisi de dire.
Et de quelle façon !

L'homme est un diseur. L'un de ceux qui nous attirent en un instant pour ne plus nous lâcher.
En devenant la voix la plus intime de Lagarce, en devenant même par moments Lagarce, il nous dresse finalement un portrait magistral de celui qui aura eu le temps avant ses 38 ans de nous laisser une œuvre essentiellement composée de vingt-cinq pièces de théâtre et un livret d'Opéra (Quichotte).

Nous allons beaucoup rire.
Vincent Dedienne a bien compris le côté pince-sans-rire et humour noir, souvent très très noir contenus dans ces lignes si personnelles.

La dérision occupe en effet une place essentielle dans ce journal.
Dérision par rapport à la vision répressive et discriminatoire de l'homosexualité dans les années 70/80.
Dérision vis à vis de sa famille. (La scène de la visite de M. et Mme Lagarce, montés du Doubs à Paris devient une magnifique scène de comédie !)

Dérision par rapport à lui-même : Lagarce, dans une lucidité sans faille, nous décrit ses nombreuses relations sexuelles d'un soir, ses rencontres dans les portes cochères, puis la maladie et ses ravages... Il ne nous épargne rien.

Et puis dérision par rapport à la mort, personnage qui émaille ces soixante minutes. La sienne évidemment, provoquée par le virus du Sida, dont il nous donne sans complaisance mais sans pathos quantité de détails.
Mort également de nombreuses célébrités, dont les portraits seront dessinés et projetés par Mademoiselle Vignaud.

Vincent Dedienne est à la fois très drôle et bouleversant, passant en une fraction de seconde d'une émotion à l'autre.
Ses ruptures, ses inflexions, sa force comique nous captivent.
Il ne tombera jamais dans le piège tendu de la fausse compassion ou de la fausse pudeur : les extraits choisis sont terriblement significatifs.
Il parvient comme personne à oraliser les confidences intimes, mais aussi les plaisanteries, les provocations, les images littéraires magnifiques de Lagarce.

Joahhny Bert, dans une mise en scène minimaliste mais ô combien pertinente lui fera rencontrer Gary, l'un des derniers amants du dramaturge.
Dans une scène bouleversante, mise également en image à la palette graphique, nous comprenons énormément de choses quant à cette saloperie de Sida...

En complément de *Juste la fin du monde* donné donc ici même à l'Atelier (nous en reparlons plus que très prochainement), il faut assister à la performance de Vincent Dedienne, dans un presque seul-en-scène dans lequel on ne l'attendait pas forcément.

C'est un magnifique et captivant moment de théâtre qui rend hommage à l'un des

auteurs majeurs de la fin du XXème siècle !



© Photo Christophe Raynaud de Lage

Il ne m'est jamais rien arrivé, Jean-Luc Lagarce, Vincent Dedienne, Johanny Bert, Théâtre Atelier

THIBAUT DABLEMONT

25.01.25

Pour ceux qui ne le connaissent pas, Jean-Luc Lagarce est un dramaturge français né en 1957 et mort du sida en 1995. De son vivant, il eut un certain succès notamment avec la célèbre pièce *Juste la fin du monde*, qui est jouée à la suite de celle-ci au Théâtre de l'Atelier. Trente ans après sa mort, Lagarce reste un auteur reconnu et régulièrement adapté au théâtre comme au cinéma. Toute sa vie, il écrivit son journal qui court sur plus de 800 pages adaptées au théâtre par Vincent Dedienne.

Au commencement résonne la voix de la mère de Jean-Luc Lagarce, qui explique avec son accent franc-comtois combien son fils, tout petit déjà était différent. Puis arrive sur scène Vincent Dedienne, tout de noir et de cuir vêtu, qui incarne le dramaturge. Il commence par expliquer que, tout petit déjà, il décevait ses parents : « Je n'étais pas un fils comme dans les livres. (...) Je lisais ! »

Comme Vincent Dedienne a adapté et condensé les 800 pages de journal intime en une heure de spectacle, le spectacle est très bien rythmé ; les années passent vite : « A 22 ans, j'ai eu une voiture... et la syphilis! ».

Dans un coin du plateau, en bord de scène, une jeune femme (Irène Vignaud) dessine sur sa tablette des images qui sont projetées sur un rideau lamellé noir. Ses dessins servent d'illustration et de décor en temps réel, au gré du récit. C'est la première fois que je vois un tel dispositif – les dessins font la scénographie – et je trouve cela très convaincant et efficace. Par contre, j'ai été nettement moins convaincu par le pantin qui représente Garry, l'un des amants de Lagarce).

Vincent Dedienne se tient debout, il dit le texte avec justesse, campe tout en finesse toute une série de personnages (parents, sœur, amants...). Il est

pétillant, enjoué et si charmant qu'il peut débiter des choses crues avec élégance. Il nous fait rire, souvent, et peut aussi se faire plus grave en un instant.

Car à partir de ses 34 ans, Jean-Luc Lagarce a lutté avec acharnement contre une maladie terrifiante qui décimait particulièrement les homosexuels. La souffrance physique est épouvantable et décrite sans fard. La solitude est prégnante : impossible d'avoir une relation suivie, ou d'obtenir du soutien de la part de sa famille à qui il dissimule sa maladie... La mort rôde, mais l'instinct de vie est puissant. Face à l'horreur et la solitude, Lagarce cultive une sorte de joie résolue et déconcertante qui est bien restituée par l'élégance de Dedienna. On rit beaucoup plus qu'on ne pleure !

À partir du 23 janvier 2025

Théâtre de l'Atelier, 75018

A partir de 20€

Mise en scène, scénographie et direction d'acteur **Johanny Bert**

Assistante à la mise en scène **Lucie Grunstein**

Adaptation et interprétation **Vincent Dedienna**

Dessinatrice au plateau **Irène Vignaud**

Création lumières **Robin Laporte**

Création silhouette **Amélie Madeline**

Costumes **Alma Bousquet**

•



LE MONDE DU CINÉ

IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ

D'après le journal de : **Jean-Luc LAGARCE**

Mise en scène, scénographie et direction d'acteur : **Johanny BERT**

Assistante à la mise en scène : **Lucie GRUNSTEIN**

Adaptation : **Vincent DEDIENNE**

Dessinatrice au plateau : **Irène VIGNAUD**

Création lumières : **Robin LAPORTE**

Création silhouette: **Amélie MADELINE**

Costumes : **Alma BOUSQUET**

Vincent Dediennie habillé par : **Agnès B**

Avec :

Vincent DEDIENNE et Irène VIGNAUD

Jusqu'au 22 mars 2025

25.01.25

Au Théâtre de l'atelier

Une mise en scène sobre et poétique : un rideau de frange noir rétréci l'ouverture de scène, sur lequel **Ines VIGNAUD** présente en avant-scène, illustrera le texte à l'aide d'un touchpad au dessins rétroprojetés.

Vincent DEDIENNE nous présente cette histoire comme si c'était la sienne, naturellement, et avec sincérité.

C'est simple, drôle, touchant. On découvre ou redécouvre ce texte, avec la douceur et l'intimité que Vincent DEDIENNE nous offre. Car oui c'est un cadeau théâtral, littéraire et culturel.

C'est percutant de simplicité, on se délecte de ce court instant de partage.

« J'ai toujours voulu faire quelque chose avec le Journal de Lagarce. La proposition de Johanny de me confier le beau rôle silencieux de Louis dans Juste la fin du monde, a été le déclencheur : tout ce que sa famille voudrait que Louis dise, et tout ce qu'il tait, je le dirai moi, au public, dans ce seul-en-scène ! » Vincent Dediennie

Qui était réellement Jean-Luc Lagarce ? Vincent Dediennie explore les carnets d'écriture de l'un des plus grands dramaturges du XXème siècle. Dans ce Journal, au fil des années, se dessine le portrait intime d'un jeune homme drôle et terrifiant. C'est une vie solitaire et sentimentale entre Paris et Besançon dans les années 80. La vie d'un fou de théâtre, qui voit apparaître le Sida et mourir Coluche et Simone Signoret. Une grande et une petite vie à la fois.

« Il ne m'est jamais rien arrivé » : Lagarce et son double



Photo Christophe Raynaud de Lage

Dans une forme proche du stand-up présentée au Théâtre de l'Atelier, à Paris, Vincent Dedié plonge avec fougue et tendresse, sous la direction de Johanny Bert, dans le *Journal* de l'écrivain, et dessine, en même temps que son portrait, le paysage à la fois bouillonnant et ravagé d'une époque.

Tout commence avec la voix d'une dame que l'on devine âgée. À travers les mots qu'elle prononce, elle brosse le portrait d'un petit garçon pas tout à fait comme les autres, à la sensibilité si peu commune qu'elle irrite les jeunes gens qui croisent son chemin – « *la gentillesse...* », se désespère-t-elle, dans un léger soupir. À son égard, comme en témoigne son ton – qui trompe rarement –, elle éprouve une tendresse infinie, un amour filial, pourrait-on dire, celui d'une aïeule pour un descendant à protéger, celle d'une grand-mère pour son petit-fils. **Ce petit-fils, c'est Jean-Luc Lagarce que Vincent Dedié s'empresse, à la suite de cette introduction, de venir incarner. Au pas de course, littéralement. Comme si le temps était compté, et qu'il pouvait, à tout moment, venir à manquer.** Veste de costume noire, haut noir, élégant pantalon en cuir noir, lui aussi, le

longiligne comédien se met alors à tourner les pages du *Journal* de l'écrivain, à égrener ces dates, ces faits, ces gestes, et surtout ces pensées, que l'auteur a, entre 1977, l'année de ses 20 ans, et 1995, l'année de sa mort, patiemment et ardemment consignés. Assise à ses côtés, la dessinatrice **Irène Vignaud** se charge, à l'aide d'une tablette et d'un stylet numériques, de l'animation graphique. Quelques dates, quelques noms, quelques corps, et surtout de beaux visages, apparaissent alors sur le rideau de fils qui encadre le comédien, et retracent, en les illustrant façon BD, plus d'une vingtaine d'années d'existence.

« Il ne m'est jamais rien arrivé », prétendait Lagarce ; et pourtant, cette vie courte, trop courte, il l'a menée tambour battant, n'hésitant pas à brûler la chandelle par les deux bouts. Au rythme des morts qu'il compile – celles, pêle-mêle, de Michel Foucault, Simone Signoret, Coluche, Copi, Robert Mapplethorpe, Bernard-Marie Koltès ou Jacques Demy –, lui file à 100 à l'heure, entre projets théâtraux, dont il ne se gargarise jamais, avec sa compagnie, le Théâtre de la Roulotte, rapports aussi rares que compliqués avec une famille un peu trop tradi à ses yeux, et surtout des rencontres, le plus souvent fugaces, mais néanmoins intenses, avec des hommes, beaucoup d'hommes, dans une villa, au Jardin des Tuileries ou sous un porche lyonnais. Si, à une ou deux exceptions près, il a rarement été question d'amour avec eux, il a toujours été question de tendresse et de plaisir, charnel, sensuel, sexuel, mais aussi de liberté, folle liberté, dont Lagarce était épris. Sauf que le Sida a tout fait chavirer. Il a d'abord rôdé, à bas bruit, fauchant une ou deux connaissances, invitant le préservatif dans la danse, rendant les rapports plus compliqués ; et puis, il a tout balayé sur son passage, a emporté des amis, des amants, des idoles, jusqu'à s'incruster dans le corps de l'écrivain qui a appris, après un simple rendez-vous à l'hôpital Cochin, que ses jours étaient désormais comptés. En même temps que son portrait, c'est bien un monde, son monde, notre monde, dont Lagarce dépeint l'effondrement progressif.

Cette matière littéraire, avec laquelle il est visiblement plus à l'aise que le rôle de Louis [qu'il incarne, en parallèle, dans *Juste la fin du monde*](#), Vincent Dedienne l'a précisément sélectionnée, et se l'est joliment appropriée jusqu'à la transformer en belle matière à jouer. Dans un face-à-face avec le public presque intégralement statique, à la manière d'un stand-up, et malgré un déroulé chronologique qu'il parvient à pimenter, **le comédien réussit à faire reluire les différentes facettes de l'homme Jean-Luc Lagarce, tour à tour, et parfois tout à la fois, mélancolique et grivois, passionné et passionnel, désiré et désirant, mais également bravache, y compris et surtout avec la mort qui le menace.** Si le fond de l'air corrompu par l'arrivée du Sida est lourd, lui n'est jamais grave, et ses traits d'esprit, repris avec autant de finesse que d'appétit par celui qui porte ses mots, font mouche, traduisant un sens de l'humour pour le moins décapant. Cette traversée, le comédien la mène, malgré tout, avec la délicatesse, le souci et le respect – qui ne tombe jamais dans la révérence – de ceux qui, visiblement, sont familiers de ce qu'on a appelé – de manière un peu générique – la « littérature du Sida », dont Hervé Guibert, que Lagarce admirait, constitue l'une des figures de proue.

En même temps qu'un hommage touchant à l'auteur, l'acteur s'attache aussi à dessiner, en filigrane, le paysage d'une époque en voie de disparition, mais bouillonnante, où, pour reprendre le tandem entre Eros et Thanatos, les pulsions de vie, forcément fougueses, répondent aux pulsions de mort, nécessairement tragiques. Tout se passe comme si, à travers lui, à travers eux, Louis pouvait enfin se confier, auprès du plus grand nombre, sur cette sphère où il évolue, sur sa vie, sur ses amours, sur ses tourments que *Juste la fin du monde* ne lui avait pas permis d'exposer à son seul entourage. Pour ce faire, **Vincent Dedienne n'est pas seul, et Johanny Bert, qui a conçu la scénographie et le met en**

scène, lui apporte un soutien discret, mais sensible, notamment quand le comédien se retrouve avec une marionnette à taille humaine, et d'un blanc immaculé, entre les bras, symbole de ces corps que l'on étreint toujours, même s'ils sont dévastés par la maladie – et qui ne sont pas sans faire écho à ceux que l'on a pu voir, notamment, dans [120 battements par minute](#) de Robin Campillo, ou dans les séries [Angels in America](#) et [It's a Sin](#). Alors quand, reprenant l'un des derniers élans de plume de Lagarce, Vincent Dediene assure, dans un sourire, « *Je vais bien, je disparaiss, mais je vais bien* », il devient difficile, derrière le sourire miroir, de ne pas sentir l'émotion s'inviter sur nos visages.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Il ne m'est jamais rien arrivé

d'après le *Journal* de Jean-Luc Lagarce (Les Solitaires Intempestifs)

Mise en scène, scénographie et direction d'acteur Johanny Bert

Assistante à la mise en scène Lucie Grunstein

Adaptation et interprétation Vincent Dediene

Dessinatrice au plateau Irène Vignaud

Création lumières Robin Laporte

Création silhouette Amélie Madeline

Costumes Alma Bousquet

Production Théâtre de l'Atelier

En partenariat avec le Théâtre de Romette

Durée : 1h

Théâtre de l'Atelier, Paris

26.01.25

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Il ne m'est jamais rien arrivé, d'après le journal de Jean-Luc Lagarce, un projet de Vincent Dedienne, mise en scène de Johanny Bert, au Théâtre de l'Atelier

Jan 29, 2025 | Commentaires fermés sur Il ne m'est jamais rien arrivé, d'après le journal de Jean-Luc Lagarce, un projet de Vincent Dedienne, mise en scène de Johanny Bert, au Théâtre de l'Atelier



© Christophe Raynaud de Lage

ff article de **Denis Sanglard**

Qui était Jean-Luc Lagarce ? Vincent Dedienne explore le journal intime de cet immense auteur, en dessine le contour au plus près mais cantonné à un seul aspect de cet auteur majeur, sa solitude, son homosexualité, sa sexualité et la mort au travail. Coups d'un soir, vide sentimentale, à l'exception de Gary trop tôt disparu lui aussi, la famille (un peu), et le VIH. On comprend à travers le choix de Vincent Dedienne, de la génération post-sida (même si la pandémie continue à bas-bruit), homosexuel assumé, de faire œuvre de mémoire et de Jean-Luc Lagarce le représentant d'une génération fauchée par cette saloperie. Hervé Guibert, Bernard-Marie Koltès, Jacques Demy, Foucault... et tous les anonymes, homos et hétéros, la liste est longue.

Pas de pathos, ce n'était pas le genre de la maison. Jean-Luc Lagarce avait une ironie, une distance bravache, une cruauté rigolarde face aux événements de son quotidien chamboulé par la maladie, rattrapé par la mort qui le mordait aux talons. Une lucidité jamais prise en défaut ou la gravité se revêt d'un humour lapidaire et d'une pudeur qui ose tout. Vincent Dedienne respecte ça, ce qui dans son journal intime vous explose à la figure, cet humour ravageur qui vous tient debout malgré tout, envers tous. En pantalon de cuir noir, clin d'oeil au fétichisme SM de Jean-Luc Lagarce, planté face au public, l'humeur joyeuse toujours (on attend cette expression qui revient souvent dans son journal, ponctuation singulière, « hip hop », mais qui ne vient pas ici), Vincent Dedienne ne se la joue

pas, ne se la raconte pas, arrimé fermement et sans débordement, jusqu'au bout, de ce texte dont il restitue sans faille l'humeur singulière. Incluant quelques passages des récits *Le voyage à la Haye* et *Le bain* (in *Trois récits*). Jean-Luc Lagarce ne verra pas sa fin, n'aura pas le dernier mot, le dernier trait d'esprit, qui tombe dans le coma en répétition de *Lulu* et meurt. Les journaux intimes sont presque toujours inachevés, normal.

La mise en scène de Johanny Bert est sobre, ne dépasse jamais le cadre du journal. Un journal illustré en direct par Irène Vignaud, sur le plateau, à la palette graphique. Dates, paysages traversés, corps, silhouettes et portraits. C'est tout simple, sobre et bêtement beau dans son épure qui laisse toute la place à ce qui fut écrit, aujourd'hui énoncé par Vincent Dedienne dont on sent l'engagement absolu au-delà du texte lui-même. L'émotion vous étreint abruptement, c'est vrai, et pour qui a traversé de plein fouet cette sale période, dans sa chair ou non, la tragédie, c'en fut une, vous remonte à la gorge et ça fait mal. Pour qui ne l'a pas connu, où au lointain, Vincent Dedienne ouvre un pan de mémoire qu'on tend à oublier où l'intime rejoint le collectif. Et c'est bien.

Seulement voilà, malgré les qualités de cette création, sincère vraiment, naît sourdement une frustration. Jean-Luc Lagarce, ce n'était pas que ça, ne peut se résumer à ça, des histoires de culs et un séjour en bord de mort. Une mort annoncée tôt, purement littéraire et un poil romantique, bien avant qu'elle ne se pointe vraiment et dans sa réalité la plus crue et insoutenable. Cette adaptation oublie tout simplement l'auteur Jean-Luc Lagarce. Ce que le journal révèle c'est aussi la naissance d'un écrivain, ses doutes, ses échecs, ses réussites, la persuasion de Lucien et Micheline Attoun (« Attoun et Attounette »), à Théâtre Ouvert, soutiens indéfectibles convaincus de son talent. C'est aussi le metteur en scène et chef de troupe de La Roulotte. Un Jean-Luc Lagarce interpellant le lecteur et persuadé de la pérennité de son œuvre théâtrale (le journal commence en 1978 à la création de sa compagnie), « d'être culte en 2012 ». Ce côté pythique défini par la comédienne Elizabeth Mazef qui fut de sa compagnie. On aurait aimé entendre ça aussi, qui fait la complexité d'un homme qui ne se réduit pas à sa sexualité et à la maladie, tout ça donc comme les correspondances entre son journal et son œuvre dramatique. Ce que François Berreur en son temps avait réussi dans *Ebauche d'un portrait* (2008) cette perspective d'un journal où se révèle aussi son œuvre, où se tissent en trame serrée la vie, l'écriture et la création dans une exigence de vérité aussi fragile soit-elle.

Il ne m'est jamais rien arrivé, d'après le journal de Jean-Luc Lagarce (Edition Les Solitaires intempestifs)

Un projet de Vincent Dedienne

Mise en scène, scénographie et direction d'acteur : Johanny Bert

Adaptation et Interprétation : Vincent Dedienne

Assistant à la mise en scène : Lucie Grunstein

Dessinatrice au plateau : Irène Vignaud

Création lumière : Robin Laporte

Création silhouette : Amelie Madeline

Costumes : Alma Bousquet

Jusqu'au 22 mars 2025

Du jeudi au samedi à 19h

Durée 1h

Théâtre de l'Atelier

1 place Charles Dullin

75018 Paris

Réservations : 01 46 06 49 04

www.theatre-atelier.com



Il ne m'est jamais rien arrivé

[2 FÉVRIER 2025](#) [POSTER UN COMMENTAIRE](#)

Critique de *Il ne m'est jamais rien arrivé*, d'après Le Journal de Jean-Luc Lagarce, adapté par Vincent Dedienne, vu le 24 janvier 2025 au Théâtre de l'Atelier Avec Vincent Dedienne, mis en scène par Johanny Bert

Allez, on va pas se mentir : moi, je venais pour *Juste la fin du monde*. De *Il ne m'est jamais rien arrivé*, je n'attendais pas grand chose. J'avais même un peu peur de m'ennuyer. J'étais rassurée, parce que Vincent Dedienne, ennuyeux, quand même, il faut le faire, mais « adaptation du Journal de Jean-Luc Lagarce », désolée, mais comme ça, ça ne me vendait pas du rêve. MAIS ça me vend quand même une légère curiosité. Suffisante pour que je prenne le doublé Lagarce proposé à l'Atelier en cette fin de mois de janvier. Et que je me prenne une bonne claque au passage.

La surprise n'est pas tant sur les sujets abordés. Quoique. Je me doutais un peu qu'on allait parler de sexualité, d'homosexualité, plus précisément, et puis du Sida, évidemment, et de théâtre, beaucoup. Mais je ne m'attendais pas à rentrer autant dans l'intimité du personnage, à découvrir sa grande solitude, son regard trop lucide sur ce qui l'entoure, et à vivre, à travers son histoire, une espèce de voyage dans la culture française de la fin du XXe siècle.

Mais la grande surprise, c'est le ton utilisé. Je vais dire un truc très con, mais c'est sans doute ce qui fonctionne tellement bien dans ce spectacle : quand Vincent Dedienne parle, seul en scène, avec les mots de Lagarce, on dirait que c'est lui qui parle. Que ce sont ses mots. Qu'il parle de lui. Qu'il raconte son histoire. On est dans quelque chose de très quotidien, de très naturel, de très proche. Je me répète, mais si on m'avait demandé, comme ça, à l'aveugle, où on se situait, j'aurais bien plus facilement répondu chez Le Petit Nicolas – dans une version un peu dark, je vous l'accorde – que chez Lagarce.

Je ne sais pas ce qu'il a fait à ces mots, comment il les a sélectionnés, comment il les a tournés, comment il les a adaptés, mais il les a tellement en bouche, il les incarne avec tant de justesse, avec tellement de lui, tellement à nu, qu'on se croirait presque dans un de ses spectacles. C'est le « ton Dedienne », si vous voulez. Je ne m'attendais pas à ça, peut-être parce que je connais un peu le style de Lagarce et qu'on est loin de ce ton si particulier qu'on retrouvera, d'ailleurs, dans *Juste la fin du Monde*, l'heure d'après.

Et puis, il a ce jeu si particulier, à la fois complètement là, ancré dans le sol, dans le moment présent, face à nous, et légèrement détaché, comme s'il s'apprêtait à commenter sa propre réplique juste après l'avoir prononcé ajoute, qui encore une strate supplémentaire à ce qu'il raconte. Il joue toutes les nuances de la partition. Il y a l'urgence – dévorer la vie et la jouissance tant qu'il est encore temps – il y a une certaine légèreté – il ne manque jamais un

bon mot – et il y a lui, entre deux, mélange assez unique d'âpreté, d'éclat, de désillusion, et de solitude. Il est touchant. Il est attachant.

Oh, et j'allais presque oublier. En plus, c'est beau. Cette scénographie, élégante, qui illustre sans vraiment souligner, qui laisse de la place, qui illumine et qui parfois étouffe, c'est beau. Jean-Luce Lagarce met toute son humanité dans ce Journal, Johanny Bert l'anime, Vincent Dedienne lui donne vie. On entre dans l'intimité totale de ce personnage. Comme si on y était. Comme si on lisait en lui. Comme si on voyait à travers ses yeux. C'est le principe d'un Journal. C'est le principe d'un seul en scène. C'est le principe de l'interprétation. Mais c'est surtout le principe d'une symbiose absolue.

Comme une envie soudaine de lire Le Journal de Jean-Luc Lagarce. Que dire d'autre. ❤️❤️❤️

Bienvenue en Ile-de-France du 21 février 2025

Le salon de l'Agriculture qui ouvre bientôt, l'exposition "L'art dégénéré" au musée Picasso et toutes nos idées de sorties pour ce week-end.

Mis à jour le 24 février 2025, publié le 21 février 2025

<https://video.lefigaro.fr/figaro/video/bienvenue-en-ile-de-france-du-21-fevrier-2025/>



CULTURETOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

IL NE M'EST JAMAIS RIEN ARRIVÉ

De

Jean-Luc Lagarce

Adaptation

:

Vincent

Dedienne

Durée : 1h

Mise en scène

Johanny Bert

Avec

Vincent Dedienne

CHARLES-EDOUARD AUBRY

Le 04 février 2025

Retrouver également les chroniques **TOUJOURS À L'AFFICHE** dans cette même rubrique

- [THÈME](#)
- [POINTS FORTS](#)
- [QUELQUES RÉSERVES](#)
- [ENCORE UN MOT...](#)
- [UNE PHRASE](#)
- [L'AUTEUR](#)

THÈME

- Jean-Luc Lagarce a tenu son journal de ses 17 ans à sa mort, en 1995. Publié en deux tomes, il le considérait comme sa production littéraire la plus importante.
- C'est une œuvre unique, à la fois une autobiographie très détaillée et un récit poétique foisonnant, dans un mélange harmonieux de nombreux genres littéraires : journal, roman, recueil de nouvelles, critique, scénario ...
- Dans ce journal intime, Jean-Luc Lagarce aborde tous les sujets, du plus intime au plus anecdotique, sur un mode tout à tour drôle et dramatique.
- Vincent Dedienne a sélectionné 61 pages de textes sur les plus de 1 000 que comporte ce journal.

POINTS FORTS

- On comprend aisément que la richesse et l'originalité de la langue de Jean-Luc Lagarce ait pu toucher à ce point Vincent Dedienne. Il se dédouble sur la scène de l'Atelier jeudi, vendredi et samedi, enchaînant deux prestations à la suite.
- Il y a dans le récit autobiographique du dramaturge un tel amour de la vie, une telle envie de l'embrasser à pleine bouche, raconté avec une écriture

obsessionnelle. Ce monologue est tour à tour hilarant, triste, touchant autour de trois thématiques essentielles : le sexe, la maladie et la solitude.

- Au-delà du jeu, magnifiquement maîtrisé par le comédien, il y a une telle tendresse pour le dramaturge, qu'il en devient presque une sorte de double fictionnel qui plonge profondément dans la vie de Lagarce pour ce témoignage poignant.
- Vincent Dediene vit intensément son personnage. Quasiment immobile tout au long de l'heure que dure le spectacle, il est situé au centre d'un dispositif magnifiquement animé : sur un rideau de perles qui l'entoure sont projetés les portraits de défunts qui ont jalonné sa vie (Sartre, Koltès, Foucault mais aussi Simone Signoret...) ou des phrases qui martèlent ses pensées, ses obsessions.

QUELQUES RÉSERVES

- Autant ma mise en scène statique de Johanny Bert semble limiter le jeu des acteurs dans *Juste la fin du monde*, autant elle met en avant le jeu et surtout la parole de Vincent Dediene.

ENCORE UN MOT...

- Vincent Dediene se dédouble, tout comme le metteur en scène Johanny Bert, contacté par le théâtre de l'Atelier qui lui propose de monter *Juste la fin du monde*. Il contacte le comédien, qui donne son accord à condition de monter en parallèle un Seul en scène, *Il ne m'est jamais rien arrivé*.
- Les deux spectacles se donnent donc simultanément, formant un diptyque passionnant sur l'œuvre de Jean-Luc Lagarce : la performance de Vincent Dediene et les mises en scène de Johanny Bert. Notez que le théâtre propose un billet couplé pour les deux spectacles.

UNE PHRASE

- « *Hurler une bonne fois (...) seul dans la nuit, à égale distance du ciel et de la terre.* »

L'AUTEUR

- A la tête d'une compagnie théâtrale dès 1977, auteur prolifique (en moins de vingt ans d'activité, il a écrit 25 pièces), **Jean-Luc Lagarce** a été peu monté au théâtre de son vivant. Il est aujourd'hui un des auteurs contemporains français les plus joués.
- Lagarce a fait des études de Philosophie. Certaines de ses pièces ont été adaptées à l'écran ou figurent au programme des études de Lettres ou de Théâtre. Il est aussi l'auteur d'un vaste journal de sa courte vie.
- Hanté par les solitaires, les *outsiders*, les décalés, les exilés loin du monde, son théâtre questionne inlassablement la possibilité pour les individus de dire ce qui est, ce que sont vraiment les choses.

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

CRITIQUES

Il ne m'est rien arrivé / Juste la fin du monde : Lagarce est bien vivant !

Au théâtre de l'Atelier, mis en scène par Johanny Bert et porté par Vincent Dedienne, le dramaturge, est mis à l'honneur, à l'occasion des trente ans de sa disparition, avec sa pièce culte et une adaptation de son journal.

6 février 2025

Rose Berthet la directrice du théâtre de l'atelier n'a jamais perdu de vue qu'elle dirigeait un lieu mythique. On est au cœur de l'histoire du théâtre, celle du **Cartel** – **Baty, Dullin, Jovet** et **Pitoëff**, ces grands hommes qui se sont battus pour l'art. Dans cet esprit, elle a commandé à **Johanny Bert**, talentueux metteur en scène, marionnettiste et plasticien (*Hen*, *La (nouvelle) ronde*, *Le spleen de l'ange*), un spectacle. Il a proposé *Juste la fin du monde* de **Jean-Luc Lagarce**.

Une belle rencontre



Juste la fin du monde de Jean-Luc Lagarce, mise en scène par Johanny Bert © Christophe Raynaud de Lage

L'artiste à la tête de la compagnie Théâtre de Romette a choisi pour incarner le personnage principal, Louis, **Vincent Dediene**. Ils se connaissent depuis quinze ans, à l'époque de la Comédie de Saint-Étienne. Le comédien, à juste titre très en vogue aujourd'hui, accepte le projet. Mais, il y ajoute une condition, celle de présenter en même temps le *Journal* de Jean-Luc Lagarce. Les deux œuvres vont alors se répondre, parler de ce qui fait acte dans l'œuvre de l'auteur, l'homosexualité, le Sida, les non-dits, la construction, la famille, le théâtre et l'art.

En 2007, pour la manifestation *Année [...] Lagarce*, qui célébrait le cinquantième anniversaire de la naissance de l'auteur, **François Berreur**, cofondateur des éditions Les Solitaires intempestifs, avait eu ces mots en parlant de son ami et compagnon de travail : « *mort à la fin du XXe siècle, son œuvre s'inscrit dans un contexte : la courte durée de la vie dans l'humanité* ». Et c'est bien ce que l'on va entendre dans ces deux spectacles.

Juste la fin du monde : au cœur des silences

C'est une des pièces les plus montées de l'auteur qui, sachant qu'il va mourir, met au centre de son écriture, la disparition et la famille. Si on lui préfère sa deuxième version augmentée, *Pays Lointain*, *Juste la fin du monde* demeure une œuvre bouleversante dans laquelle l'auteur explore ces non-dits mortifères qui peuvent tuer les vivants.

Un fils rentre chez lui après des années d'absence... Il ne revient pas jouer au retour du fils prodigue, mais pour annoncer sa mort prochaine. Il repartira sans rien avoir dit. La famille est l'axe central de notre vie. Elle nous forge. On a beau la fuir, elle nous rattrape. Lagarce décrit une famille d'une banalité affligeante qui depuis longtemps n'a plus rien à se dire.

« Les gens qui ne disent jamais rien, on croit juste qu'ils veulent entendre. »



Juste la fin du monde de Jean-luc Lagarce, mise en scène de Johanny Bert © Christophe Raynaud de Lage

Comme dans la chanson de **Brel**, *Chez ces gens-là*, il y a la mère (brillante **Christiane Millet**). Elle vénère son fils aîné, celui qui n'était pas comme les autres et qui a réussi. Sans jamais mettre les mots sur ce qui à l'époque était impensable, elle ne cesse d'être maladroite. C'est un personnage haut en couleur, tout en rupture comique. On trouve aussi le cadet (touchant **Loïc Riewer**), celui qui tel Caïn ne trouve pas sa place et rejette son frère. Puis vient la petite sœur (délicate **Céleste Brunquell**), en manque de tout, souffrant de l'absence du grand frère qui aurait dû remplacer le père et dont le fantôme hante les lieux.

Enfin, la belle-sœur complète ce tableau. À sa manière, un peu gauche, elle tente, comme elle peut, de colmater les fissures de la famille. Le choix de la comédienne **Astrid Bayiha** est formidable. L'actrice née à Paris, de parents d'origine camerounaise, apporte à cette pièce rapportée une sensibilité extraordinaire. Quant à Louis (subtil **Vincent Dedienné**), observateur de tout cela, il avait juste envie de leur dire : « *Prenez-moi comme je suis* », de leur crier : « *Je vais mourir* ».

La mise en scène et la scénographie de Johanny Bert sont remarquables. Les silences des personnages, qui ne disent jamais ce qu'ils pensent véritablement, sont explorés, par la gestuelle, jusqu'aux moindres détails. Les décors descendent des cintres, donnant ainsi vie à cette maison vide, où les souvenirs, enterrés par la « bienséance », ne peuvent s'exprimer.

Il ne m'est rien arrivé... Juste d'avoir aimé à en mourir

Le *Journal* de Lagarce, ce sont deux tomes bouleversants d'un jeune homme qui va devenir « *un vieillard sans qu'il le sache* » comme il le dit dans *L'Apprentissage* et mourir à 38 ans. C'est une œuvre retravaillée et ciselée par l'auteur qui désire laisser une trace. L'histoire de l'enfant d'ouvrier et de province devenu artiste, de l'homosexuel à la découverte de sa « différence » et à la recherche de l'amour, de l'arrivée comme un coup de massue du virus du sida et de ses conséquences, la mort. Il touche à l'universel, notre passage sur terre. Et trente ans après sa disparition, cela parle encore.

L'adaptation et l'interprétation de Vincent Dediennie sont bouleversantes. Parce qu'il a su raconter une vie, qui à l'évocation de sa famille résonne beaucoup avec la pièce. Tout est là, l'homosexualité, la recherche des plaisirs, la création, la construction d'un artiste, mais aussi les doutes, les joies et les peurs. Il s'adresse au public, dans une approche directe qui donne une grande intimité. Johanny Bert l'a placé dans une grande boîte noire, qui permet à la dessinatrice **Irène Vignaud** de projeter ses très belles illustrations. Toute une époque défile sous nos yeux et les souvenirs qui vont avec. Alors oui, les temps ont changé, les regards aussi, mais restons vigilants. Et plus que jamais, Lagarce nous parle.

Marie-Céline Nivière

Juste la fin du Monde de Jean-Luc Lagarce

Il ne m'est rien arrivé, d'après le Journal de Jean-Luc Lagarce (éditions Les Solitaires Intempestifs)

[Théâtre de l'Atelier](#)

1 place Charles Dullin

75018 Paris.

Durée 1h30 (*Juste la fin du monde*) et 1h (*Il ne m'est rien arrivé*).

Tournée

25, 26 et 27 mars 2025 : [Juste la fin du monde](#) et [Il ne m'est jamais rien arrivé](#) au Sémaphore, Cébazat

29 mars 2025 : [Juste la fin du monde](#) et [Il ne m'est jamais rien arrivé](#) à La Halle aux grains, Blois
1er, 2, 3, 4, et 5 avril 2025 : *Juste la fin du monde* à [La Croix-Rousse](#), Lyon

8 et 9 avril 2025 : *Juste la fin du monde* au [Théâtre de Pau](#)

11 avril 2025 : *Juste la fin du monde* au [Théâtre Odyssée](#), Périgueux.

Juste la fin du monde

Mise en scène et scénographie de Johanny Bert

Avec Astrid Bayiha, Céleste Brunnuell, Vincent Dediennie, Christiane Millet, Loïc Riewer et les marionnettistes en alternance Kahina Abderrahmani et Élise Cornille

Assistante à la mise en scène Lucie Grunstein et à la scénographie Grégoire Fauchoux

Musique de Guillaume Bongiraud

*Création sonore de Marc De Frutos
Lumières de Robin Laporte
Création marionnette Amélie Madeline
Costumes d'Alma Bousquet
Accessoiriste Irène Vignaud.*

Il ne m'est jamais rien arrivé

*Mise en scène et scénographie Johanny Bert
Adaptation et interprétation Vincent Dediene
Assistante à la mise en scène Lucie Grunstein
Dessinatrice au plateau Irène Vignaud
Costumes Alma Bousquet.*

Théâtre du blog

Il ne m'est jamais rien arrivé de Vincent Dedienne, mise en scène de Johanny Bert

Posté dans 9 février, 2025 dans [actualites](#).

Il ne m'est jamais rien arrivé textes de Jean-Luc Lagarce choisis et dits par Vincent Dedienne, mise en scène de Johanny Bert

Un spectacle joué en parallèle, au théâtre de l'Atelier de *Juste la fin du monde* avec Vincent Dedienne dans le rôle de Louis (voir *Le Théâtre du Blog*). Qui était Jean-Luc Lagarce? Mal connu de son vivant, il est un des auteurs contemporains les plus joués en France et ses pièces, traduites en vingt-cinq langues, ont été jouées dans de nombreux pays. Mais il est aussi l'auteur d'un Journal de huit cent pages absolument formidable tenu jusqu'à sa mort. Il aurait aujourd'hui soixante-dix sept ans. Vincent Dedienne part comme en exploration dans les *Carnets* de celui qui a eu une vie souvent solitaire entre Paris et Besançon dans les années soixante-dix à quatre-vingt.



© Jean-Louis Fernandez

Le souvenir que nous gardons de lui est un Jean-Luc Lagarce terriblement amaigri par le sida, venu gentiment nous apporter lui-même une photo pour un article sur *La Cantatrice chauve* qu'il avait remontée. Nous avons un peu parlé puis nous lui avons offert un café mais il n'avait pas trop le temps. Il

est parti et nous ne l'avons jamais revu: mort peu après, à seulement trente-huit ans en 95 ! Il demande dans ce *Journal* que rien ne rappelle son existence: aucun nom, et aucune date sur sa tombe. Qu'importe son théâtre est joué partout

et Vincent Dedienne voulait évoquer la vie de l'auteur: « J'ai toujours voulu faire quelque chose avec le *Journal* de Lagarce. La proposition de Johanny de me confier le beau rôle silencieux de Louis dans *Juste la fin du monde*, a été le déclencheur : tout ce que sa famille voudrait que Louis dise, et tout ce qu'il tait, je le dirai moi, au public, dans ce seul-en-scène ! » Il a choisi des extraits de ses *Journaux: vingt-trois cahiers* de 1977-il avait juste vingt ans -jusqu'en 95, trois jours avant sa mort, des suites du sida. Et de *Trois Récits : Le Voyage à La Haye, et Le Bain*. « La proposition de Johanny Bert de monter *Juste la fin du Monde* et de me confier le beau rôle de Louis, le fils taiseux, a été le déclencheur : tout ce que sa famille attend qu'il dise, qu'il dise enfin (c'est-à-dire « voilà qui je suis ») et tout ce que Louis ne leur dira pas, je l'imagine et je le dirai au public, dans ce seul en scène tiré des *Journaux*. « Il ne m'est jamais rien arrivé.... juste la fin du monde». Voilà ce que Jean-Luc pourrait « hurler une bonne fois (...) seul dans la nuit, à égale distance du ciel et de la Terre. »

Vincent Dedienne nous fait revivre avec une impeccable diction, le jeune homme fou de théâtre qui, à Besançon, crée sa compagnie le Théâtre de la Roulotte, aujourd'hui occupé par Stéphanie Ruffier, spécialiste du théâtre de rue. Cela aurait bien plu à Jean-Luc Lagarce... Le comédien nous raconte les rapports difficiles du dramaturge avec ses parents qui ne comprennent pas qui il est, comme son frère et sa sœur. Sa mère gouvernant son père et voulant diriger son fils. Il note assez drôlement: avec cela comment ne pas devenir homosexuel!

Mais ce solo est aussi l'occasion de raconter aussi une vie déchirée entre Besançon et Paris, ses histoire de sexe et d'amour avec des garçons le plus souvent rencontrés aux Tuileries à Paris, dans une rue de Lyon, la découverte de sa séropositivité, ses innombrables rendez-vous avec des spécialistes à l'hôpital où une infirmière dit qu'ils sont heureux d'avoir un metteur en scène comme patient! Et les dizaines d'analyses de sang, d'urine mais aussi d'excréments à envoyer par la Poste .. Jean-Luc Lagarce ne nous épargne rien mais il semble malgré tout assoiffé de vivre et de braver la mort: il parle de son émerveillement pour *Peer Gynt* mis en scène par Patrice Chéreau qu'il a vu au T.N.P. à Villeurbanne, les textes d'Hervé Guibert... Jean-Luc Lagarce sait qu'il va mourir comme un de ses amants préférés qu'il voit décliner à chaque fois qu'il le voit mais dans son *Journal*, il note aussi soigneusement comme pour exorciser les choses le nom des artistes qu'il a connus et qui se sont envolés: Coluche, Delphine Seyrig, Jacqueline Maillan, Michel Serrault, Patrick Dewaere, Roland Barthes et tous ceux emportés par le sida : Bernard-Marie Koltès, Copi, Michel Foucault, Hervé Guibert,

Jacques Demy... Cela fait quand même beaucoup! On sait moins qu'il y eu aussi des hommes politiques comme Michel Guy, ancien ministre de la Culture qui avait créé le festival d'automne. Et les jeunes générations qui n'ont pas connu celles qui ont vécu cette sale période, doivent avoir du mal à réaliser à quel point cette épidémie a été ravageuse... Johanny Bert, dans une mise en scène très dépouillée mais singulièrement efficace nous fait revivre Jean-Luc Lagarce comme si on le voyait: déjà bien malade. Et à la fin, le médecin diagnostique la perte d'un d'un œil puis sans doute de l'autre. Pourtant il se racorche à la vie et refuse d'être hospitalisé ete déclare aux médecins qu'il a beaucoup de trop de choses à faire en priorité pour sa compagnie! Et il sera très heureux de la réussite de *La Cagnotte* d'Eugène Labiche jouée en tournée. Ce spectacle pourrait être triste mais non, on se dit qu'après tout, il aura eu une vie riche, même s'il est mort quand ses textes commençaient à être seulement connus.

Sur le plateau noir, à cour, Irène Vignaud fait sur une tablette, des croquis en blanc, projetés sur un rideau de fils noirs: la terrasse du Père Tranquille aux Halles, les visages de Coluche, etc. Et elle note quelques dates rayées au fur à mesure: celles d'une vie qui s'en va inexorablement vers sa disparition! Cetta artiste apporte avec discrétion beaucoup au spectacle. Johanny Bert dirige avec sensibilité et précision Vincent Dediienne. Habillé tout en noir, il évoque avec humour et tendresse cette vie qui s'est éteinte il y a déjà trente ans. A un moment, il joue avec une marionnette à taille humaine d'un blanc immaculé, celui symbolique des hommes avec qui le dramaturge a fait l'amour. A la fin, il y a cette phrase à la fois douloureuse et pleine d'espoir: «Je disparaiss, mais tout va bien.» Comment ne pas être bouleversé par cette impeccable évocation scénique de ce dramaturge à la si courte vie. Allez absolument voir ce court mais magnifique solo que nous n'oublierons pas et qui fera date. Il reste peu de jours à l'Atelier mais sera sans doute repris.

Philippe du Vignal

“Artiphil’

Il ne m’est rien arrivé

14.02.25

Le **Théâtre de l’Atelier** accueille jusqu’au 2 mars **Juste la fin du monde de Jean-Luc Lagarce**, avec **Vincent Dedienné** dans le rôle de Louis, le fils de famille. Parallèlement à ce spectacle, le comédien s’est plongé dans le journal du même Lagarce (1977-1995) pour en tirer une adaptation : **Il ne m’est rien arrivé**, monologue bouleversant sur la vie intime du dramaturge.

Dans **Il ne m’est rien arrivé**, **Vincent Dedienné** dit les mots de **Lagarce** : la solitude, le sexe, la maladie. Il raconte avec une ironie cinglante comment un jeune homme né en 1957 en **Haute-Saône** se jette à corps perdu dans sa vie d’écrivain, de théâtre et d’homosexuel, amoureux de la chair. Vêtu d’un pantalon de cuir noir, le sourire aux lèvres, la diction posée, il décrit “**ses amours de rencontre dans des lieux sordides et furtifs**”, les déboires financiers du **Théâtre de la roulotte** qu’il a fondé, la vie qu’il regarde autrement depuis qu’il apprend à 31 ans qu’il est séropositif. La langue de **Lagarce** est précise, caustique, libre, elle va droit au but. Malgré la maladie qui le ronge, la médiocrité de sa famille, la disparition de ceux qu’il admire : **Foucault, Koltès, Guibert...** il choisit de “**continuer de plus belle à tricher. Sourire, faire le bel esprit. Et taire la menace de la mort (...) comme le dernier sujet d’un dandysme désinvolte**”. C’est poignant, courageux et magnifique.

Il ne m’est rien arrivé

D’après le Journal de Jean-Luc Lagarce

Mise en scène de Johanny Bert

Avec Vincent Dedienné et Irène Vignaud, dessinatrice au plateau

[Jusqu’au au 22 mars au Théâtre de l’Atelier](#)